

Histoire de Lou

Irène Frain

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

i r è n e
FRAIN

Histoire de Lou

Fayard

Histoire de Lou

FRAIN Irène

Histoire de Lou

FAYARD

*Une bonne partie de la vie est
composée de détails si infimes que
nous ne prenons pas la peine de les
noter, sinon, de loin en loin, pour
nous étonner de leur absence...*

Eugen WEBER

à Régine

I

Plus je repense à son histoire, plus je me dis que personne ne connaissait vraiment Lou. Lorsque j'ai voulu savoir le fin mot de l'affaire, j'ai bien vu qu'aucun de nous n'avait soupçonné la violence, les forces noires qu'elle dissimulait sous son visage impassible, à peine traversé, de loin en loin, d'une ombre de sourire. J'ai été la seule, sans doute, à la faire rire. La seule, en dehors d'Howard. Mais Howard lui-même soupçonnait-il les démons de Lou ? Les connaissant, aurait-il pris le risque de devenir son amant ? Allez savoir... Personne, j'en suis certaine, n'avait percé le secret de Lou. Sauf sa mère, peut-être, et son avocate. Et Lou, depuis longtemps, avait coupé les ponts avec Mrs. Watkins.

C'est lors de mon voyage à Philadelphie que j'ai commencé à pressentir quelque chose. Je n'avais pas revu Lou depuis des années, depuis l'époque où elle était retournée en Amérique. À ce moment-là, elle n'avait pas le sou – moi encore moins. Je n'avais pas les moyens de lui rendre visite. Nous avons fini par nous perdre de vue. Au début, nous nous étions écrit. J'ai été la plus assidue ; puis mes lettres sont restées sans réponse. J'ai fini par m'y résigner.

Mes retrouvailles avec Lou sont nées d'une coïncidence. J'écrivais un roman. Un de mes héros était un Américain, un milliardaire de la côte Est. Je ne le sentais pas, je traversais un moment de doute. Il me manquait les minuscules touches qui donnent à une fiction cette patine, ce grain d'époque qu'on ne saurait inventer. Un ami historien me prodiguait ses conseils. Il me dit un jour où nous déjeunions ensemble :

— Je ne connais rien au roman, mais je sais qu'en toutes choses, Dieu est dans les détails. C'est la devise inscrite à l'entrée du Wartburg Institute, à Londres. Ton héros vient de la côte Est, n'est-ce pas... Il faudrait absolument...

Il pensait tout haut, il cherchait dans sa prodigieuse mémoire un

ouvrage à m'indiquer, le nom d'un collègue à me faire rencontrer. Je ne l'écoutais plus. Je songeais à Lou. Je n'invente pas, je me souviens très exactement de l'idée qui me traversa, à cet instant précis : « Si seulement je savais où est Lou... »

Je me rappelle même qu'à mon retour chez moi, j'ai consulté mon carnet. Je revois, sous le nom de Lou, ses quatre dernières adresses, toutes successivement barrées. Elle n'avait pas arrêté de déménager, sans jamais m'en expliquer la raison. J'ai fait un rapide calcul : cela faisait cinq ans qu'elle avait quitté la France, et plus de trois ans que je ne recevais plus de ses nouvelles. J'avais encore en tête le contenu de mes dernières lettres, invariablement restées sans réponse. Devant ces adresses barrées, d'une façon enfantine et tragique, je me suis dit : « Lou est peut-être morte. » Je me le suis aussitôt reproché. Alors, plus banalement, j'ai accusé la poste, qui n'avait pas fait suivre mes courriers. J'ai pensé : « C'est la vie, on se perd de vue. »

C'était facile. Mais je n'avais jamais su grand-chose de Lou, pas assez en tout cas pour songer à chercher plus loin. Notre amitié s'était bâtie sur mes seules confidences. Du temps où elle vivait en France, je n'avais pas encore appris la force du silence, j'avais tant besoin de me raconter... Lou écoutait. Elle me répondait quelquefois : des généralités, des remarques qui ne l'engageaient pas. Qui n'engageaient à rien. Sur elle-même, elle n'avait jamais lâché un mot.

J'ignore si ce temps-là fut un moment de bonheur. J'en doute un peu. Je continuais mes études avec un très jeune enfant sur les bras. Lou n'était pas plus riche que moi. Elle venait d'arriver en France, elle semblait désorientée. Avec le recul, je crois comprendre ce qui nous avait rapprochées : nous étions toutes les deux fragiles et incertaines.

Ce temps-là était loin. J'étais devenue enthousiaste, entreprenante. La vie m'avait souri, comme on dit. J'avais désormais à faire, non à dire. J'écrivais. J'étais publiée.

Je n'aime pas ce qui me résiste, ni les êtres, ni les mots : un trait qui me vient peut-être de mes ancêtres tailleurs de granit. Le jour où je lui ai confié mes doutes sur le livre que j'écrivais, l'étrange phrase de mon ami historien a résonné comme une profession de foi : dans les vingt-quatre heures qui ont suivi notre déjeuner, j'ai décidé de partir aux États-Unis.

Secrètement, sans doute, j'attendais ce moment. J'ai toujours aimé ces voyages au pays de mes personnages, j'ai toujours aimé à rêver dans les lieux réels où je précipite leurs silhouettes, à peine échappées des limbes romanesques. Mon billet d'avion fut bientôt pris, mon hôtel retenu. Une amie qui travaillait chez un éditeur américain m'établit depuis New York un programme de visites dans les propriétés des milliardaires qui m'intéressaient. Elle réunit la documentation écrite qui me manquait et me proposa de me guider pendant mon séjour.

J'acceptai. En moins de dix jours, j'avais retrouvé mon allant.

Avant mon départ, à deux ou trois reprises, la pensée de Lou est revenue m'effleurer. Dès les premiers jours de notre amitié, j'avais confondu Lou et l'Amérique. J'avais souffert de son départ de France, quelques années après notre première rencontre. Je ne m'étais jamais expliqué cette décision. À ce moment-là, en manière de consolation, Lou m'avait invitée chez elle, à Philadelphie. J'avais fait semblant de croire à la sincérité de son geste. J'avais dit : Bien sûr, ce sera formidable. Nous nous étions quittées en rêvant tout haut. Ou, ce qui revient au même, en nous payant de mots.

Par la suite j'ai souvent caressé l'idée d'aller la voir. J'ai joué avec ce rêve comme avec un objet hors de prix, qu'on fait sortir de sa vitrine pour l'illusion de le posséder, l'espace d'un instant. Et j'y ai aussitôt renoncé.

À présent tout était possible. Grâce à ce livre – à cause de lui, peut-être – mon rêve prenait corps. J'allais partir là-bas. J'étais grisée. Je tenais enfin mon Amérique. Sans Lou. Mais c'était l'Amérique.

Quinze jours avant mon départ, j'ai reçu une lettre des États-Unis. Sur l'enveloppe à bordure tricolore des courriers aériens, j'ai reconnu une calligraphie inimitable. C'est à ce moment-là, devant ma boîte aux lettres, un matin de printemps, qu'a commencé le malaise qui ne devait plus me quitter, une année durant. Si je ne craignais pas de forcer le trait, je devrais dire *maladie*, au lieu de *malaise*. Car tout le temps que dura cette histoire, j'eus la sensation qu'une autre réalité se superposait à celle que je croyais percevoir. Ce fut comme une autre vie posée sur la mienne, collée à elle. Et qui l'infectait. Et qui ne s'est pas encore détachée de moi, alors même que j'écris ces lignes, pour tenter de m'en défaire.

Le début de ce malaise, je le revis dans toute sa précision, l'instant où je me fige devant cette enveloppe de papier léger. J'y déchiffre mon nom, tracé d'une plume contournée, la superbe calligraphie de Lou : elle avait toujours été d'une application maniaque ; ce soin extrême, rare en Occident, inquiétant à force de raffinement, se manifestait surtout dans son écriture.

Je viens de retrouver ce courrier. J'ai dû trembler, au moment de l'ouvrir, car je remarque que j'ai lacéré l'enveloppe par la moitié, et que j'ai manqué en même temps de déchirer la lettre.

Son contenu ne me surprit guère. Elle ne m'expliquait pas son silence prolongé. Elle m'annonçait comme des évidences qu'elle travaillait dans un musée, qu'elle avait adopté un chat. Seuls des flottements de syntaxe, des lacunes de vocabulaire laissaient mesurer le passage du temps. Pour le reste, Lou ne semblait pas différente. Elle ne se confiait pas. Tout juste pouvait-on pressentir qu'elle sortait d'une période d'instabilité. Elle avait déménagé plusieurs fois, disait-elle,

elle avait été au chômage, puis elle avait trouvé un travail, cet emploi dans un musée. Elle organisait des expositions, recevait des visiteurs étrangers, s'occupait des archives, des artistes. Elle allait souvent écouter des concerts. Nouvelles sans intérêt ; mais la manière dont elle les relatait, sa spontanéité, son français même, redevenu maladroit, tout me déconcerta.

Lou semblait heureuse, et je n'avais jamais connu Lou heureuse. Je relus plusieurs fois la lettre, je la respirai même, je m'en souviens, comme à la recherche d'une odeur, d'un indice, déjà. Car il y avait de l'ombre autour de ce courrier, je n'ai pas peur de le dire, comme un voile opaque, qui brouillait les pistes, le sens de tous les mots. Dans sa fausse clarté, sa régularité exagérée, l'écriture de Lou griffait le papier d'une suite de hiéroglyphes.

Au bout de quelques heures, j'ai attribué mon trouble à l'étrangeté de la coïncidence. J'ai pensé que je vivais une de ces bizarreries dont la réalité est prodigue – celles-là même qu'un romancier doit rigoureusement s'interdire, faute de quoi on le taxe d'une imagination rocambolesque. J'ai choisi d'y voir un signe, un bon signe pour le livre que je préparais. Puis j'ai cherché une explication plus rationnelle à ce retour subit de Lou dans ma vie. Je me suis dit : « La trentaine venue, nous nous fixons tous. Lou a pris enfin un peu de plomb dans la tête. »

Et je me suis demandé si elle avait un homme dans sa vie. Je lui avais connu plusieurs liaisons, toutes rompues de la même façon : sans préavis, sans la moindre explication. Lou avait-elle un nouvel amant ? Sa lettre n'en disait pas un mot. Mais Lou m'avait-elle jamais parlé de ses amants ?

La veille encore, je ne pensais qu'à mes milliardaires américains du début du siècle, j'avais fait mon deuil de cette vieille amitié. À présent, j'avais envie de revoir Lou. Avouons les choses comme elles sont : j'étais éperdue de curiosité. Je voulais grappiller un peu de sa vie.

Je lui ai répondu le soir même. Je crois me souvenir que je lui ai écrit une lettre enthousiaste et puérile, quelque chose comme : « [...] Lou, ta lettre est un miracle, je pensais que je n'aurais plus jamais de tes nouvelles ! Mes lettres ont dû se perdre. Quel bonheur de savoir où tu es. Sais-tu le plus beau : je pars dans une semaine pour les États-Unis, je fais des recherches sur les milliardaires américains du début du siècle. Je passerai peut-être par Philadelphie, aux alentours du dix avril... »

La réponse ne se fit pas attendre. Quelques jours avant mon départ, un télégramme de Lou m'apprit qu'elle m'attendait. Elle me proposait de me loger. J'ai accepté sans réfléchir.

Je suis ainsi : spontanée, légère. On dit que c'est mon charme. Disons, en l'occurrence, que ce fut ma fatalité. Je m'en rends compte

maintenant, dans la lettre que j'avais adressée à Lou, j'avais tout fait pour qu'elle m'invite à Philadelphie. C'était sans doute en moi le goût de l'aventure. L'envie d'aller me promener là où je n'avais rien à faire. La soif de m'étonner, de risquer. Car déjà je pressentais un risque. Celui d'approcher le mystère de Lou. Jusque-là, je m'en étais bien gardée. Du premier jour, j'avais su que le pays lointain d'où elle avait surgi n'était pas seulement l'Amérique. Lou était la plus étrange de mes amies étrangères.

II

C'est dans le train de Philadelphie que j'ai compris que je m'étais lancée dans une singulière équipée. Le train roulait à grande allure. Je me sentais reposée, tranquille. Le luxe de l'hôtel Plaza, à New York, m'avait permis de me remettre très vite du décalage horaire. J'avais récolté mon content de documents sur la vie des milliardaires du début du siècle, j'étais repue de détails. Je n'y pensais presque plus. J'avais été gâtée par mes correspondants new-yorkais. Des États-Unis, ils avaient voulu m'offrir l'image de la facilité, du confort poussé à l'extrême. J'avais été entourée, protégée. Un vrai coq en pâte.

Selon l'usage en vigueur sur les lignes ferroviaires américaines, un magazine était déposé dans la pochette qui faisait face à mon siège. J'ai commencé à le feuilleter. C'était une revue de papier glacé qui vantait les charmes des villes traversées : restaurants chics, hôtels de luxe, jacuzzi, golfs, parcs d'attraction, bowlings, salons de massage. Je me fis alors la réflexion que j'avais très mal organisé mon voyage. J'avais, comme on dit, mangé mon pain blanc en premier. Lou avait toujours été pauvre. Sa lettre ne laissait pas voir qu'elle se fût enrichie. Selon toute vraisemblance, j'allais échouer dans une chambre miteuse, un appartement sous-loué. Au mieux, dans une pension de famille. Dans tous les cas, cette pauvreté, il faudrait l'assumer. La partager. Je n'en avais plus envie.

J'ai regretté mon irréflexion, le mouvement de curiosité qui m'amenait à Philadelphie. Je n'avais pas vu Lou depuis plus de cinq ans. Elle avait dû vieillir. Dans l'usure du temps sur ses traits, je lirais que j'avais vieilli moi aussi. Dans son regard terni, je verrais le reflet de mes propres renoncements. Je me dirais alors : « C'est la vie. » En croyant en savoir très long sur moi-même. Et sans rien connaître de la vie de Lou.

Tout en parcourant le magazine à la page de Philadelphie, j'essayais de m'expliquer ce qui m'avait poussée à la revoir. Lou

m'avait toujours intriguée. Ma discrétion, ma tolérance avaient masqué le malaise que j'éprouvais devant elle. Je croyais redouter sa pauvreté, mais en réalité je craignais ses silences. Lou venait-elle de toucher à la région des calmes ? Dans sa lettre, tout semblait l'annoncer, en dehors de son écriture exagérément appliquée.

Le train quittait le New Jersey. Je me suis forcée à lire un peu moins distraitemment. Mon attention a été attirée par un article encadré d'une lisière dorée. Il était assorti d'une photo. Elle représentait un hall d'hôtel, le Warwick, précisait la légende. Il était d'un mauvais goût parfait : surchargé de colonnes, de marbres, de miroirs, de dorures à n'en plus finir. Il portait le même nom que la résidence de Lou. Le tarif des chambres était indiqué sous le cliché. Il était exorbitant. Je crus à une homonymie. Je sortis mon carnet, vérifiai l'adresse. L'hôtel Warwick se trouvait Locust Street, au numéro 17. C'était bien l'adresse de Lou. Il n'y avait pas d'erreur : elle avait élu domicile dans un hôtel pour milliardaires.

Maintenant que j'y réfléchis, je m'aperçois que les jours qui suivirent, je suis restée sous le coup de cette découverte. Au moment où le train entraînait en gare, j'étais encore incrédule, un peu hagarde. Ce n'était pas possible, Lou avait toujours été si démunie... J'avais dû me tromper, elle habitait dans les combles de l'hôtel. Ou bien elle était hébergée par une amie. Un ami, peut-être...

Un amant, un nouvel amant. Cette certitude m'a prise au moment où le train ralentissait. Lou avait dû trouver un homme qui la rendait heureuse. C'était ce bonheur que j'avais lu entre les lignes de sa lettre.

Le train s'arrêta. Je me suis sentie fébrile quand j'ai sauté sur le quai. Je n'ai pas eu besoin de chercher Lou. Elle était debout devant mon wagon.

La femme encore jeune qui m'attendait sous les monumentales colonnades de la gare de Philadelphie avait à peine changé. Elle portait la même tenue de quaker que lors de notre rencontre, quinze ans plus tôt. On aurait cru les mêmes mocassins usés, la même jupe bleu marine, avec son chemisier sans fantaisie. Lou avait gardé aussi son regard immense et lointain, ses joues couperosées, toujours vierges de maquillage. Mais elle avait maigri, elle s'était coupé les cheveux. Et l'eau de ses yeux s'était troublée, voilée d'une sorte de brume. Comme autour de la lettre qu'elle m'avait envoyée, il y avait de l'ombre sur le visage de Lou.

Était-ce seulement le passage du temps ? Je me suis approchée d'elle, je l'ai fixée un bref moment avant de l'embrasser. Lou a eu un sourire. Je l'ai revue alors telle qu'au premier jour. J'avais su tout de suite qu'elle était une fuyarde. Elle fuyait l'Amérique, m'avait-elle dit à l'époque. C'était le temps de la guerre du Viêt-Nam, le plus beau du mouvement hippie. Je l'avais crue.

J'avais tort. Lou n'avait pas vingt ans quand je l'ai rencontrée, et déjà elle fuyait son passé.

III

On me dira qu'à vingt ans on n'a guère de passé. Tout dépend d'où l'on vient. Lou ne parlait jamais d'elle-même. Dès le jour de notre première rencontre, j'aurais dû juger ce silence inquiétant. L'ami qui me l'avait présentée m'avait soufflé que son père était mort, que sa mère s'était remariée. À l'époque, cela m'avait suffi.

Je croyais Lou de passage. Elle avait tout de l'étudiante désargentée. C'était l'été. Elle était un peu ronde, avec des cheveux très longs, séparés symétriquement d'une raie impeccable. Elle portait un chemisier blanc, une jupe à fleurs très commune. Elle était chaussée de mocassins fatigués, où ses pieds devaient étouffer par ces jours de chaleur. C'était à l'évidence sa seule paire de chaussures. Elle ressemblait à la plupart des étudiantes américaines qu'on rencontrait alors, la variante hippie des Mormons du siècle passé. La pauvreté paraissait chez elle autant un choix qu'un destin. Elle semblait le sublimer dans la passion qu'elle portait à la culture française. Elle aimait Stendhal comme la nourriture végétarienne, par éthique, on pourrait même dire par gymnastique.

Elle cherchait à être hébergée quelques jours, le temps de trouver une place sur un charter pour Philadelphie. Je lui ai prêté mon appartement. Quand elle est partie, elle a laissé les lieux dans un ordre parfait, elle a agrafé un mot de remerciement sur la courtepointe du lit. Le souvenir que je gardai d'elle fut celui d'une jeune fille timide, polie, un peu puritaine et qui, pour une Américaine, maniait la langue française avec une rare subtilité.

J'ai dû lui plaire. Après ce premier séjour chez moi, elle m'a écrit. Je lui ai aussitôt répondu.

J'ai toujours aimé les lettres, en envoyer comme en recevoir. Elle aussi, semble-t-il. Dans ce premier courrier, elle m'apprit qu'elle n'était pas retournée à Philadelphie, qu'elle avait choisi de se fixer en France. De lettre en lettre, je la suivis dans ses pérégrinations. Autant

que je me souviens, elle commença par s'installer dans une communauté végétarienne des Pyrénées, puis elle fut employée comme jeune fille au pair à Toulouse, à Bordeaux. Elle n'arrêtait pas de changer d'adresse. Mais le contenu de ses lettres ne laissait jamais voir qu'elle était une errante. Elle me parlait de l'Amérique, ou de ses lectures, toujours très posément. Très convenablement, plutôt. Oui, c'est cela, il y avait en Lou quelque chose de trop ouvertement convenable, qui détonnait avec le reste. Elle ne confiait jamais rien d'elle-même. Elle s'étendait beaucoup, en revanche, sur sa passion pour la littérature française. J'en étais très naïvement flattée.

Notre amitié commença donc par des échanges de lettres. Un jour, Lou m'annonça qu'elle souhaitait me revoir. Au moment même où je l'écris, je réalise que chaque fois que j'ai retrouvé Lou, elle était accompagnée d'un homme. Un amant, un nouvel amant. Elle n'était pas très jolie, mais elle avait de la douceur, du raffinement. Le charme du silence. Elle possédait quelque chose de la nonne. Faute de savoir de quoi elle pouvait brûler, on supposait que c'était d'une quelconque vertu chrétienne : la bonté, l'amour de Dieu. Son physique accréditait l'hypothèse. Du reste, Lou était charitable. Elle y mettait une application singulière. Elle était méticuleuse en tout.

La seule faille dans son personnage de jeune anglicane dévouée, ce fut sa volonté de me prouver qu'elle était une séductrice. Dès qu'elle tenait un homme sous sa coupe, elle faisait irruption chez moi. C'était plus fort qu'elle, il fallait qu'elle me le montre. J'acceptais le fait sans me poser de questions. Je me disais que c'était la manière de Lou, au même titre que ses chemisiers austères et ses chaussures avachies. Je fus aveuglément tolérante. L'époque le voulait ; et j'ignorais encore que la tolérance confine parfois à l'indifférence, et comme elle peut devenir fatale. D'ailleurs personne, autour de moi, ne chercha vraiment à comprendre Lou. Avec une identique légèreté, les quelques amis que nous avions en commun firent le même constat que moi, à son propos : en dépit de ses airs de vierge préraphaélite, Lou avait beaucoup d'amants. Elle était pauvre et frivole. Car ses finances, avec le temps, ne s'améliorèrent pas.

Un jour, je l'ai crue définitivement fixée. Lou avait trouvé un homme et, pour une fois, ne l'avait pas quitté. C'était un apiculteur. Il vivait dans une vieille abbaye en ruines, en Haute-Provence, dans une vallée éloignée de tout. Deux années durant, Lou m'écrivit de ce pays qu'elle paraissait aimer. Cette fois-là, elle voulut aussi me montrer sa maison. Elle m'invita. J'accourus. Son amant me déconcerta. C'était un écologiste un peu illuminé. Quand il ne s'occupait pas de ses abeilles, il se répandait en calembours, ou bien rédigeait des plaquettes exaltées sur l'imminence de l'apocalypse. Il les publiait à compte d'auteur. Tout écologiste qu'il fût, l'apiculteur était féroce

carnivore. Par amour pour lui, Lou avait abandonné ses habitudes végétariennes. La même dévotion l'avait amenée à renoncer à tous les appareils ménagers : elle lavait son linge au torrent, avec du savon de Marseille, en toute saison. Elle montait patiemment ses mayonnaises à la petite cuiller, elle se servait d'un moulin à café à l'ancienne, qu'elle serrait entre ses genoux, en essayant maladroitement de copier les paysannes d'autrefois.

Mon voyage avait eu lieu au plus fort de l'hiver. Je me suis étonnée qu'une Américaine pût se plaire dans cette abbaye ; elle était magnifique mais d'un inconfort absolu. Les toilettes, par exemple, étaient logées au bas d'un escalier à vis, derrière une authentique porte en écu. Elles étaient lilliputiennes ; par ce long hiver neigeux, il y gelait à pierre fendre. Une nuit, je préférerais me soulager dans un des pots de fleurs qui décoraient ma chambre, plutôt que d'affronter ce retirato sibérien.

Mais je m'acharnais à la tolérance. J'attribuai la nouvelle passion de Lou à son habitude de la pauvreté. Elle roulait en deux-chevaux, débitait hardiment le bois pour la cheminée, payait sans sourciller les dispendieuses éditions de son écologiste. Je me demandais où elle pouvait bien en trouver les moyens, sans jamais oser le lui demander. Comme si elle l'avait deviné, elle me l'expliqua la veille de mon départ. L'été, me dit-elle, elle jouait les guides et les interprètes, elle faisait visiter les usines de Grasse aux nombreux anglophones de passage dans la région. Pareille abnégation me surprit, mais je me dis qu'après tout, pauvre pour pauvre, il valait mieux vivre dans l'inconfort d'une abbaye provençale du XV^e siècle plutôt qu'au fond d'une sinistre banlieue de Pennsylvanie. Je n'avais pas la moindre idée de ce à quoi pouvait ressembler une banlieue de Pennsylvanie. Je ne cherchais même pas à le savoir. L'Amérique était encore pour moi un continent inaccessible.

Je l'ai appris depuis, Lou possédait un don redoutable : celui de lire dans mes pensées. Quelques mois plus tard, je reçus une lettre où elle m'annonçait son départ de France. Cette nouvelle était assortie d'une interminable justification. « L'Amérique est mon pays, écrivait Lou, ne me juge pas, c'est mon pays, un très beau pays. Je retourne chez moi. » Il n'y avait pas un mot sur l'apiculteur. Néanmoins, il était clair qu'elle ne l'emmenait pas. Une fois de plus, elle avait rompu. À la lire, on pouvait croire que c'était avec la France qu'elle coupait les ponts.

Son apologie enflammée des États-Unis me surprit plus que son départ. Je fus abasourdie. Au ton très véhément de ce courrier, j'ai commencé à soupçonner la violence de Lou. Mais j'ai été légère, une fois de plus. J'ai pensé que je ne la reverrais plus. Et pour la première fois, je l'ai perdue de vue.

J'ai agité alors des pensées tristes et banales : on se croit éternel, on se dit au revoir, et on ne se reverra jamais. Des idées tellement communes que j'ai préféré oublier Lou. La vie m'emmenait vers de nouvelles rencontres. J'étais gaie, gourmande de tout. Les rancœurs, les jalousies, les ruptures, la mort, surtout, la mort de ceux qu'on aime, tout m'avait été épargné. Le malheur, par hasard, m'avait laissée de côté. Ce hasard, dans mon aveuglement, je le prenais pour une vocation au bonheur. Je ne comprenais pas le malheur des autres. J'y voyais un effet de leur mauvaise volonté. Si, deux fois l'an, je n'avais pas soupiré devant mon carnet d'adresses, en apercevant le nom de Lou, au détour d'une page avec sa kyrielle d'adresses barrées, j'aurais cru, en effet, que j'étais née dans la génération de l'éternelle jeunesse.

C'est au plus fort de cette joie de vivre que Lou, une nouvelle fois, fit irruption dans ma vie. Elle m'envoya un jour une lettre très brève, où elle m'annonçait qu'elle allait séjourner quelques semaines en France. Elle ne serait pas seule, précisait-elle. Pouvais-je malgré tout l'héberger ? elle viendrait avec John.

Il était professeur, ajoutait Lou, et il aimait la France. C'était un homme vraiment extraordinaire. Lou avait souligné *vraiment*. Pareil excès de plume n'était pas dans sa manière. C'était la première fois qu'elle se confiait à moi. J'ai aussitôt accepté de la recevoir. Pour tromper l'attente, je me suis mise à bâtir un roman sur John. Je l'ai vu grand, jeune, beau, sportif, raffiné et supérieurement intelligent.

Dès que j'ai vu John, j'ai déchanté. Alors que l'écologiste avait le même âge que Lou, John aurait pu largement passer pour son père. Il approchait les soixante-dix ans. Tout en lui était ostentatoire. Il mangeait énormément, buvait encore plus. Détail qui m'agaça davantage, il ronflait très fort. Il était très fier de Lou. En ma présence, il la couvrait d'éloges, mais dès que j'avais le dos tourné, il ne cessait de lui donner des ordres. À plusieurs reprises, j'entendis Lou se disputer avec lui. À ce que je crus comprendre, ils parlaient d'argent. C'était John, à chaque fois, qui récriminait ; et chaque fois que nous sommes sortis ensemble, j'ai aussi remarqué qu'il calculait ses dépenses au centime près, avec le soin d'un avare de comédie.

Lou demeurait impavide, se soumettait, obéissait. Je n'arrivais pas à comprendre ce qu'elle trouvait à ce demi-vieillard. Au premier abord, on pouvait se laisser prendre à l'illusion qu'il la protégeait. Au bout d'une demi-journée, il était évident qu'il l'écrasait.

Ma tolérance, cette fois, fut soumise à rude épreuve. Deux semaines d'affilée, John ronfla, vida mes bouteilles d'alcool, m'étourdit de discours sur la grandeur de l'Amérique ; souvent aussi, en annexe, sur l'excellence de sa propre personne. Il se disait professeur d'Université, il prétendait qu'il parlait couramment japonais, qu'il avait travaillé pour la C.I.A., pendant la Seconde Guerre

mondiale. Je me taisais. Il m'épuisait. Lou ne l'interrompait jamais. Sa pauvreté la contraignait-elle à vivre aux crochets de ce cuistre ? Je ne voyais pas d'autre explication.

Lou devinait mes pensées. Elle lisait dans mes silences, mais ses silences à elle m'étaient incompréhensibles. Je redoutais de plus en plus son mutisme.

C'est de cette époque que datent mes premières interrogations à son sujet. L'ombre du soupçon, une première fois, passa devant moi. Quelque chose la tourmentait, qu'elle voulait m'avouer, sans jamais y parvenir.

Je finis par trouver une théorie qui me parut satisfaisante ; Lou, pour me parler d'elle-même, s'était inventé un langage : elle me montrait ses amants. Elle ne me montrait pas des hommes, mais ses obsessions secrètes. Derrière John, il fallait voir son père. L'analyse, sans doute, était très grossière ; mais elle avait avec lui un comportement que je ne lui avais jamais connu, des mimiques, des postures de petite fille. Tout cela me répugnait ; et, dans sa monstrueuse prescience, Lou le devinait.

Ils partirent au bout de quinze jours, sans que j'en aie su davantage. Trois mois plus tard, un courrier de Lou m'apprit qu'elle avait rompu avec John, dès son retour à Philadelphie... Elle ne m'en dit pas davantage. Puis elle changea à nouveau d'adresse, et ne répondit pas à mes lettres. Tout se passa comme si ma réprobation muette de ses amours avec le vieux John avait brisé un lien déjà affaibli par le temps et la distance. Pour la seconde fois, Lou disparut de ma vie.

Je n'ai jamais trouvé la force de relire les lettres que Lou m'a écrites, au début de notre histoire. J'ignore si j'y découvrirais un signe annonciateur du drame, le détail qui accablerait le coupable. Je préfère m'en tenir à la vision que j'ai eue de Lou sur le quai de la gare de Philadelphie, au sourire qui lui échappa avant de m'embrasser, avec la brume qui était tombée sur ses yeux, ses yeux clairs et battus d'éternelle fugitive.

IV

Lou a appelé un taxi. Tandis qu'elle se penchait vers la vitre pour parler au chauffeur, je l'ai observée à la dérobée. Oui, Lou avait changé. Elle avait maigri, elle s'était coupé les cheveux, mais il y avait autre chose. Un aplomb que je ne lui avais jamais connu.

Je me suis dit que c'était l'Amérique. Elle était chez elle, après tout. Elle était libre de porter ce chemisier de dame patronnesse, cet imperméable informe et sans couleur. À côté d'elle, je me sentais déplacée dans mes vêtements parisiens. Lou ne les remarqua même pas. Tandis que le taxi nous emmenait vers Locust Street, nous avons commencé à parler. Ou plutôt, c'est moi qui ai parlé. Comme d'habitude. Comme avant. De temps en temps, Lou perdait son air distant, souriait, lâchait une phrase courte, souvent un monosyllabe. Elle me demanda plusieurs fois si j'étais fatiguée.

Je suis naturellement gaie, mais je me rappelle que ce matin-là, j'ai dû me forcer pour plaisanter. Lou eut des rires de convention, qui me firent mal. Plus nous approchions de chez elle et plus je me sentais tendue. Je n'ai rien vu de Philadelphie, ce jour-là ; ou plus précisément, j'ai vu la ville en arrière-plan au visage de Lou, à ses regards indéchiffrables, toujours en quête d'un point de fuite. J'avais dans mon sac la revue découverte dans le train, cornée à la page où j'avais trouvé la photo de l'hôtel Warwick. Je n'arrivais pas à admettre qu'elle se soit installée dans un palace. Je me dis qu'elle m'avait menti, dans sa lettre. Elle ne travaillait pas dans un musée, elle était réceptionniste dans cet hôtel. Ou femme de chambre, barmaid ; et elle n'osait pas me l'avouer. Elle préférait me mettre devant le fait accompli. Elle en avait toujours usé de la sorte, quand il s'agissait de ses amants. Quand nous serions à l'hôtel, elle allait sans doute me montrer un homme. Quel homme ?

J'ai jeté un œil à sa main gauche. Pas d'alliance. Du reste, si elle s'était mariée, Lou m'aurait prévenue. J'avais connu tous les amants

de Lou, j'en étais sûre. J'ai commencé à soupçonner qu'elle me cachait quelque chose. Quelque chose qui n'était pas un homme, ou qui n'était pas *seulement* un homme ; et comme je sentais grandir mon malaise, je ne cessais plus de plaisanter. Je parlais sans m'arrêter, je racontais à Lou mes petites histoires parisiennes. Je n'osais plus la regarder. Moi aussi, j'étais en fuite. Je fuyais Lou.

Le taxi tourna enfin dans Locust Street. Je vis sur la droite une entrée de service, qui donnait sur un escalier extérieur. La voiture la dépassa, longea le trottoir, puis s'arrêta face à l'entrée principale du Warwick. Elle était abritée, à la manière américaine, d'une sorte de tente rouge entièrement frangée, et frappée d'un énorme W gothique. L'entrée de l'hôtel était gardée par deux portiers noirs.

Lou est sortie la première, sans un mot. Elle n'avait pas prononcé dix phrases depuis la gare. Elle avait maintenant un semblant de sourire, elle paraissait plus sereine. Quand nous sommes passées devant les portiers, elle leur a adressé un petit salut vaguement familier, celui qu'on réserve aux vieux domestiques. Puis elle m'a désigné le hall, une pièce monumentale d'un style hybride, mi-florentin, mi-1880, toute alourdie de stucs et de dorures.

Elle a pris un air détaché. Elle m'a poussée dans l'ascenseur et m'a soufflé, comme si elle m'avouait un secret particulièrement honteux :

— Je loue une suite à l'année.

— À l'année ?

— Ça se fait beaucoup, ici.

Elle rougit. Je m'en voulus aussitôt de ce début d'inquisition. Nous avons atteint le quatorzième étage – je ne suis pas près d'oublier ce chiffre. Elle me montra un long couloir, recouvert des mêmes tapis grenat que l'entrée de l'hôtel, avec les mêmes glaces à cadre repassé à l'or, les mêmes stucs laiteux. Lou s'arrêta au bout du couloir, devant une porte blindée, sortit une carte magnétique.

— Les suites ont une protection spéciale. On peut sortir sans carte, mais pour rentrer...

La porte s'était déverrouillée avec un cliquetis presque imperceptible. Elle la poussa. Le couloir se prolongeait derrière la porte, avec les mêmes tapis, les mêmes miroirs. Lou me précédait. J'aperçus une porte plus ouvragée que les autres.

— Nous voici chez moi, dit-elle en l'ouvrant, et elle m'introduisit dans sa suite.

Je me souviens très exactement du mouvement que j'ai eu quand je suis entrée. Il n'est pas très glorieux ; j'ai tâté dans mon sac ma carte de crédit. Puis j'ai décompté mentalement ce qui me restait de dollars. J'avais tout prévu, sauf ce luxe insensé ; et je me suis dit presque aussitôt : « Je ne tiendrai pas la route. » Je n'étais pas seulement stupéfaite, je me sentais ridicule, après tous les scénarios

misérabilistes que j'avais imaginés dans le train. Sur le moment, je n'ai pas cherché à comprendre, tellement j'étais éblouie et honteuse à la fois. Oui, je dis bien honteuse, car je me sentais inférieure, d'un seul coup, et même un peu jalouse ; et dans ce moment de stupeur qui me paraît encore, malgré le recul du temps, d'une longueur infinie, j'ai senti aussi monter quelque chose qui ressemblait à de la peur.

Objectivement, rien ne m'y invitait. Je pénétrais dans un appartement d'un luxe convenu : un salon, une petite cuisine, une chambre immense. L'endroit était meublé très confortablement, mais sans ostentation. Lou commanda un petit déjeuner. Nous avions en commun la passion du thé, et plus encore, le goût du rituel qui l'accompagne ; Lou y mettait d'ailleurs beaucoup plus de soin que moi. Tandis qu'elle soulevait le couvercle de la théière pour apprécier la couleur de l'infusion, je me remis à l'épier.

J'étais encore sous le coup de la surprise. Lou, je ne l'avais connue que dormant dans des lits d'emprunt, partageant le toit de ses amants, leurs repas misérables, leurs draps parfois douteux, se pliant en silence à leurs caprices, jusqu'au moment de la rupture – imprévisible, mais tout aussi inéluctable. Sa présence dans cette suite semblait déplacée. J'avais l'impression qu'elle se trouvait dans un décor de théâtre, qu'on allait jouer ici une pièce où elle n'avait pas de rôle. D'où tenait-elle cet appartement ? D'un héritage ? D'une faveur, d'une protection ? D'un homme ? De sa famille, cette famille dont elle ne me parlait jamais ?

Elle ne paraissait pas décidée à s'en expliquer. Tout en buvant mon thé à petites lampées, selon mon habitude, la langue à l'affût du moment où sa chaude amertume rencontre le glaçage de la porcelaine, j'ai détaillé l'appartement. Pas un seul indice de présence masculine. Pas une photo, pas un seul objet qui parût partagé. Tout était net et austère, comme Lou, dépouillé, sans faille apparente. J'en ai conclu qu'elle vivait seule. Et comme je n'arrivais pas à justifier sa présence dans cette suite, j'ai décidé que son austérité était un genre qu'elle se donnait. Un choix, un signe social que je ne déchiffrais pas. Je l'ai classé au titre de l'exotisme américain.

À mesure que je m'installais dans l'appartement, cependant, je découvris que Lou y avait apporté quelques touches originales. Mais à travers les objets personnels qu'elle y avait dispersés, je n'apprenais rien que je ne sache d'elle : sa passion des livres de cuisine, son amour des chats, son goût pour la littérature française, pour la musique, sa manie épistolaire. Sur son secrétaire, elle avait rangé un grand bloc de vélin gravé à son nom, des réserves de timbres, son courrier, classé par ordre chronologique. Les lettres étaient toutes conservées à l'intérieur de leurs enveloppes. Enfin, comme je l'avais toujours su, elle tenait un journal intime. Ses anciens cahiers étaient numérotés et classés sur une console. Là se trouvaient les secrets de Lou.

Paradoxalement, de les savoir à ma portée les déchargea de leur intérêt. La plupart du temps, c'est la crainte du regard d'autrui qui donne de l'importance à nos petits mystères, la peur d'un sarcasme, d'un haussement d'épaules, la terreur d'être confronté à notre propre insignifiance. Lou n'avait pas peur de moi, elle n'avait même plus peur de ses propres abîmes, puisqu'elle m'accueillait chez elle, puisque j'allais dormir au pied du secrétaire où elle rangeait son courrier, de la console où elle alignait ses journaux intimes. Au détour d'une phrase, elle avait laissé tomber qu'elle devrait retourner au musée une ou deux fois pendant mon séjour. Je resterais donc seule chez elle, libre de m'abandonner, ou de résister à la curiosité.

Sa confiance m'a fait plaisir. J'ai pensé que j'étais sa seule amie. Le malaise que j'éprouvais depuis l'épisode du train s'est dissipé un moment. À tout prendre, cette suite de l'hôtel Warwick était assez banale. Rien n'y était très différent de la chambre que j'avais occupée au Plaza, à New York : tout y était extrêmement confortable, conventionnel à souhait. En dehors d'un seul point : alors que je sortais de la salle de bains, je reconnus dans l'entrée une petite bibliothèque de facture ancienne, qui jurait avec les copies installées dans la chambre et le salon. Comme je l'examinais avec plus d'attention, Lou s'approcha de moi. Elle était manifestement flattée.

— C'est une antiquité rare.

J'ai continué à caresser le bois pâle du meuble.

— Un vrai meuble américain, reprit-elle. Un objet de famille. Il doit remonter à 1870.

Il y eut un nouveau silence. Je n'étais qu'attente. La phrase finit par tomber, brève et sèche, comme chaque fois que Lou parlait d'elle-même :

— Il me vient de mon père.

J'ai beau chercher, je ne me souviens pas que sa voix ait frémi, quand Lou a dit *père*, je ne me souviens pas d'un début d'émotion. C'était pourtant la première fois qu'elle me parlait de lui.

Elle est retournée dans le salon, elle s'est approchée de la fenêtre. Je revois cette fenêtre. Si je savais dessiner, je la reproduirais au centimètre près. C'est une fenêtre à guillotine. Elle ressemble à toutes les autres fenêtres de la suite, elle donne sur Locust Street. Ce jour-là, les rideaux sont tirés, une double paire de rideaux rouges. L'étoffe est lourde, un peu rêche. La vitre inférieure est entièrement relevée. Elle découvre un espace assez restreint : soixante centimètres, au maximum. Lou doit rarement l'ouvrir, l'appartement est climatisé. C'est le printemps, un peu d'air tiède pénètre dans le salon, avec les bruits de la rue américaine, les klaxons brefs, les moteurs à embrayage automatique. Au loin, on aperçoit le sommet d'un gratte-ciel des années vingt, plaqué de céramiques Art déco.

Le rebord de la fenêtre arrive un peu plus haut que la taille de Lou, je suis sûre de mon fait. Je suis plus petite qu'elle, la guillotine doit arriver à la hauteur de mes seins, et encore, à condition que je porte des talons hauts. Je n'aime pas ce genre de fenêtre. D'abord à cause de son nom en français : l'idée du couperet n'a vraiment rien d'engageant. Ensuite, je suis maladroite, je ne sais jamais comment m'en servir. Et surtout parce qu'à mon goût une fenêtre se doit d'être grande, d'être large. J'aime qu'une fenêtre donne l'illusion d'ouvrir sur la liberté, facilement, généreusement, la pleine et grande liberté, le ciel, la vie sans limites. Les fenêtres de l'hôtel Warwick étaient petites et grises. Économes d'elles-mêmes. Aveugles, on aurait dit. C'étaient des fenêtres à garder fermées.

De la cuisine, le chat de Lou a fait irruption dans la pièce. Lou s'est baissée pour le prendre dans ses bras. Je me suis aperçue qu'elle tremblait. Quand elle avait parlé de son père, sa voix n'avait pas frémi, son visage était resté le même, lisse, son regard lointain. Mais son corps, lui, s'était tout entier rebellé. Lou avait beau faire, il refusait de dissimuler. Les épaules de Lou se creusaient, ses mains se déformaient, se crispaient.

J'ai vu Lou resserrer son étreinte sur le chat. Il a pris peur, il a voulu s'échapper. Il a sauté sur son épaule, juste au-dessus de la vitre baissée. Il était jeune, vif, il n'avait pas conscience du vide, il se tortillait au-dessus de la fenêtre. Je m'entends encore crier :

— Lou, la fenêtre, attention...

Lou a réussi à maîtriser le chat. Elle l'a serré contre sa poitrine, comme elle l'aurait fait d'un enfant. Mais elle n'eut pas l'air maternel, son geste était dépourvu de la moindre tendresse. On aurait dit une affection mécanique ; et Lou avait un regard sauvage, tout d'un coup, la pupille rétrécie, l'iris durci, comme l'œil du chat.

De la journée, Lou est restée silencieuse. Le voyage m'avait fatiguée, je m'étais levée tôt. J'ai fait la sieste. À mon réveil, quand Lou me servit le second thé de la journée, j'avais l'estomac lourd, comme un début de nausée. Depuis mon réveil, la même image me poursuivait, celle-là même, bien réelle, que j'avais emportée dans le sommeil : le chat de Lou n'avait pas de griffes. On les lui avait enlevées.

V

Je n'ai jamais connu le corps de Lou. Nous vivions ensemble, nous partagions les mille et un gestes de la vie quotidienne, nous nous frôlions, nous embrassions parfois, mais il y a toujours eu entre nous comme un mur invisible. Lou n'aimait pas son corps – ou bien elle l'aimait trop. Elle le cachait, l'enserrait. Corsages sans décolleté, jupes au ras du genou. Robes de chambre informes, chemises de nuit de pensionnaire. Jamais rien à deviner, pas une transparence. Dès qu'elle se réveillait, elle filait à la salle de bains. Elle en ressortait impeccable, pareille à ce qu'elle était la veille au soir. De temps en temps, un changement à peine perceptible : une nouvelle ceinture, un chemisier d'une autre couleur.

Tandis qu'elle faisait sa toilette, je guettais son odeur au-dessus de son lit, à quelques pas du mien. Je ne l'ai jamais trouvée. Il n'y avait pas non plus de parfum dans le sillage de Lou.

Le trouble qu'elle créait, je le comprends seulement maintenant, c'était celui des femmes trop lisses. Lou était polie, dans tous les sens du terme. Coiffure bien nette, pas un cheveu qui dépasse de l'autre, la jambe satinée, décentement gainée de collants ordinaires. L'ongle verni de laque translucide, pas une once de maquillage, jamais un artifice, pas un bijou, en dehors d'une petite croix. La voix de Lou était à l'avenant : tranquille, uniformément suave. En ma présence, elle n'a jamais élevé la voix.

Lou était anglicane. Depuis quelque temps, m'apprit-elle, elle retournait à l'église. Le dimanche qui suivit mon arrivée, elle m'y emmena. Je l'observai pendant l'office. En matière de religion, elle me parut semblable à elle-même : distante, sans ferveur particulière. Dieu, à l'évidence, n'était pas non plus sa passion.

Alors quelle était-elle, la folie de Lou ? Si elle ne m'avait pas montré ses amants, j'aurais juré qu'elle n'en avait jamais eu. Comment imaginer ce corps abandonné, un cri passant ses lèvres pâles, fades à

force de douceur ? Je me rappelle le troisième matin de mon séjour au Warwick. Lou, une fois de plus, était partie s'enfermer dans la salle de bains. Cela commençait à m'agacer. Je me dis que son mystère, c'était tout simplement une infirmité : Lou ne savait pas se livrer. Mais j'étais prête, comme avant, à m'y résigner.

Aussi, le soir même, je suis tombée des nues, quand j'ai entendu Lou lâcher, sans préambule, les premiers mots d'une confidence :

— Tu sais, il faut que je te dise, je préfère que tu saches...

Je revois la scène : la lampe rouge, posée à même le sol, est encore allumée entre nos deux lits. Je feuillette un livre en buvant du thé. Lou vient de repousser le magazine qu'elle lisait. Il tombe sur la moquette. Je lève les yeux, je vois les pages de papier glacé s'écrouler les unes sur les autres. Lou est couchée sur le dos, toute droite, elle regarde le plafond, elle a les doigts crispés sur sa couverture, l'œil agrandi. Je la sens toute raide sous ses draps : une gisante. Une gisante qui se confesserait à Dieu le Père, à l'heure du jugement. Elle se sent coupable, c'est sûr. Elle va avouer.

Ma main se relâche sur l'anse de ma tasse. La tasse vacille, le liquide gicle. Une flaque de thé s'étale sur le plateau frappé aux armes du Warwick. Je m'empare à la hâte d'une serviette en papier, j'essaie de réparer les dégâts. Je ne sais plus où me mettre. Ce n'est pas, bien sûr, d'avoir renversé ma tasse. C'est la honte de Lou qui me fait honte. Je me fais toute petite. Je voudrais devenir invisible, cacher mon visage déformé par la curiosité. Je ne suis plus qu'une oreille, tendue vers la bouche de Lou.

Car Lou me parle enfin. De sa voix trop douce, elle me dit qu'elle a un amant. Cela dure depuis un an. Il s'appelle Howard. Il est conservateur dans un musée, le plus important de Philadelphie, celui-là même où elle travaille. Il l'aime. Il est marié. Il va divorcer pour elle. Cela va prendre un peu de temps, car la femme d'Howard, une Sicilienne, fait tout ce qu'elle peut pour retarder le divorce. L'épouse ignore l'existence de Lou, mais elle est possessive, inquisitrice. Quand ils s'étaient mariés, Howard et la Sicilienne avaient acheté une maison, en banlieue. Maintenant qu'il veut quitter sa femme, Howard a décidé de la vendre. La Sicilienne a découragé tous les acquéreurs en exigeant un prix exorbitant. Howard essaie de la persuader de baisser son prix.

Howard est tenace, dit Lou, il y arrivera. Elle aussi, Lou, elle a décidé d'être patiente :

— Pour divorcer, Howard a besoin d'argent, il a besoin de vendre la maison. Mais il est si habile... Il est... Comment dire ? *Powerful*. Il est fascinant, il arrive toujours à ce qu'il veut. Il réussira.

— Il a des enfants ?

— Non. Heureusement.

— Heureusement.

Le silence retombe entre Lou et moi, le mur invisible se referme. Où ai-je trouvé la force de risquer une question ? Je sens Lou se replier sur son histoire, sur ce nouvel amour. Chaque fois qu'elle a prononcé le nom d'Howard, ses yeux ont brillé plus fort, et sa bouche aussi s'est mouillée, me semble-t-il. Je passe la main sur la théière. Elle est tiède. Je continue à éponger le thé sur le plateau d'argent. Je m'applique, j'enlève une à une les minuscules peluches qui se sont collées à l'endroit de la flaque. C'est un geste machinal, je sais qu'il ne sert à rien. J'attends encore quelque chose, un mot qui ne vient pas. Lou ne dit plus rien. Elle n'a pas bougé d'un pouce. Elle a gardé sa pose de gisante, elle continue à fixer le plafond. Je n'y tiens plus :

— Je t'empêche de le voir, Lou. Tu aurais dû me prévenir.

— Oh ! non, oh ! non...

Elle est effrayée, tout d'un coup, elle se pelotonne sous les draps.

— Tout cela est secret, plus que jamais secret.

Elle s'assied dans son lit, elle recommence à parler. Maintenant les mots se bousculent dans sa bouche, son français devient maladroit, mêlé de mots anglais. J'ai du mal à la suivre.

Lou croyait-elle ce qu'elle disait ? Moi, en tout cas, sur le moment, je l'ai crue.

Howard et elle, me raconta Lou, s'étaient toujours cachés. C'était lui qui y tenait, à cause de sa femme. Il était très méfiant. La Sicilienne était redoutable, elle l'assassinait de scènes qui pouvaient durer des nuits entières. Elle brisait tout dans la maison, elle lui déchirait ses vêtements. Un jour, dans sa rage de possession, elle avait réduit en miettes leur congélateur. Ces dernières semaines, Lou et son amant avaient dû redoubler de prudence. Ils avaient interrompu leur liaison pour éviter qu'une faute ne soit retenue contre Howard au moment de passer devant le juge. Ils se rencontraient dans des endroits écartés, ils dînaient ensemble, mais c'était tout. Dans les cocktails et les réceptions, ils pratiquaient une sorte de dissimulation à l'envers : ils ne cherchaient pas à s'ignorer, ils feignaient les plus strictes relations professionnelles. Quelques jours plus tôt, Howard avait trouvé pour la maison un acquéreur intéressant. Sa femme paraissait prête à accepter la vente. « Il faut que nous soyons prudents », avait répété Howard.

La suite, avait-il ajouté, ce serait la belle vie. Il obtiendrait le divorce pour incompatibilité d'humeur, il emmènerait Lou dans une autre ville, avec ce qui resterait de l'argent de la maison. Howard cherchait déjà un poste dans le Sud. Il adorait les impressionnistes français, mais pour Lou, il était prêt à tout quitter, même les Monet du musée de Philadelphie. Pour elle, me répétait Lou, il était prêt à tout. Même à inventorier jusqu'à la fin de ses jours les totems d'une obscure

tribu indienne. Il avait quelque chose en vue. Le divorce, leur départ n'étaient plus qu'une question de semaines. Il téléphonait tous les soirs à Lou, pour l'aider à supporter l'attente.

J'avais bien remarqué que le téléphone sonnait chaque soir à dix heures. Lou s'arrangeait toujours pour être rentrée à ce moment-là. Elle décrochait l'appareil posé sur la bibliothèque, dans l'entrée de la suite, elle repoussait du pied la porte qui la séparait du salon. La conversation était assez longue. De loin en loin, j'entendais un rire.

C'était une surprise de plus. Lou vivait à l'année dans une suite pour milliardaires, elle était amoureuse d'un homme qui la faisait rire. Il fallait accepter ce bouleversement des choses.

Quand elle a éteint la lumière, je n'avais pas sommeil. J'ai essayé de recouper le récit de Lou avec le peu de ce que je savais d'elle. Howard avait besoin d'argent, prétendait-elle. Elle avait ajouté avec une véhémence inhabituelle :

— Si le divorce a tardé, c'est seulement à cause de la Sicilienne. Elle est rapace, elle a demandé une fortune pour la maison. Il n'y a que l'argent qui l'intéresse. Dès qu'elle se sera rempli les poches, elle partira refaire sa vie.

Dès ce soir-là, deux contradictions m'ont arrêtée : si Lou était riche, elle pouvait l'acheter, cette maison. Il lui suffisait d'un homme de paille. D'un autre côté, si Howard avait tellement besoin d'argent, ce n'était pas lui qui pouvait payer le loyer annuel d'une suite au Warwick. D'où venait l'argent de Lou ?

J'ébauchai quelques scénarios. Lou avait gagné à la loterie. Lou avait dévalisé une vieille dame. Lou avait hérité du vieux John. Lou vivait de ses charmes, elle s'était mise en vacances, le temps de ma visite. Lou était une criminelle...

J'agitai les hypothèses les plus rocambolesques : une habitude que j'ai quand je n'arrive pas à m'endormir. De fantasme en fantasme, je caracole si loin que je finis par m'assoupir, puis je bascule dans le rêve endormi. Ce soir-là, ma méthode n'a pas eu d'effet.

Je me suis retournée plusieurs fois dans mon lit. Lou ne dormait pas non plus, je l'ai entendue soupirer. Dans l'obscurité feutrée de notre chambre, j'imaginais ses yeux grands ouverts. Alors que je commençais à somnoler, elle a lâché une dernière phrase :

— Tu sais, avec Howard, ce n'est pas une histoire comme les autres. Nous voulons nous marier et avoir des enfants. J'aurai des enfants.

J'ai sursauté. Je ne lui avais jamais connu de projets d'avenir. Celui-là sonnait comme une profession de foi ; et la voix de Lou était devenue si dure qu'elle donnait l'impression de tout couper sur son passage – jusqu'à l'épaisseur de la nuit.

VI

Je suis douée d'une immense facilité à accueillir les illusions. Le lendemain, j'ai cru au miracle quand Lou s'est attardée près du plateau du breakfast, au lieu d'aller s'enfermer dans la salle de bains. Elle avait la voix un peu enrouée. L'émotion, ou un reste de sommeil, je n'aurais su dire.

— Je voudrais que tu connaisses Howard. Je vais te le faire rencontrer.

Comme la veille au soir, Lou parlait à mots précipités. Elle commença une autre phrase, s'interrompit, rougit, ramena autour d'elle les pans de sa robe de chambre, et disparut.

Je me vois encore sourire à mon reflet dans la glace. J'ai pensé que notre amitié, faite jusque-là de silences, de choses devinées, entrait enfin dans l'ère des confidences. Nous le devions à ce nouvel amant.

Je n'ai pas eu le temps, comme pour John, de bâtir un roman. Le soir même, à dix heures, la conversation de Lou, au téléphone, a été très longue. Derrière la porte, j'ai entendu sa voix se durcir, comme lorsqu'elle m'avait proclamé, la veille, qu'elle aurait des enfants. Quand elle revint au salon, elle était cramoisie.

Elle se reprit très vite. Comme si la chose avait été décidée de toute éternité, elle m'annonça que le lendemain, nous irions visiter l'université de Princeton. À l'en croire, il m'était impossible de comprendre quoi que ce soit à mes milliardaires si je ne visitais pas ce respectable campus. Je me suis laissé faire. J'étais déjà l'otage de Lou.

Dès que nous avons quitté le Warwick, j'ai compris qu'il allait se passer quelque chose d'insolite. D'abord, au pied de l'ascenseur, Lou m'a entraînée dans l'escalier qui menait aux cuisines. Il débouchait sur une porte d'acier, qui donnait elle-même sur une petite rue, à l'arrière du Warwick – on m'a dit qu'elle a disparu depuis qu'on a bâti un garage. Dans cette rue, il n'y avait qu'un seul magasin, qui vendait des bouquets de fleurs séchées. À l'angle, on tombait sur une station de

taxi.

Lou se dirigea vers la première voiture, chuchota une adresse au chauffeur. Elle était très tendue. Vingt minutes plus tard, nous étions sorties de Philadelphie. Le taxi abandonna l'autoroute, s'engagea sur une voie secondaire. À chaque carrefour, Lou soufflait des indications au chauffeur. À son ordre, il s'arrêta près d'une pizzeria. L'endroit était désert, un peu sordide. À quelques mètres de là, entre un panneau publicitaire et une montagne de pneus usagés, une voiture attendait. Son moteur tournait au ralenti. C'était une Oldsmobile de couleur havane, je m'en souviens très bien. Au volant, j'ai distingué la silhouette d'un homme d'une trentaine d'années. Il n'était pas très beau, je l'ai vu tout de suite. Mais il était très corpulent, puissant, oui, c'est le mot juste, il donnait vraiment l'image de la puissance. À cette seule impression, j'ai su que c'était Howard, à cause de l'adjectif qu'avait eu Lou la veille, *powerful*.

Lou savait que je le reconnaîtrais : elle ne me le présenta pas. Elle paya le taxi et me poussa vers l'Oldsmobile. Elle était rouge et nerveuse. Howard et moi nous sommes salués comme si nous nous connaissions depuis la nuit des temps. Lou, à son tour, s'est installée dans la voiture. Howard a démarré en trombe, comme dans un film policier, et nous avons rejoint l'autoroute.

La journée a été curieuse. Tout le temps de notre visite à Princeton, Howard resta dans l'Oldsmobile. Une paire de lunettes fumées lui dissimulait les yeux. Lou me guida à travers le campus avec des airs faussement dégagés. Elle me parla beaucoup de Fitzgerald, me cita des passages entiers de *l'Envers du paradis*. En revanche, elle ne dit pas un mot sur son amant. Au bout d'une heure et demie, nous l'avons rejoint là où nous l'avions laissé. Apparemment, il n'avait pas quitté l'Oldsmobile. Il n'en semblait pas affecté. J'ai renoncé à comprendre la situation.

Nous avons déjeuné dans un self, au bord de l'autoroute. Pendant tout le repas, Howard m'a étourdi de questions. Il m'interrogeait sur mes livres, sur mon travail de romancière. Puis il a changé de conversation, il voulait en savoir plus long sur ma famille, mes relations. Il n'arrêtait pas de fumer. Avant d'allumer sa cigarette, il en détachait méticuleusement le filtre. Tout en écoutant mes réponses, il déchiquetait le cylindre de papier. Il y mettait une application étonnante. La table fut très vite parsemée de petits copeaux blanchâtres. Au moment du dessert, il dut juger qu'il en savait assez sur moi, car il arrêta d'un seul coup de me questionner. Il s'offrit une énorme bière et ne m'adressa plus un regard. J'étais devenue subitement quantité négligeable. Pour autant, il ne revenait pas à Lou. Il couvrait des yeux son Oldsmobile. Il semblait songeur, il avait un demi-sourire. Il réfléchissait avec satisfaction.

Durant le voyage de retour, Howard Grant reprit la parole. Il était cultivé, loquace, il sut dissiper l'ennui des interminables plaines de Pennsylvanie. Tout en parlant, il me jetait des petits coups d'œil dans le rétroviseur, comme pour me surveiller. Il était passionné par les peintres impressionnistes. Il ne connaissait pas l'Europe. Assez banalement, je lui ai parlé du musée de l'Orangerie, du jardin de Monet à Giverny. Puis je l'ai invité à Paris. Il m'a rétorqué que son premier voyage en Europe serait exclusivement consacré à l'Irlande, d'où était arrivée sa famille, à la fin du XIX^e siècle. J'ai insisté :

— Venez avec Lou. Vous ne serez pas dépaycé. Elle parle si bien français. Je vous laisserai mon appartement. Et les musées français, vous verrez...

Howard n'a pas répondu tout de suite. Il a pris une cigarette, a arraché son filtre d'un geste sec, l'a jeté par la fenêtre. Puis il a lâché, l'air de jurer qu'une parole ne coûte rien :

— On viendra, on viendra. Merci beaucoup.

J'ai eu à nouveau la sensation confuse qu'il ressemblait à John. Rien ne le justifiait : Howard était jeune, jovial, plein d'humour, alors que John m'avait laissé le souvenir d'une caricature de vieux professeur, sinistre et méprisant.

La semaine qui suivit, mon impression s'est confirmée, sans que je puisse l'expliquer davantage. Nous avons reçu Howard à plusieurs reprises. Le scénario de nos rencontres fut toujours identique : un dîner à des miles de Philadelphie, dans une pizzeria ou un self-service. Lou ne paraissait pas souffrir de ces rendez-vous sordides ; et moi, je finissais par m'amuser d'être associée à ses mystères. Howard savait me captiver. Il continuait de me parler peinture avec une fougue communicative. Il me confirma qu'il voulait quitter son poste de conservateur au musée de Philadelphie. Non qu'il s'y déplût, me dit-il, mais parce qu'il n'arrivait plus à supporter l'hiver sur la côte Est. Il avait un poste en vue dans le Sud.

— Qui vivra verra ! s'exclamait-il souvent à la fin de ses tirades. À la grâce de Dieu, on verra bien !

Et il haussait les épaules, ou il éclatait de rire. Puis il s'emparait d'une cigarette, cassait le filtre, le déchiquetait, et se mettait à fumer en silence. Lou et moi supportions sa tabagie sans un mot. De temps en temps, un consommateur voisin venait protester. Howard soupirait, brassait la fumée du plat de la main, éteignait sa cigarette, et recommençait à parler de peinture, des rigueurs de l'hiver à Philadelphie. Et du bonheur dans le Sud.

Chaque fois qu'il prononçait le mot *Sud*, je voyais Lou rayonner. Ses yeux se mouillaient, ses lèvres aussi étaient humides, comme lorsqu'elle avait, pour la première fois, prononcé le nom d'Howard. Un soir, juste avant de s'endormir, Lou me répéta dans le noir :

— Howard et moi... On ira là-bas vivre ensemble.

Je n'ai rien répondu. Lou parlait trop fort quand elle parlait du Sud. Elle ne caressait pas un rêve, elle proclamait un dogme. Elle se forçait à croire au Sud. Je connaissais peu l'Amérique, assez pourtant pour m'étonner qu'un Irlandais de la côte Est, catholique et marié, aime à ce point la chaleur pour vouloir s'enterrer avec Lou au fond d'un désert, en abandonnant sa femme et sa maison, et surtout un poste aussi prestigieux que le sien.

À moins que Lou ne lui ait tourné la tête. Au plus fort de mes doutes, je butais toujours sur la même inconnue : j'ignorais qui était Lou en amour. Qui avait été le plus fort, d'elle ou de l'éleveur d'abeilles ? D'elle ou de John ? Qui avait gagné, à chacune des ruptures ? Qui était parti la tête haute, le cœur léger ?

Et qui était le plus fort, à présent ? Elle ou Howard ? C'était Howard, j'en aurais mis la main au feu. Je n'arrivais pas à chasser ma première impression : Howard ressemblait à John, la jeunesse en plus. C'était peut-être l'emprise indéfinissable qu'il avait sur elle. La soumission de Lou se trahissait dans ses moindres gestes, comme naguère devant John : sa manière de baisser la tête, par exemple, dès qu'Howard apparaissait, le regard désarmé qu'elle promenait sur toutes choses. À chacune de nos équipées dans l'Oldsmobile, j'observais Lou depuis la banquette arrière. Je voyais son bras affaissé qui s'incurvait, dans l'attente de celui d'Howard. Je guettais sa main trop longue, trop pâle, prête à accueillir le premier geste qu'il aurait pour elle ; j'en pressentais la fragilité. Je devinais aussi qu'à l'instant où elle voyait Howard, tout en Lou se mettait à frémir, tout n'était plus qu'espoir. Corps et âme, elle était à sa merci. Et je soupçonnais que l'ascendant qu'Howard avait pris sur elle était cela même pour quoi elle l'aimait. Car elle l'aimait, cela crevait les yeux.

Et lui aussi, peut-être. Quand nous étions ensemble, Howard avait, de loin en loin, des mouvements de tendresse. Il posait sa tête sur son épaule, il lui caressait les cheveux, fugacement, comme il aurait chapardé. J'aimais ce geste de voleur. Howard avait d'ailleurs quelque chose d'un peu voyou, qui lui donnait beaucoup de charme ; et il était gai, il n'arrêtait pas de plaisanter. Lou riait aux éclats. Moi, au lieu de me sentir de trop, j'étais heureuse. Heureuse de voir Lou heureuse. Je me croyais invitée au spectacle d'un début de bonheur. J'étais discrète et tolérante. J'ignorais encore que la tolérance – comme son contraire, la démesure – est un des visages du destin.

Dans ces rendez-vous à trois, il n'y eut qu'une seule fêlure, à peine perceptible. À l'instant où je la relate, je me fais cette réflexion : pour l'avoir remarquée, il fallait que je sois déjà aux aguets.

C'était au soir. Comme la veille, comme l'avant-veille, nous étions parties en taxi retrouver Howard. Cette fois-là, le rendez-vous était

fixé à une vingtaine de miles de Philadelphie, dans un restaurant chinois perdu au bout d'une petite route secondaire. Howard était arrivé le premier. Il paraissait fatigué ; il fumait encore plus qu'à l'accoutumée. Quand nous sommes arrivées, la table était déjà couverte de copeaux de filtre. J'ai pensé qu'il était agacé que Lou lui inflige constamment ma présence, ou qu'il était préoccupé par son divorce.

Il a tenu à commander des huîtres chaudes. Il nous les a imposées, comme le vin californien dont il a voulu à toutes fins les arroser. Le mélange était loin d'être exquis. Il fut déçu, expédia le dîner. Après le repas, il nous fit monter dans son Oldsmobile avant de nous déposer à une station de taxis. Comme d'habitude, Lou s'est assise à côté d'Howard, et moi sur la banquette arrière. Tandis qu'il démarrait, je l'ai observé plus attentivement. J'étais agacée de ne pas arriver à définir plus exactement ce qui le rapprochait du vieux John.

Howard a croisé mon regard dans le rétroviseur. Il m'a dévisagée d'un air irrité. Je n'ai pas baissé les yeux.

Il était en marche arrière. Il m'a fixée une seconde de trop, assez pour aller emboutir une autre voiture. Il a eu un juron ; le jovial Howard a laissé place d'un seul coup à un homme excédé, presque haineux. Il m'a fait peur.

L'instant d'après, il avait repris sa contenance ordinaire. Il est sorti posément de la voiture. L'autre véhicule était intact. Il a caressé un moment l'aile froissée de son Oldsmobile, puis il a laissé tomber, en saisissant une cigarette :

— À la grâce de Dieu !

Et il a fait semblant de rire.

Ce fut notre dernière sortie en tête à tête avec Howard. Mon départ était fixé au surlendemain. Grâce à Lou, j'avais fait le plein de documentation sur les milliardaires de la côte Est. Dois-je l'avouer, je n'étais pas fâchée de m'en aller. Lou commençait à me peser. J'avais envie de changer d'air, de reprendre mes écritures, de recommencer à envisager l'avenir à ma manière habituelle, enthousiaste, un peu irréfléchie. Je n'imaginais pas une seconde que Lou pourrait me poursuivre ; et encore moins de quelle façon.

Les Américains, qu'on prétend si décontractés, ont un sens aigu des rituels et des cérémonies. Le formalisme est élevé là-bas à la dignité des beaux-arts. La veille de mon départ, Lou m'annonça qu'elle m'emmenait le soir même dans une réception donnée en l'honneur d'un riche mécène. Elle m'assura que j'y rencontrerais de nombreux francophiles. J'ai deviné à demi-mot que c'était l'apothéose qu'elle avait prévu de donner à mon séjour à Philadelphie.

La perspective d'un grand dîner m'assommait d'avance. J'ai feint de ne pas comprendre, j'ai éludé. Lou s'entêta. Son acharnement me

surprit. J'entends encore la phrase qu'elle eut ce jour-là, son ultime argument, et le ton douceâtre sur lequel elle me le glissa :

— Ce sera notre dernière fête...

Elle avait dit *fête*, et non *soirée*. Je n'ai pas pu m'empêcher de sourire. Durant mon séjour, nous avions assisté à des concerts, nous avions dîné ici et là, avec ou sans Howard, nous étions sorties, mais nous n'avions jamais fait la fête... L'idée même de fête, associée à Lou, était parfaitement incongrue ; et le mot, du reste, sonna mal dans sa bouche. J'ai corrigé presque aussitôt :

— Notre dernière soirée, Lou. Une fête, c'est... C'est autre chose.

Elle hocha la tête. À la réflexion, pourtant, Lou avait eu le mot juste.

VII

À l'instant où je l'écris, je n'ai toujours pas compris pourquoi Lou m'a entraînée dans cette soirée. Avec le recul, j'y vois une seule explication : elle était sûre d'y revoir Howard. Je dis bien *le revoir*, et non *le retrouver*. Il lui suffisait de savoir qu'il était là, au même endroit qu'elle, au milieu d'une centaine de personnes, pour avoir l'illusion qu'il lui appartenait. Elle aussi, Lou, se nourrissait, se repaissait d'illusions ; mais les siennes étaient beaucoup plus pernicieuses que mes chimères de romancière.

La réception se déroulait au Ritz, l'hôtel le plus chic de la ville, après le Warwick. Lou avait commandé une limousine. Elle s'y installa avec gravité. Elle était sur son trente et un : une robe de soie crème, légèrement décolletée. Pour une fois, on devinait vaguement ses formes. Lou semblait assez bien faite. Elle n'avait pas changé de coiffure. Elle s'était simplement lavé les cheveux, les avait retenus dans un serre-tête de velours. Elle était un peu maquillée. Elle ne portait qu'un seul bijou : la croix en or que je lui avais toujours connue. Pas une bague, pas le moindre clip. Ni bracelet ni broche, pas même le plus modeste anneau. Non, rien que cette croix, assez petite, commune, qui ressemblait à celles qu'on offre, en France, aux premières communiantes. Je suis particulièrement formelle sur ce point des bijoux : chaque fois que je me remémore cette soirée, c'est d'abord cela qui me revient à l'esprit.

Je revois l'entrée du Ritz. Il y a un embouteillage, un long cortège de limousines noires identiques à la nôtre. L'une après l'autre, les voitures s'arrêtent devant un tapis pourpre. En descendent cérémonieusement des hommes en smoking, des femmes en robes longues.

Dès notre arrivée, du bout de la file, j'ai remarqué les pierres des femmes. Au sens littéral, elles en ruisselaient. Je me suis tournée vers Lou. Elle ne m'avait pas prévenue qu'il fallait venir en robe du soir ; et

elle s'était contentée, elle aussi, d'une tenue de cocktail. Elle était très calme, comme si tout allait de soi. J'ai hasardé :

— Ma robe... Tu crois que ça ira ?

Elle a eu un petit titre :

— Tu es si parisienne, voyons !

Je n'en étais pas si sûre. Je me vois encore tâter mon collier, une rivière, certes, mais de perles de verre. C'est l'un de mes bijoux préférés. L'enfilade de fausses perles soutient deux broches tout aussi toc, l'une figurant un crocodile, l'autre un perroquet. Le collier, qui est censé représenter une jungle, se termine par une cascade de feuilles de lierre en plastique du plus beau vert pomme. Sur mon fourreau noir, ce collier baroque était d'un assez bel effet ; il faisait *second degré*, comme disent les stylistes. Je doutais cependant que son côté *parisien*, selon le mot de Lou, pût être apprécié des rombières solennelles qui s'avançaient sous les lambris du Ritz dans toute la gloire de leurs diamants.

Puis j'ai pensé : « Je pars demain, basta ! Buvons donc un coup de champagne. » Il faut dire que j'ai un goût immodéré du champagne. J'aime sa légère acidité, la sécheresse à peine perceptible de ses bulles. Je me plais à croire qu'il vient aux devants de ma propre gaieté. Il l'aiguillonne, en tout cas, il l'exalte. Il a suffi que je me retrouve à table, entre deux inconnus en smoking qui se disputaient le privilège de me verser ma première coupe, pour que je me décide à prendre les choses du bon côté.

Le champagne était excellent, j'ai dû boire deux ou trois coupes d'affilée. Tout en écoutant mes voisins, j'essayais de repérer Lou. Elle avait été placée à une autre table. J'ai fini par l'apercevoir, non loin de la tribune où s'apprêtait à dîner, face à la salle, le mécène qui offrait la réception. Lou était digne, un peu tendue, comme d'habitude. Elle semblait écouter les conversations de ses compagnons de table, mais je la sentais absente. Son regard filait constamment vers le fond de la salle, là où, sans doute, elle espérait découvrir Howard. À mon tour, j'ai essayé de le retrouver. J'y ai très vite renoncé : un bataillon de maîtres d'hôtel venait de surgir de derrière un rideau, et commençait à tourbillonner autour de la trentaine de tables rondes dressées au milieu de la salle.

Je suis revenue à Lou. Je me suis trompée, tout à l'heure, quand j'ai dit qu'elle paraissait absente. En fait, j'ai écrit *absente*, et je pensais *étrange*. Et au moment où j'écris *étrange*, je me dis que c'est trop facile, Lou continue de me filer entre les doigts, et je m'en veux qu'elle continue à m'échapper. Disons les choses plus nettement : elle était déplacée. Comme dans la suite du Warwick. Lou n'était pas chez elle au milieu de ces femmes jacassantes, aux bijoux trop voyants, aux robes fendues, échancrées de partout. Elle faisait parent pauvre,

cousine de province. Et elle le savait bien : tout le temps du dîner, elle resta guindée dans sa petite robe crème. J'avais beau chercher, je ne voyais pas ce qui la rattachait à ce milieu. Jeunes ou vieilles, fraîches héritières en mal de mari ou viragos décomposées à force de bronzage, toutes les femmes qui nous entouraient se ressemblaient : le moindre de leur geste était étudié pour faire valoir les cabochons énormes qu'elles portaient au cou, aux oreilles, au poignet. On aurait pu se croire dans une fête stupide comme on en voit dans les feuillets américains, un concours de la plus belle robe, du plus beau bijou. J'avais toujours cru que ces épisodes étaient le fruit de l'imagination faiblissante de scénaristes payés à la séquence. Ce soir-là, j'ai compris qu'Hollywood n'avait rien inventé. Je ne sais trop comment, une de mes voisines s'arrangea pour exhiber un bracelet qu'elle portait au pied : la chaîne était entièrement sertie de rubis. Une autre, en face d'elle, portait en bandeau un magnifique collier large et plat, à la manière des tissus-éponges mis à la mode par les joueurs de tennis. Au moindre prétexte, elle se levait de table, traversait la salle en jetant des coups d'œil de tous les côtés.

Le champagne aidant, je n'eus même plus la force de la trouver ridicule. Rien n'était incongru, ni sa robe trop dorée qui jurait avec le platine de son collier, ni son maquillage orangé, ni la perruque de sa voisine, ni ses faux cils, ni mes petits bijoux en plastique. Le champagne m'avait rendue à ma légèreté première. J'étais aérienne. Une plume. Une bulle. Rien, jamais, n'aurait plus d'importance. J'avais tout oublié. Même Lou.

Mes voisins de table appliquaient scrupuleusement à mon endroit la règle en vigueur aux États-Unis dans la réunion la plus insignifiante : *to be social*, se mettre en frais, même pour un inconnu. J'offrais cependant un réel intérêt : j'étais française. Mon collier en plastique et perles de verre me tenait lieu de certificat d'authenticité. On m'en a fait compliment. Je vois encore un géant roux, en face de moi, pointer l'index vers mon crocodile en toc et me lancer un tonitruant :

— Ça, c'est Paris !

Dès cet instant, tout le monde s'est mis à m'étourdir de questions. On a appris que j'étais romancière, ce qui m'a fait paraître encore plus pittoresque. J'étais presque aussi singulière qu'une Mongole en costume national, tout juste arrachée à sa yourte. Délicieusement différente. Intéressante pour quatre-vingt-dix minutes – le chronométrage prévu pour le dîner.

Même si je n'en étais pas dupe, la situation n'était pas pour me déplaire. J'ai beaucoup parlé, bu encore plus. La conversation s'interrompait régulièrement entre chaque plat, le temps que David Helm, le mécène qui donnait la réception, adresse un bref discours à

l'assemblée, de la tribune où il dînait face à la salle, flanqué de ses hôtes de marque – notamment le maire de la ville, m'expliqua-t-on, et le gouverneur de Pennsylvanie. Tous ces commensaux alignés le long de la même tribune étaient très éloignés les uns des autres ; ils devaient se livrer à des gymnastiques assez complexes chaque fois qu'ils voulaient se parler. Ils se contentaient généralement de mâcher leurs plats avec l'expression la plus convaincue qu'ils pouvaient composer, en attendant le moment où ils devraient répondre au discours que leur adresserait David Helm, et disserter à leur tour sur ses pompes et ses œuvres. Le nom du mécène s'étalait en très grosses lettres rouges le long d'une banderole déployée au-dessus de leurs têtes. Apparemment, Helm et ses acolytes supportaient très bien l'épreuve, ou ne laissaient rien voir de leur ennui considérable. De discours en discours, je finis par comprendre que notre hôte possédait un réseau de radios et de télévisions privées, le plus important des États-Unis. Il avait été ambassadeur à Londres, il ne tarissait pas de plaisanteries grivoises sur la Cour d'Angleterre. L'assistance y répondait en riant avec la plus grande discipline, par des hoquets tous identiques, et strictement chronométrés. Puis on applaudissait, et on attaquait le plat suivant.

Sans forfanterie, je crois pouvoir affirmer que j'ai distrait mes compagnons de table. Dès qu'ils s'étaient acquittés de leurs bravos de commande, ils reprenaient notre conversation au point exact où ils l'avaient laissée, et me fatiguaient de questions sur la France. Ils étaient, ma foi, assez cultivés. À la fin du dîner, comme c'est l'usage aux États-Unis, nous avons échangé nos cartes de visite. J'étais vraiment très gaie : je ne me souviens pas du nombre de cartes que j'ai pu distribuer ; du reste, je n'ai gardé qu'une image très floue de mes voisins de table. Nous étions huit, me semble-t-il. Seul le géant roux m'a frappée. C'était le rédacteur en chef du *Philadelphia Inquirer*. Il avait l'esprit agile, il connaissait assez bien la société française. Il me fit promettre de lui rendre visite à son bureau, griffonna au dos de sa carte de visite son numéro de téléphone personnel. J'ai juré tout ce qu'il a voulu. J'étais certaine de ne jamais le revoir. Puis je me suis dirigée vers la sortie. On avançait difficilement. Tout le monde était pressé. Les maquillages viraient, les masques de convenance se décomposaient.

J'étais pressée, moi aussi. Je ne voyais plus Lou, il fallait que je la retrouve. À un moment, derrière une rangée de plantes vertes, j'ai reconnu la silhouette d'Howard. Il avait l'air anxieux, comme lors de notre dernière sortie. J'ai pensé qu'il était avec sa femme. J'ai cherché à ses côtés un visage qui pût ressembler à l'image que je m'étais faite de la Sicilienne : une femme brune, un peu ronde, l'œil féroce, moitié mégère, moitié Carmen. Howard était entouré de vieilles dames à

lunettes strassées, personne ne faisait l'affaire. Il ne semblait pas pressé de quitter les lieux.

Je me suis demandé s'il allait rejoindre Lou, si nous rentrerions ensemble. Au moment où je croyais l'atteindre, il a disparu derrière les plantes vertes. Je me suis retrouvée face aux vieilles à lunettes. On me poussait, je les ai bousculées. Elles m'ont lancé des mots acides, qui ressemblaient à des injures. Puis, par un de ces courants incontrôlés qui traversent souvent des foules, le chemin s'est brusquement dégagé. Je me suis retrouvée devant une porte à deux battants. Je croyais déboucher dans le hall de l'hôtel. Je m'étais trompée : c'était un grand salon, où des photographes s'affairaient à immortaliser chacun des invités en compagnie de David Helm, devant un décor qui reconstituait un studio de télévision des années cinquante.

Un nouveau bouchon s'est formé. J'ai dû attendre quelques minutes avant de découvrir la sortie. De couloir en couloir, j'ai fini par me retrouver dans le hall du Ritz. La première personne que j'y ai vue, ce fut Lou. Elle était appuyée à une console de marbre, face au bureau du concierge. Elle parlait à une femme assez âgée, qu'on avait présentée pendant la réception comme l'épouse de David Helm. Elle aurait pu être sa mère : elle avait soixante ans bien sonnés. Mrs. Helm donnait dans l'émeraude. Elle en portait partout, en pendentif, en boucles d'oreilles, en bague ; en clip enfin, sur le revers de son étole. Elle s'adressait à Lou avec la plus exquise déférence.

Je connaissais ce respect de pure forme, il n'a pas de frontières : c'est la révérence qu'on a devant l'argent. Lou écoutait Mrs. Helm comme elle m'avait toujours écoutée, depuis quinze ans que nous nous connaissions, le visage impassible, mais le corps entièrement crispé.

Les invités s'égayaient sous les colonnades du Ritz. Certains s'attardaient, commandaient un dernier verre. Des jeunes femmes se repoudraient, vacillaient sur leurs hauts talons, laissaient des mains s'égarer entre leurs soies froissées, bâillaient. Moi aussi, j'avais sommeil, envie de rentrer. Je me suis dirigée vers Lou.

C'est là, à deux pas de la console, que je me suis retrouvée devant Howard. Il m'a ignorée.

J'ai aussitôt regardé Lou. Elle l'avait vu. Et lui aussi, il l'a vue. Il est passé à moins d'un mètre d'elle sans lui adresser un regard.

VIII

Quand ai-je eu l'idée de la photo ? Quand et pourquoi ? Parce que j'avais bu ? Parce que j'étais gaie, trop gaie, et que je partais le lendemain ? Par malice, ou pour tenter le diable ? À moins que, par une sorte d'intuition perverse, j'aie eu le pressentiment de ce qui se préparait. J'étais peut-être dans un de ces états de prescience qu'on traverse quelquefois sous l'emprise de l'alcool : une vision confuse et en même temps d'une extrême lucidité, qu'on accepte dans toute son amertume, son horreur parfois, parce qu'un reste d'ivresse continue de rendre le lendemain improbable, l'avenir dérisoire. J'ignore toujours ce qui m'a poussée. Ce que je sais, en revanche, c'est que l'occasion fit le larron.

Un photographe venait de sortir du studio que j'avais traversé à la fin du dîner. Il travaillait sans doute pour une revue mondaine. Il continuait à prendre des clichés des invités, tournait autour des dernières personnalités qui bavardaient encore dans le hall. Il était petit, nerveux, il se faufilait partout. Malgré son flash, personne ne semblait s'apercevoir qu'il opérait.

Tout s'est fait très vite. Il était posté à l'angle d'un couloir à colonnes. Je me suis dirigée vers lui, j'ai sorti de mon sac ce qui me restait de dollars, et je lui ai désigné Lou :

— Si vous pouviez prendre cette femme...

Puis j'ai pointé le menton du côté d'Howard. Il était à deux pas, accoudé au comptoir d'un vestiaire. Il parlait avec l'un des hommes qui avaient dîné à la tribune, le gouverneur de Pennsylvanie, si ma mémoire est bonne. Le photographe m'a dévisagée. Il était vraiment petit : nous avions la même taille. Il a regardé les coupures que je lui avais fourrées dans la main. Un instant, j'ai cru qu'il allait détalier avec l'argent. J'ai repris :

— Cette fille, oui, avec ce type...

Je n'étais plus très sûre de moi. C'est sans doute mon accent

français qui l'a décidé – quoique j'y sois allée fort, avec les dollars, j'avais tellement bu que je ne savais plus ce qui me restait en poche. Toujours est-il que le photographe a accepté. Il a précisé :

— Il faut s'arranger pour les rabattre.

— Les rabattre ?

Il a eu un air excédé :

— Amener le type là où se trouve la fille. Ou le contraire.

D'un seul coup, je me suis sentie grotesque, je n'ai plus eu envie de cette photo. Mais les événements ont décidé pour moi. J'ai vu Howard saluer le gouverneur. J'ai pensé qu'il allait partir. À l'autre bout du couloir, Lou était toujours appuyée contre la console. Mrs. Helm avait disparu. Elle semblait désespérée. Elle devait me chercher.

J'ai glissé un œil du côté d'Howard. Il venait de pousser une grande porte à deux battants : celle des toilettes. Je m'entends encore souffler au photographe, sans le regarder :

— Ce ne sera pas dur.

Je lui ai tendu ma carte de visite, la dernière qui me restait. Je me demande quelquefois ce qui se serait passé si je m'étais trouvée à court de cartes. Le film des événements, qui fut si rapide, comme orchestré à la seconde près par une puissance obscure, aurait-il été le même si j'avais hésité, si j'avais été retardée, ne fût-ce qu'un instant, en cherchant un papier, un crayon ? L'aurais-je seulement reçue, cette photo, qui dort toujours au fond de mes tiroirs, preuve irréfutable – peut-être la seule – de la liaison de Lou ?

Sur le moment, je ne me suis pas posé de questions. Tout était facile, je suis aussitôt redevenue légère, dans tous les sens du terme : euphorique, désinvolte. Absolument irresponsable. J'ai laissé ma carte dans la main du photographe et je me suis dirigée vers Lou. Elle a paru surprise, quand elle m'a vue arriver. Puis elle a repris sa contenance habituelle, à peine plus mélancolique qu'à l'accoutumée. Je lui ai aussitôt demandé de m'accompagner aux toilettes. Et là, j'ai eu beaucoup de chance. J'aurais calculé mon affaire que je n'aurais pas mieux fait.

D'abord, Lou ne s'est pas aperçue que le photographe nous suivait. Un grand vestibule de marbre rose séparait les toilettes des femmes de la pièce réservée aux hommes. J'ai dit à Lou :

— Tu m'attends ?

Elle aurait pu m'accompagner. Elle a secoué la tête, avec cet air de chien battu qui commençait à m'exaspérer. Puis elle a murmuré :

— Je t'attends ici.

La porte des toilettes ressemblait à celle d'un *saloon*, avec deux battants qui s'arrêtaient aux épaules, de telle sorte qu'on pouvait voir tout ce qui se passait dans le vestibule. Au moment d'y entrer, j'ai jeté un œil à la glace. Derrière mon reflet, à cet instant précis, j'ai vu

Howard. Il venait d'allumer une cigarette. Il y a eu un éclair de flash.

Je pense qu'Howard ne s'en est pas rendu compte. Il aurait poursuivi le photographe, j'en suis sûre, il l'aurait menacé, il aurait exigé le rouleau de pellicule. Peut-être l'aurait-il bousculé, ou même rossé, s'il avait résisté ; et le photographe n'aurait pas hésité une seconde s'il avait eu à choisir entre Howard Grant et mes dollars de petite Frenchie.

S'il ne s'est aperçu de rien, Howard, c'est à cause du geste de Lou, celui qu'on voit sur la photo : l'élan d'une femme à bout de patience, à bout d'amour. Lou a vu Howard, elle est devenue subitement aveugle à tout ce qui n'était pas lui. Aveugle au photographe, à l'employée noire qui attendait son pourboire derrière sa petite table d'acier chromé. Lou a oublié qu'elle m'accompagnait, qu'elle était dans le vestibule des toilettes du Ritz, elle ne s'est plus souvenue de rien, elle a perdu la tête, elle n'a plus vu qu'Howard, elle lui a tendu les mains, elle lui a ouvert les bras ; et pour finir, comme elle se croyait seule, seule au monde avec lui, elle lui a caressé les cheveux.

Lui, Howard, il a eu un mouvement de recul. Le photographe l'a surpris au moment précis où il prend conscience du danger. Avec le sang-froid qui le caractérise, Howard amorce un geste de la tête, il se retourne déjà pour voir qui est derrière lui : il pourrait y avoir un témoin, l'homme en smoking qui se lave les mains juste derrière lui, par exemple. Mais celui-là ne lève pas le nez du lavabo ; et l'autre invité qui se profile derrière Howard n'a rien vu non plus, il est occupé à fouiller dans ses poches, il cherche quelques cents à jeter sur la table de l'employée noire.

Devant la froideur d'Howard, l'élan de Lou est brisé net. Elle comprend que son amant n'a pas envie de la voir, qu'il a peur. Elle comprend, et cependant s'entête. Tend à nouveau la main. Ses doigts sont légèrement écartés : offrants mais hésitants. Lou effleure une seconde fois les cheveux de son amant.

Cela fait des mois que cet instant a été gelé sous la pellicule de ce cliché vulgaire, au grain épais, laiteux. Je continue pourtant à m'y abîmer les yeux, à scruter les plus menus détails de cette scène un peu sordide, le face-à-face d'amants coupables devant des W.C. d'hôtel. Derrière l'homme qui cherche des pièces pour l'employée noire, on distingue une rangée d'urinoirs ; et dans le fond, on identifie la silhouette, beaucoup plus floue, d'un troisième homme qui se reboutonne.

Je connais la suite de la scène, je l'ai observée dans le reflet du miroir. Les bras de Lou retombent, ses lèvres balbutient un mot, reproche ou mot d'amour, comment savoir, j'étais trop loin, je ne pouvais pas entendre. Ce que je sais, c'est qu'Howard a repoussé Lou méchamment, comme un vieux chien. Le cliché est usé, mais je n'en

trouve pas d'autre. Lou était faible, à cet instant, soumise et sans espoir, sans avenir, réduite par ce maître dont elle savait déjà qu'il serait le dernier.

Il n'a rien dit, Howard, sauf peut-être :

— Je te téléphonerai.

Mais je n'en suis pas sûre ; et il est sorti.

J'ai fait celle qui n'avait rien vu. Je me suis enfermée dans les toilettes, j'y suis bien restée cinq minutes, histoire de donner le change, et de souffler un peu. Je me suis dit : « De toute façon, je ne l'aurai jamais, cette photo, le photographe a eu son fric, ça lui suffit. Dans le meilleur des cas, il aura perdu mon adresse. Et c'est tant mieux. » En sortant, je me suis recoiffée. J'ai pris mon temps. À plusieurs reprises, j'ai jeté un œil dans le vestibule. Lou m'attendait à côté de l'employée noire. Elle était inchangée : pas une rougeur, pas un cheveu qui dépasse de l'autre. Simplement, sur la ganse de sa robe, sa petite croix était de travers.

IX

C'est dans la limousine, sur le chemin du retour, que Lou s'est trahie pour la première fois. J'étais déjà beaucoup moins grise, j'avais un début de migraine, comme toujours après trop de champagne. Entre Lou et moi, la minute était lourde. Était-ce le silence ou la nuit de Philadelphie, les avenues trop larges, les enseignes lumineuses qui me blessaient les yeux ? Comment savoir, ma mémoire se brouille, je n'ai pas envie de me souvenir de ce moment-là. J'étais pressée de partir, de retourner en France. Je grillais d'être à l'aéroport. D'être seule – j'ai même envie d'écrire : d'être libre. Et en même temps j'en avais honte.

Alors j'ai fait l'hypocrite, j'ai rompu le silence, j'ai dit à Lou combien j'étais heureuse de m'être rendue à la réception de David Helm. Elle a eu un demi-sourire, elle n'a rien répondu. Je me suis sentie obligée d'ajouter que j'avais été très surprise par le cérémonial du dîner.

— Ici, c'est toujours comme ça, a soupiré Lou. Dans ce milieu-là, en tout cas.

Alors l'idée de m'en aller sans avoir rien compris à sa vie m'a été insupportable. J'ai failli demander à Lou comment elle s'était retrouvée liée si étroitement à *ce milieu-là*, comme elle l'appelait, elle que j'avais connue si démunie. Une fois de plus, je n'en ai pas eu la force. J'ai cherché un biais. Comme nous étions entrées dans l'ascenseur du Warwick, j'ai cru l'avoir découvert :

— Quelle soirée ! Je n'ai jamais vu autant de bijoux. Elles n'ont pas peur des agressions, tes amies ? Avec tous ces drogués dans les rues... Ces chômeurs...

Lou a eu le même sourire qui n'en était pas un.

— L'important, ce n'est pas de posséder.

— Ne dis pas le contraire, ça peut aider.

Elle n'a pas paru m'entendre. Elle a repris :

— L'important, c'est de donner.

Elle avait la même voix déterminée que lorsqu'elle m'avait lâché ses premières confidences, à propos d'Howard. Mais son regard n'allait pas avec ce qu'elle disait. Les mots parlaient de générosité et d'amour, les yeux durcis, à demi fermés, évoquaient tout le contraire.

Elle ajouta pourtant, sur le même ton :

— Pour Howard, je donnerais tout.

Je sais la mémoire traîtresse et mensongère, je sais qu'après coup on reconstruit souvent le passé comme il arrange, on se raconte une histoire où les événements s'enchaînent en toute logique, alors que la réalité est à dormir debout. Mais je suis sûre de mon fait, l'épisode me revient comme s'il était d'hier, je me souviens parfaitement que j'ai fait répéter à Lou :

— Tu donnerais, ou tu donneras ?

Elle n'a pas répondu. Je n'ai pas insisté, j'étais fatiguée. Lou aussi était lasse ; à cette heure-là, souvent, son français devenait incertain. Nous nous sommes couchées très vite, repliées l'une et l'autre sur nos petits secrets. Lou s'est assoupie la première. Comme tous les soirs, elle devait rêver d'Howard, de la maison de la Sicilienne. De son divorce. De leurs enfants à venir, du bonheur dans le Sud.

Moi, j'ai eu du mal à m'endormir. Dans le noir, je me projetais indéfiniment la même scène, l'arrivée des limousines et des femmes couvertes de pierres, puis, dans un bizarre effet de montage, le regard d'Howard, démesurément agrandi, devant les urinoirs du Ritz.

X

Mon avion décollait le lendemain soir. La journée s'est passée en achats. Lou, une fois de plus, avait tout organisé. Elle avait gardé la limousine de la veille. Le chauffeur nous attendait devant chaque boutique. Lou connaissait les antiquaires aussi bien que les petites échoppes ouvertes par des étudiants fraîchement revenus du Pérou ou des Indes, où ils vendaient des épices, des cotonnades à trois sous.

Je me sentais mieux. L'heure du départ approchait, et pour une fois, le visage de Lou ne me déroba pas la figure de la ville. Ces dernières heures, trop brièvement, je découvris sa fausse tranquillité, mélange de province et de *high society*, avec ses ghettos noirs à la lisière d'une banlieue ultra-chic. Je me fis la réflexion que Philadelphie ressemblait à une de ces malles à double-fond où les magiciens enferment leur partenaire, avant de feindre de la couper en deux. On sait bien qu'il y a un trucage, mais on se laisse prendre à l'illusion. Parce qu'on n'a pas le courage de chercher. Parce que le mécanisme est trivial, sans doute, et qu'il est plus commode de choisir le parti de l'apparence, plutôt que celui de la réalité. Je ne faisais plus autre chose, avec Lou. Elle avait fini par me fatiguer.

Avant de me raccompagner à l'aéroport, elle fit arrêter la limousine devant un grand immeuble situé Park Avenue. C'était la plus belle artère de la ville, « nos Champs-Élysées à nous », m'avait-elle précisé chaque fois que nous l'avions empruntée. Cet après-midi-là, elle ajouta « tous les gens bien habitent ici. Jack Kelly, par exemple, le frère de la princesse Grâce ».

Elle s'obstinait à parler des *gens bien* comme si elle n'en faisait pas partie. Je n'ai pas cherché à approfondir. Du reste, elle ne m'en aurait pas laissé le temps. Elle a aussitôt enchaîné :

— J'ai quelque chose à dire à mon avocat. Ses bureaux sont en haut de l'immeuble. Monte avec moi. De là-haut, on a une très belle vue.

Je ne l'avais jamais entendue parler de son avocat. J'ignorais même qu'elle en eût un. J'aurais pu l'attendre dans la limousine. La curiosité fut la plus forte : je l'ai suivie. Dans le hall de l'immeuble, elle m'a montré une plaque. *Gibson & Ass.* Ses explications, pour une fois, ont coulé de source.

— C'est vraiment quelqu'un de bien. Il s'occupe de toutes mes affaires.

Elle avait appuyé sur le *toutes de toutes mes affaires*. Ce n'était pas le genre de Lou. Pas d'avantage que les façons désinvoltes qu'elle a prises dès que nous nous sommes retrouvées dans l'ascenseur. Elle se comportait brusquement en maîtresse-femme. Elle a toisé tout le monde, quand elle est entrée dans les bureaux de Gibson – une vraie petite usine, soit dit en passant, avec des bataillons de secrétaires penchées sur des claviers informatiques.

Gibson la fit attendre. Dans l'antichambre, elle foudroya l'employée qui lui demanda de patienter. Ses joues s'étaient échauffées. Dans l'échancrure de son chemisier, comme la veille, la petite croix était de travers. Elle s'approcha de la baie vitrée qui donnait sur la ville et me jeta sans me regarder :

— Qu'est-ce qu'il fait, à la fin !

Puis elle reprit, sans plus se retourner :

— C'est lui qui m'avait débarrassée de John.

Il faut croire qu'avec Lou, les confidences venaient toujours quand elle était à bout de nerfs. Ou à bout de silence. D'ailleurs, je ne suis plus très sûre que Lou m'ait jamais fait des confidences. Elle parlait peut-être toute seule.

Sur le moment, je me suis contentée d'enregistrer le fait, comme les autres : Lou avait un avocat, qui lui réglait tous ses problèmes, y compris ses ennuis sentimentaux. Cela ne m'a même pas étonnée. Moi aussi, j'étais à bout. Je ne pensais plus qu'à prendre mon avion.

Quelques instants plus tard, Gibson a fait irruption dans l'antichambre. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, grisonnant d'allure assez sportive. Tout en lui était minéral, de ses yeux bleu pâle, à l'éclat féroce, jusqu'à sa bouche mince et décolorée. Il avait une voix nasillarde, le débit rapide, on aurait dit qu'il parlait avec ses dents. À chaque mot – même pour les phrases de pure convenance que nous avons échangées dans son antichambre – les muscles de sa mâchoire se contractaient, comme s'il était animé d'une énergie carnassière, ou, plus précisément, incisive : d'une économie parfaite, calculée dans tous ses effets.

Lou me présenta comme sa meilleure amie. Gibson plissa les yeux, me détailla de pied en cap, sourit de toutes ses dents, puis se détourna de moi, de la même façon qu'Howard, le jour de notre rencontre : comme si j'étais quantité négligeable, dans une intrigue dont je devais

tout ignorer. Notre échange de regards dura à peine quelques secondes. Il poussa Lou dans son bureau, en posant la main sur son bras, d'un geste vaguement paternel. Lou se cabra, le repoussa d'un petit coup d'épaule.

Elle avait le pouvoir, c'était clair, et elle entendait bien le faire savoir. Encore une facette de Lou que j'ignorais. J'étais de plus en plus impatiente de me retrouver à l'aéroport. Leur entrevue a duré une dizaine de minutes. Quand Lou sortit enfin, elle échangea une poignée de main avec Gibson. Ils semblaient aussi froids l'un que l'autre. L'avocat, de loin, m'adressa un petit salut. Lou, à son habitude, ne fit aucun commentaire. Elle passa aussitôt à autre chose, autre chose qui était mon départ. Elle m'a simplement dit, dans l'ascenseur :

— On a pris du retard. Je vais dire au chauffeur de faire vite. Sinon tu vas rater l'avion.

Il faisait très chaud, ce soir-là, dans la limousine qui roulait vers l'aéroport. La climatisation de la voiture ne devait pas marcher, car c'est le seul souvenir que j'aie gardé de ce moment-là, la chaleur. En quelques jours, le printemps était arrivé, un printemps insolent, trop rapide, qui ressemblait à l'été. Dès que nous avons quitté la ville, le visage de Lou s'est rembruni. Je ne sais pas pourquoi, je me suis sentie triste, moi aussi, et des larmes me sont montées aux yeux, comme pendant mon enfance, quand c'était la fin d'une fête. J'avais beau me trouver ridicule, m'accuser de puérilité, je n'arrivais pas à chasser mon envie de pleurer. Je n'y comprenais rien : ce séjour n'avait pas été une fête. Il avait été surprenant, parfois incongru, comme la réception de la veille. Mais jamais joyeux. Et dix minutes plus tôt, j'étais si soulagée à l'idée de m'en aller...

Lorsque je suis descendue de la limousine, en face de l'aéroport, Lou n'a pas bougé de son siège. Je me suis penchée vers elle, je lui ai dit :

— Tu vas venir en France...

Elle a soupiré. J'ai repris :

— Avec Howard. Vous viendrez, tu me promets ?

Elle a enfin souri. Ce fut le premier vrai sourire de tout ce séjour, le premier et le seul, une rivière de joie qui coulait de ses yeux à sa bouche, rosissait ses joues, effaçait les cernes qui gâchaient son regard. Elle est sortie pour m'embrasser. J'ai pensé qu'elle allait prononcer enfin le mot-clef, la phrase qui me manquait, qui expliquerait tout. Et en effet, elle a murmuré quelques mots. Je n'y ai rien compris, à cause des portières de taxi qui claquaient autour de nous. J'ai voulu les lui faire répéter. Elle est remontée dans la limousine.

Une fois de plus, Lou m'a quittée à la sauvette, en fugitive, presque en catimini. J'ai soulevé mes valises, je me suis dirigée vers les portes

vitrées du hall d'embarquement. Il faisait vraiment chaud, car l'asphalte du trottoir commençait à fondre, j'ai légèrement dérapé. J'ai avancé vers les portes vitrées, d'un pas encore indécis. Elles se sont docilement ouvertes devant moi. Le hall était climatisé, presque glacial. J'ai fait comme Lou, je suis partie sans me retourner. J'ai enregistré mes bagages au plus vite, j'ai couru à la salle d'embarquement. Je me vois encore poser mon visage contre les vitres qui donnaient sur les pistes. Le verre était d'une fraîcheur étonnante. Un très long moment, j'ai respiré.

XI

On dit que j'ai beaucoup de chance : depuis plus de vingt ans, je vis avec le même homme. C'est vrai, ce n'est pas très courant, dans notre génération. Mais je n'aime pas qu'on parle de chance, à ce propos-là. Tout simplement, c'est peut-être démodé. En tout cas c'est ainsi. J'ai du mal à trouver un mot qui puisse résumer notre histoire. À la vérité, je n'aime pas beaucoup en parler. Elle est longue, assez mouvementée. Et chaque jour recommencée. Un présent, comme pour tout le monde, nourri de notre passé. Lou faisait partie de ce passé.

L'un de mes grands plaisirs, avec François, c'est de parler. Il a beaucoup de constance, car je suis plutôt bavarde. Je n'étais pas rentrée de Philadelphie, que je l'ai étourdi d'anecdotes à propos de Lou.

Lui aussi, François, il est tombé des nues. D'abord, il a été troublé par mon impuissance à lui décrire la ville. Je lui parlais de la suite de Lou, de l'argent de Lou, de l'amant de Lou, de la réception, des bijoux, de la limousine, jamais de Philadelphie. Je l'entends encore s'étonner :

— Mais tu n'as rien vu !

C'est exact, je n'avais rien vu, ou presque. Tout ce que je lui décrivais était conventionnel à souhait : la gare monumentale, des gratte-ciel, les pavillons de banlieue avec leur boîte aux lettres et leur petit jardin, les lofts qu'on aménageait dans des entrepôts désaffectés, près du port. Je parvins tout juste à briller en évoquant les maisons anciennes de Ritten House Square, et les restes de l'usine de briques de la famille Kelly, près de la gare. Mais je revenais sans cesse à Lou. Lorsque je me suis exclamée :

— Tu ne peux pas imaginer, Lou est richissime, et par-dessus le marché c'est une briseuse de ménage !

François a éclaté de rire. Il a pensé que c'était encore une de mes inventions, et que j'avais un nouveau roman en tête. J'ai essayé de le détromper. J'ai eu du mal à le convaincre. Il n'arrivait pas à se défaire

de l'idée que Lou était pauvre. « Définitivement pauvre », selon le mot curieux qu'il eut ce jour-là. Il me fit tout répéter, tout préciser. Il était comme moi : il n'en revenait pas.

Nous avons fini par nous livrer à l'un de nos jeux favoris : échafauder, sur une situation donnée, la gamme la plus complète d'hypothèses. Les idées les plus saugrenues, nous l'avons souvent vérifié, ne sont pas toujours les moins dénuées de fondement. Ce jour-là, nous n'avons pas été très inventifs. L'un et l'autre, nous avons buté sur la même difficulté : d'où venait l'argent de Lou ? Un homme ? Un héritage ? Que savions-nous vraiment de son passé ? C'est aussi ce jour-là que nous nous sommes aperçus que Lou ne nous avait jamais soufflé mot de ces instants brumeux, à la frontière de la mémoire et du néant, qui nous auraient peut-être livré la clef de l'énigme, son enfance.

Quoi qu'il en soit, François n'arrivait pas à imaginer Lou en call-girl soutirant une fortune à un amant fou de désir. Il disait qu'elle n'était pas vraiment laide, mais qu'elle n'était pas attirante.

— Il y a quelque chose en elle qui écarte les hommes. Elle est à la fois banale et pas banale. C'est désagréable. Elle met mal à l'aise. Elle inquiète.

Lou m'avait fait peur, c'était juste, surtout les derniers jours. Je n'osais pas l'avouer à François. Je me suis entêtée.

— Elle a pu changer.

— C'est impossible. Pour le reste, peut-être. Mais avec les hommes...

Et il m'a demandé à quoi ressemblait son amant. Je ne lui ai pas parlé de la photo. J'avais de plus en plus honte de mon geste, j'espérais ne jamais la recevoir. J'ai tâché de lui brosser d'Howard un portrait fidèle. J'ai conclu en lui disant que je ne le trouvais pas, lui non plus, très séduisant.

— Mais il doit fasciner Lou, tu comprends. Il a de l'entregent, des manières, comment dire, il est *powerful*, c'est le mot qu'elle a eu, quand elle m'a parlé de lui, il a l'air puissant, rassurant. Tu sais, c'est important, pour une femme...

— Si elle a tellement d'argent, elle n'a pas besoin d'un homme puissant...

— C'est peut-être Howard qui l'entretient.

— Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

— Il est conservateur au musée des Beaux-Arts. Spécialiste des impressionnistes.

— Il ne doit pas rouler sur l'or...

— C'est peut-être un riche héritier. En Amérique...

— Tu es allée au musée ? Tu es sûre qu'il y travaille ?

J'ai rougi. À cet instant précis, je me suis aperçue que Lou avait

soigneusement évité de m'emmener au musée de Philadelphie, pourtant recommandé dans tous les guides.

— Non. Je ne suis pas allée vérifier. Mais Howard a certainement une fortune personnelle...

François a allumé une cigarette. Je ne sais pas pourquoi, je me suis dit qu'il ne cassait pas les filtres, contrairement à Howard. Et que je préférais ça.

— Et Lou ? a poursuivi François, qu'est-ce qu'elle fait de ses journées ?

J'ai triomphé :

— Elle travaille. Elle travaille justement au musée des Beaux-Arts. Elle fait de l'interprétariat, des traductions. Pendant que j'étais chez elle, elle a pris un congé. Elle est discrète, tu sais. Si elle ne m'a pas emmenée au musée, c'est sans doute qu'elle n'aime pas mélanger le travail et la vie privée.

— Si elle couche avec un conservateur...

C'était plus fort que moi, il a fallu que je prenne la défense de Lou :

— Tu sais, les Américains sont bizarres. Conventionnels, formalistes à un point... J'ai l'impression que Lou vit une histoire très compliquée. Ce divorce, cette maison à vendre...

François a tiré sur sa cigarette, puis il l'a posée au bord du cendrier. Le filtre était déjà tout jaune. Il a soupiré :

— Ton histoire ne tient pas debout. Si ce type a assez d'argent pour loger sa maîtresse dans une suite du meilleur hôtel de Philadelphie, il n'a pas besoin d'attendre d'avoir vendu sa maison pour filer dans le Sud.

— Alors Lou a un autre amant.

— Le vieux John ?

— Non. Elle m'a dit que son avocat l'en avait débarrassée.

— Elle se sert de son avocat pour rompre ?

— C'est ce qu'elle m'a dit. Mais va savoir, avec Lou...

— Du temps de John, elle tirait le diable par la queue. Elle n'a jamais pris que des types fauchés.

— Tu verrais maintenant les gens qu'elle fréquente... la réception où elle m'a emmenée... Et tout ce beau monde à plat devant elle...

Je lui ai alors raconté la scène avec Mrs. Helm. Ou, plus précisément, je lui ai parlé des bijoux de Mrs. Helm. François en avait assez de m'entendre parler de pierres précieuses. Il a voulu couper court :

— Alors Lou est riche. Ou criminelle. Ou bien les deux à la fois.

— Criminelle ! Elle ne ferait pas de mal à une mouche !

— Tu m'as bien parlé de son chat, qui n'avait plus de griffes ?

Je n'ai pas su quoi répondre. Il a écrasé sa cigarette au fond du

cendrier.

— Criminelle, milliardaire, passe encore, mais Lou en femme fatale... Je ne m'y ferai jamais.

Et avant d'allumer une seconde cigarette, il a ajouté :

— C'est une perdante. Pour séduire, il faut avoir envie de gagner.

Je ne l'ai pas cru. Pendant une bonne demi-heure, j'ai voulu lui démontrer qu'il avait tort, qu'il n'avait pas toutes les cartes en main : moi seule pouvais juger, puisque j'avais vu Lou. Ma belle assurance fut rapidement mise à l'épreuve. Un mois plus tard, Lou débarqua chez nous.

XII

Elle était venue seule. C'était l'été, le début du mois d'août. Elle s'était annoncée une semaine plus tôt, par lettre, en me demandant expressément de lui prendre un rendez-vous dans un institut de beauté du faubourg Saint-Honoré, pour un soin complet qui devait durer toute la journée. Je m'exécutai. Au téléphone, une voix apprêtée me précisa le prix de la prestation : la ruine. Pour ce petit pactole, la cliente avait droit, en plus des soins du visage et des mains, à un massage et à un jacuzzi. Puis un visagiste lui proposerait une nouvelle coiffure et lui étudierait un maquillage personnalisé.

J'ai joué les blasées. J'ai répondu que j'étais au courant, j'ai pris rendez-vous pour Lou. Quand j'ai raccroché, j'avais déjà renoncé à m'expliquer sa nouvelle lubie. Les mystères de Lou, à Philadelphie, avaient eu un moment le charme de l'aventure : un piment inattendu sur un voyage d'études qui, sans ce détour, aurait fini par m'ennuyer. Transportés à Paris, ajoutés aux tracas de ma vie quotidienne, ils s'annonçaient comme autant de complications.

Je suis allée chercher Lou à l'aéroport. Dès que je l'ai aperçue derrière le guichet de la douane, j'ai compris qu'elle traversait une mauvaise passe. Elle avait maigri, elle était pâle. J'ai fait comme si je n'avais rien vu. Elle a pourtant tenu à s'en justifier tout de suite : elle avait pris un billet de charter, me dit-elle. La nourriture l'avait rendue malade, elle n'avait pas dormi de la nuit.

Je n'en ai pas cru un mot. Son visage défait était bien celui d'une insomniaque, mais si elle ne dormait pas, c'était depuis des semaines. D'ailleurs, quand nous avons récupéré ses bagages, j'ai remarqué qu'ils portaient des étiquettes de première classe. Et Lou, bien sûr, a vu que j'avais vu.

Elle s'est aussitôt refermée sur elle-même, d'une façon singulière, à la manière de certains animaux, quand ils sont sur la défensive : elle m'offrit une apparence absolument lisse. Elle était tourmentée, cela se

devinait, mais elle s'arrangeait pour qu'aucun geste, aucune phrase ne puisse m'offrir la moindre prise. Par exemple, elle insista pour sortir seule. Elle prétendait qu'elle avait des amis à voir, des homologues français à rencontrer. Le soir, quand elle rentrait, elle ne parlait jamais de ses visites. Lou travaillait en artiste. Artiste du secret : transparente jusqu'à l'insaisissable. Par moments, j'en oubliais qu'elle était là. Le seul encombrement qu'elle ait créé chez moi, cet été-là, ce furent les grands cartons de vêtements qu'elle rapportait chaque soir : des emballages luxueux, marqués de griffes prestigieuses. Elle ne me montrait jamais ce qu'elle avait acheté.

Howard téléphonait tous les soirs à huit heures. C'était toujours moi qui décrochais. Il était chaleureux, jovial, mais impatient de parler à Lou, autant que la distance me permettait d'en juger. Leur conversation se prolongeait souvent. Certains jours, Lou haussait le ton. Je ne l'entendais plus jamais rire.

Dès le premier soir, Lou m'apprit qu'Howard lui téléphonait du Texas, où il était allé chercher un poste. Elle ne m'expliqua pas par quel miracle il avait pu, en moins d'un mois vendre sa maison et quitter la Sicilienne. J'ai eu l'intuition qu'elle me mentait ; et paradoxalement, cette certitude m'interdit de lui poser des questions. Lou avait conclu :

— Je ne me fais pas de souci. Howard est si habile, si brillant. Il trouvera un poste, il lui faut seulement du temps, un peu de temps...

Elle marqua un petit silence et répéta, comme pour mieux se convaincre :

— Je ne me fais pas de souci.

Je n'ai pas été dupe. Le jour où elle est revenue de l'institut de beauté, je savais depuis longtemps qu'elle me jouait un jeu ; et avec sa prescience habituelle, Lou a compris que j'avais compris. Cela s'est fait à l'instant où je lui ai ouvert la porte. Je n'ai pas pu retenir ma surprise. On avait éparpillé des reflets roux dans ses cheveux châains, on les avait raccourcis, rejetés en arrière, ce qui lui allait bien. Le maquillage était parfait ; sur toute autre qu'elle, ou tout simplement si Lou avait été heureuse, il aurait paru superbe. Mais Lou le portait comme un grimage. Si l'image n'était pas attendue, j'écrirais : comme un masque de tragédie. C'est pourtant la vérité.

Elle le saisit à mon premier regard. Elle passa devant moi sans un mot, partit droit à la salle de bains, où elle s'enferma. Quand elle en sortit, elle était la même que la veille : lisse, impalpable. Incolore, sans épaisseur. Barricadée dans son apparence de naturel.

On dit souvent que le silence *s'épaissit, s'alourdit*. Avec Lou, j'ai compris l'image, en dépit de sa facilité. Lou était de ces êtres qui vous écrasent à force de proclamer leur inexistence. Dans sa réserve éclatait l'étendue d'une angoisse qui devenait contagieuse. Ce dernier été, plus

Lou cherchait à s'effacer, plus elle nous accablait.

Cela s'est fait insensiblement, de jour en jour, presque d'heure en heure. Paris était vide en ce milieu du mois d'août, il faisait de plus en plus chaud, ce qui n'arrangeait rien. La nuit, je l'entendais marcher dans sa chambre. Elle allait chercher un peu de fraîcheur – ou d'espoir, de rêve – sur notre loggia en surplomb sur Paris. Elle nous quittait dès neuf heures du matin, ne revenait que pour l'appel d'Howard, aux alentours de vingt heures. Je décrochais. Sa voix invariablement joyeuse défiait la friture des lignes intercontinentales. Nous échangeions quelques mots convenus, puis je passais l'appareil à Lou. Par une sorte de convention tacite, je servais le dîner dès qu'elle avait raccroché. Elle touchait à peine à mes plats. Elle partait se coucher très vite, comme elle aurait fui.

Juste avant le quinze août, la chaleur est devenue très lourde. Nous avons décidé de passer quelques jours à la campagne. Lou connaissait notre maison du Vendômois, elle était sensible à son charme désuet, elle aimait son désordre, ses portes ouvertes sur le vieux jardin. Par le plus grand des hasards, quelques souvenirs historiques rattachent cette province à Philadelphie : lors de la guerre d'indépendance américaine, le maréchal de Rochambeau, natif du village voisin, s'illustra à Yorktown aux côtés de La Fayette. Des Américains avaient fait couler en son honneur une statue de bronze. On l'avait érigée sur la plus belle place de Vendôme. Dès notre arrivée, Lou voulut la photographier. Elle cherchait son appareil quand je me suis aperçue que j'avais oublié de mentionner le numéro de la maison de campagne dans le message de notre répondeur téléphonique, à Paris.

J'ai commis l'erreur de le dire. J'ai vu Lou blêmir. J'ai enchaîné :

— Ce n'est pas grave. Il n'y a personne à Paris en ce moment. Et pour Howard...

Elle était de plus en plus pâle. J'ai poursuivi :

— Tu sais où il est. Il suffit que tu le préviennes.

Elle n'a pas répondu. J'ai insisté :

— Tu as le numéro de son hôtel ?

Il y eut un long silence. Je commençais déjà à penser annuaires, services de renseignements téléphoniques internationaux.

Elle a fini par lâcher :

— Je ne sais pas où il est.

François est intervenu :

— Il n'y a qu'une seule solution, rentrer à Paris pour brancher le répondeur. Avec un message en français, un autre en anglais, pour Howard.

Et il a décidé de repartir. Il était cinq heures de l'après-midi et nous n'étions pas arrivés depuis vingt minutes. Entre Vendôme et

Paris, il faut compter deux heures de route. Lou a détourné la tête, n'a rien répondu. Elle n'a pas eu un mot pour le retenir, pas même une ombre de remerciement. Tout cela allait de soi, obéissait à une logique qui nous était étrangère, où il n'existait ni demande ni merci. Quand elle a vu François franchir le portail au volant de la voiture, elle a levé les yeux vers moi. J'ai du mal à décrire l'expression qu'elle a eue, à cet instant précis. On aurait dit que je venais de lui sauver la vie.

Elle reçut donc à la campagne les appels d'Howard. Il continua d'appeler ponctuellement tous les soirs, vers vingt heures. Mais trois jours plus tard, il y eut un second incident. À vrai dire, il ne s'agit pas d'un incident, à proprement parler, il n'y avait jamais d'histoires, avec Lou. Tout était souterrain et diffus, tout était étouffé, les choses se passaient en silence, par le silence, ou bien par des déclarations soudaines, des mots précipités et les regards durcis qui les accompagnaient. De ces regards qui laissaient penser qu'elle aurait ce qu'elle voulait, à n'importe quel prix.

J'avais dû repartir pour la journée à Paris. Tout s'était décidé à l'improviste. Lou parut très contrariée de rester en tête à tête avec François. Elle n'avait rien dit, mais quelque chose l'effrayait, c'était l'évidence même. Au moment de partir, je l'ai observée dans le reflet de mon rétroviseur. Elle était appuyée à la grille, comme recroquevillée sur elle-même. J'eus la sensation d'être une mère qui abandonne son enfant, et comme une mère, du reste, je suis revenue le plus tôt que j'ai pu.

J'ai passé le portail sur le coup de six heures du soir. Comme tous les familiers des lieux, je suis rentrée par la cuisine. Contrairement à son habitude, Lou l'avait laissée dans le plus grand désordre. Je me souviens en particulier d'un poulet à peine cuit, avec des cuisses sanguinolentes. On avait commencé à le désosser, puis on l'avait abandonné dans son plat, dans sa sauce marbrée de filets de sang.

Tout était silencieux. J'allais de pièce en pièce, sur la pointe des pieds : c'était la maison que je ne voulais pas déranger, non ses occupants, je voulais préserver cette minute fragile de l'après-midi finissant, avec les tranquilles tourbillons de poussière sur les lattes des vieux parquets. Je me suis allongé sur un canapé, j'ai soufflé quelques instants. Je me fondais dans la lumière jaune, je suivais les yeux mi-clos ses larges coulées sur les bois cirés.

J'ai fini par me dire que la maison était vide. J'ai cherché un mot sur la table, près du téléphone. Je n'ai rien trouvé. François n'était pas là, Lou non plus. Pourtant toutes les portes étaient grandes ouvertes.

Je suis allée droit au jardin. Et c'est là que j'ai trouvé Lou. Elle était au milieu de la pelouse, allongée sur une chaise longue. Elle était très maquillée, elle n'arrêtait pas de cligner des yeux. Au début, je n'ai pas compris pourquoi, puis je me suis aperçue qu'elle s'exerçait à

regarder le soleil en face, comme le font parfois les jeunes enfants : elle fermait les yeux, les ouvrait démesurément, les fermait, battait des cils, recommençait, s'obstinait. Le plus étonnant, c'étaient les vêtements qu'elle portait : une jupe en cuir très courte, une blouse de soie transparente et largement décolletée ; et ses jambes ouvertes sous le cuir noir, soumises à la cuisson du soleil.

La chaleur était lourde, la lumière très jaune. Moi, je n'ai pas pu fixer le soleil en face. Je suis aussitôt rentrée dans la maison, j'ai cherché François. Il n'était pas là. Il n'est rentré qu'une heure plus tard. Il était parti faire un billard au village. Il y avait passé tout l'après-midi.

Il n'était pas dans son assiette, je l'ai vu tout de suite. Il a fini par me dire pourquoi. J'étais à peine partie que Lou s'était enfermée dans sa chambre. Elle en était ressortie dans la tenue où je l'avais trouvée. François avait feint de ne rien remarquer. Elle avait déambulé un moment dans la maison, en s'arrangeant toujours pour se trouver sur son chemin. Elle avait préparé le déjeuner dans la même tenue. Quand elle avait sorti le poulet du four, il n'était pas cuit. Avant même que François l'ait remarqué, elle avait repoussé le poulet au bout de la table. Et elle était partie s'installer dans le jardin, d'où, semble-t-il, elle n'avait plus bougé.

Nous n'avons eu ni le temps ni la force de jouer au jeu des hypothèses. À l'heure du dîner, juste avant l'appel d'Howard, Lou nous a rejoints. Elle était très exactement semblable à la femme que j'avais quittée le matin : sans une trace de maquillage, en tee-shirt blanc et petite jupe bleu clair. Seule la congestion de ses joues attestait qu'elle avait passé la journée au soleil. Elle n'a fait aucune allusion au déjeuner raté, ni à l'après-midi que François avait passé au village.

À la fin du dîner, trois quarts d'heure après Howard, un de nos amis nous a téléphoné. Il était en vacances à la montagne, il donnait une fête dans une semaine. Il nous a proposé de le rejoindre, et de finir le mois d'août là-bas. Le jour fixé pour la fête coïncidait avec la date du départ de Lou. Nous lui avons demandé si elle serait fâchée que nous la laissions partir seule. Elle a répondu dans la seconde :

— Mais non, bien sûr !

Elle a même eu un soupir d'aise. Elle était soulagée, encore plus que nous. À plusieurs reprises, les jours qui suivirent, je l'ai surprise à m'observer à la dérobée. Chaque fois que nos regards se sont croisés, je me suis heurtée au même visage hostile : celui que j'avais découvert pour la première fois à Philadelphie, quand elle avait rattrapé le chat, au-dessus de la fenêtre, ce visage qu'elle n'avait qu'à de très brefs instants, et que j'appelais, quand je parlais d'elle à François, sa *mauvaise tête*.

Quand je surprenais sa *mauvaise tête*, j'étais prête à faire mon deuil

de l'amitié de Lou. Je revenais trois mois en arrière, au temps où je l'avais perdue de vue. J'ai pensé qu'au bout du compte, nous avions bien fait de nous revoir. Que la vie allait nous séparer en connaissance de cause. Sans malentendu. Tout était clair : Lou n'aimait pas la femme que j'étais devenue.

C'est là où je me suis trompée. L'intolérable, pour elle, c'était ma vie avec François. Nous étions deux, Lou était seule, c'était comme une insulte, une injure à son rêve, au mirage d'Howard, au bonheur dans le Sud. Elle n'avait pas le dos tourné que nous recommencions à agiter nos hypothèses à son propos, et elle le savait. Mais sa rancune ne venait pas de là. Ce qu'elle me reprochait, c'était notre complicité, cette connivence où elle n'était pas. Elle ne supportait plus notre double regard. Notre double affût.

La veille de son départ, j'ai préparé un menu de gala. Je ne garde aucun souvenir de ce dîner. J'ai tout gommé, tout effacé. Je ne me souviens même pas de ce que je lui ai dit, au moment de la quitter. Peut-être quelque chose comme : *J'espère qu'il va faire moins chaud, à la montagne.*

XIII

D'août à novembre, je n'ai pas eu de nouvelles de Lou, en dehors d'une lettre de remerciement. Elle était très courte. Je n'ai pas besoin de la relire, je la connais par cœur. Incidemment, Lou m'annonçait qu'Howard avait trouvé un poste dans le Sud. « Nous sommes actuellement séparés, écrivait-elle, c'est un moment pénible, mais je vais le rejoindre bientôt. »

Début novembre, il se produisit un fait inédit : Lou se manifesta par un appel sur mon répondeur. Lorsque j'ai entendu sa voix, j'ai eu de la peine à y croire : le téléphone n'était pas dans ses habitudes, encore moins les messages enregistrés. Elle me demandait de la rappeler le plus vite possible. Je l'ai fait aussitôt, malgré le décalage horaire. Là-bas, c'était la nuit, mais je ne crois pas que je l'aie réveillée, elle m'a répondu d'une voix claire. Elle enchaînait les phrases d'un ton convenu, parlait de tout et de rien. J'ai perdu patience :

— Il se passe quelque chose ? Tu m'avais laissé un message...

— Tout va très bien.

Et elle a repris le cours de ses banalités. J'ai hasardé une question à propos d'Howard. Elle m'a immédiatement interrompue :

— Je vais t'écrire. Je t'expliquerai.

J'ai insisté :

— Il va bien ? Il est dans le Sud ? Tu le rejoins quand ?

— Je t'écirai.

— Il a obtenu le divorce ?

Il y a eu un long silence – ou plutôt, je n'ai plus entendu que le grésillement à peine perceptible des appels à longue distance. Puis Lou a répété :

— Je t'écirai. C'est mieux.

Elle n'avait pas d'émotion particulière dans la voix, elle parlait d'un ton uni, presque neutre. Je ne sais pas pourquoi, j'ai pensé qu'elle

était enceinte. Je me suis dit : « Pudibonde comme elle est, elle n'ose pas me le dire. C'est si important pour elle qu'elle préfère m'écrire. Lou a toujours aimé écrire. »

J'ai même imaginé la lettre de Lou, poétique et convenue, un peu fleur bleue, comme elle. Enfin, pareille à la Lou que je croyais connaître. À cette Lou que j'avais aimée naguère, et de qui j'acceptais tout. Je ne tenais plus de curiosité, mais je n'ai rien dit, une fois de plus. J'ai choisi d'attendre sa lettre.

Je ne l'ai jamais reçue. Peut-être Lou l'a-t-elle écrite et jamais postée. Peut-être l'a-t-elle commencée, déchirée, recommencée, jetée. Peut-être l'a-t-elle gardée ; alors elle a sombré avec le reste, après le drame. En tout cas, je n'ai jamais su ce que Lou voulait me dire. Maintenant, bien sûr, je le devine à peu près. Ce qui me tourmente, c'est justement cet à-peu-près.

Car je lui ai écrit deux lettres, moi. J'ai pris enfin mon courage à deux mains, j'ai posé des questions, les vraies questions. Lou n'a pas répondu. Je me suis entêtée. J'ai envoyé encore une lettre, puis, vers Noël, une longue carte de vœux. Elle resta elle aussi sans réponse. De courrier en courrier, mes questions sont devenues plus allusives : « Que se passe-t-il, es-tu malade, as-tu changé d'adresse ? Je me demande si tu reçois mes lettres... » Autrement dit, j'étais revenue à mon point de départ. Une fois de plus, nous nous étions perdues de vue.

La différence, c'est que je ne m'y résignais pas. Je n'arrêtais pas de me demander si j'avais eu un mot malheureux. Je me répétais que de la même façon qu'on trouve parfois le sésame qui ouvre brusquement le chemin vers un être, il existe aussi des mots maléfiques, qui peuvent le fermer. Je n'arrivais pas, pour Lou, à découvrir ma faute.

Mais les romanciers ont une déformation professionnelle, qui les immunise contre bien des angoisses, et les fait ressembler aux enfants : ils jouent. Ils jouent avec des images – pas toujours très sages. Le commun des mortels les repousse avec la dernière énergie ; eux, ils se laissent envahir par ces mises en scène incontrôlables, ils prennent un plaisir pervers à suivre les fantômes qui viennent les visiter à la lisière de la veille et du sommeil, du conscient et de l'inconscient. Ils peuvent s'amuser des jours durant avec ces scénographies irrationnelles, parfois vaguement dialoguées. Un jour de la fin janvier où, une fois de plus, je me demandais ce que devenait Lou, une vision s'imposa à moi, qui me heurta comme un arrêt sur image au milieu d'un film.

Je vis une pelouse, dans le jardin d'une maison de banlieue américaine, derrière une petite haie. Et je me dis (ou plutôt ceci est le commentaire *off*, et détaillé, du fantasme qui ne devait plus cesser de me poursuivre) : « Lou est une garce. Elle a tué la Sicilienne. Avec Howard, ils l'ont enterrée sous la pelouse. Maintenant l'herbe a

repoussé. Et Lou a bien tranquillement rejoint son amant dans le Sud. »

De ce jour, je n'ai plus réussi à penser à Lou sans y associer cette pelouse banlieusarde. Un soir, dans un accès de gaieté – j'avais sans doute bu trop de champagne –, je m'en suis ouverte à François. Je croyais me moquer de moi-même. Je m'entends encore conclure, dans un éclat de rire :

— Elle voudrait bien m'oublier, Lou, tu comprends. Je suis seule à savoir.

François n'a pas ri. Et d'un seul coup, moi aussi, j'ai eu froid dans le dos. Je ne lui ai plus parlé de Lou.

Je devais repartir aux États-Unis au début de l'été. J'ai décidé que je ferais un détour par Philadelphie. J'étais fermement résolue à aller voir Lou à l'improviste – en supposant qu'elle fût encore à Philadelphie. Si elle était partie, je me promettais de découvrir où. Et de savoir le fin mot de l'histoire. En somme, je me sentais flouée ; et je voulais prendre ma revanche.

C'est à peu près à ce moment-là que Lou m'a donné de ses nouvelles. Enfin, si on peut appeler *nouvelles* le petit mot que j'ai reçu. Ce n'était qu'une carte postale. Elle représentait la parade organisée à Philadelphie tous les dix-sept mars, jour de la saint Patrick, patron des Irlandais. Au dos, d'une écriture plus minutieuse que jamais, elle avait tracé un texte insignifiant : « Philadelphie a dignement fêté son saint patron. Je pense bien à toi. Amitiés. » Pas un mot de plus. Lou ne faisait même pas allusion à mes précédents courriers. J'ai retourné l'enveloppe. Elle y avait inscrit son adresse. Elle logeait toujours au Warwick. Une fois encore, je me suis perdue en hypothèses : elle avait quitté Howard, elle avait un autre amant, elle n'avait pas aimé le Sud...

Je ne sais plus ce qui l'a emporté en moi, de la colère, de la déception, ou de l'impression pénible que Lou parvenait à suivre mes pensées à distance. Puis mon image de cadavre et de pelouse est revenue. Pourtant elle n'avait plus lieu d'être : je tenais la preuve que Lou vivait toujours à Philadelphie.

J'en ai eu un peu honte. Une dernière fois, j'ai décidé d'oublier Lou. Des années durant, j'avais supporté ses énigmes. Par tolérance, ou par facilité. À présent, j'avais résolu de les ignorer. Par lassitude. J'ai fait une croix, comme on dit.

Le printemps est arrivé. Cette année-là, je vivais beaucoup à la campagne, mais par séquences irrégulières, des séjours capricieux, au gré de la pluie et du beau temps. Je ne faisais pas suivre mon courrier, je préférais qu'on me le garde à Paris. Le mardi de Pâques, j'ai dû rentrer : une très vieille dame que j'aimais beaucoup venait de mourir. Même si je m'y attendais, j'étais bouleversée. Je reconduisais à Paris

une de ses parentes. Le hasard avait voulu qu'elle ait rencontré Lou chez nous, du temps de John. Elle me parla d'elle, de son dénuement. Elle s'étonna de ne plus avoir de ses nouvelles. Je lui racontai mes découvertes de Philadelphie. Elle eut beaucoup de mal à me croire. Du coup, par une contagion bizarre, tous mes souvenirs de Philadelphie ont pris la même apparence que mon obsession de la pelouse : des arrêts sur image, fortement colorés. Et j'ai commencé à me demander si je n'avais pas rêvé.

La journée a continué de façon mécanique : j'ai déposé ma passagère, garé ma voiture, sorti mes bagages. Toujours pressée, à mon habitude, j'ai couru chercher mon courrier chez le gardien. Il m'a remis un dizaine de lettres. Rentrée chez moi, je me suis assise à mon bureau, j'ai repris mon souffle. J'ai repensé à la mort de la vieille dame. Il faisait très beau, ce matin-là. Malgré ma tristesse, j'étais encore toute pleine de la fraîcheur de la campagne au printemps, prête à l'avenir, en dépit de tout. J'ai commencé à dépouiller mon courrier. J'ai immédiatement remarqué une enveloppe à liseré tricolore. Elle arrivait des États-Unis. L'écriture qui avait tracé mon adresse m'était inconnue. J'ai regardé le cachet : la lettre avait été postée à Philadelphie.

J'ai déchiré l'enveloppe. C'était une femme qui m'écrivait, une certaine Emma, elle avait indiqué son nom en haut et à droite du premier feuillet. Elle me parlait de Lou. Je ne voyais pas où elle voulait en venir.

Quand je suis arrivée au second feuillet de sa lettre, j'ai compris ses ménagements. Lou était morte. Un suicide, disait Emma Walters.

XIV

Je n'ai pas vu le printemps, cette année-là. Un mois durant, j'ai reçu des lettres de Philadelphie, au total six courriers. Je les étale une fois encore sur mon bureau pour les relire, les comparer. Ils m'annoncent tous la mort de Lou. Il y a la manière dure, la sécheresse du rédacteur en chef du *Philadelphia Inquirer*. Il a dactylographié sa lettre en français, sur un papier jaune, d'un grain épais, à l'entête de son journal. C'est lui qui a eu les mots les plus secs : « Se trouvant seule, un soir, votre amie Lou Falkman s'est jetée par la fenêtre de son appartement. » Un autre correspondant, une femme, m'écrit une lettre de trois pages, dans le style sucré qu'affectionnent les Américaines. Son récit est plus détaillé : « Miss Falkman s'est jetée du quatorzième étage avec son chat dans les bras. »

Il y a eu des intervalles, entre chaque lettre. Emma Walters a été la première à m'écrire, mais elle fut aussi la plus délicate. Elle m'a laissée imaginer que Lou avait eu une mort douce. Avant la lettre du journaliste, j'ai eu le loisir de bâtir un scénario classique, j'ai cru que Lou s'était empoisonnée en avalant des tranquillisants.

Je n'ai pas souffert, sur le moment. J'avais cette autre mort à accepter, celle de la vieille dame. Lors de son enterrement, pourtant, je n'ai pas réussi à me cacher que je pleurais deux mortes. Mais il était plus facile de croire en Dieu pour quelqu'un qui était parti à son heure, plutôt que pour Lou, qui s'était suicidée – du moins à ce qu'on m'écrivait. En regardant au cimetière la tombe de la vieille dame, j'ai cru comprendre la bénédiction du prêtre :

— Qu'elle repose en paix.

Lou, je n'arrivais pas à l'imaginer en paix. D'une certaine façon, ce jour-là, j'ai saisi pourquoi l'Église d'autrefois refusait aux suicidés l'entrée du paradis.

Dès que j'avais appris le drame, j'avais eu un geste assez vain : j'avais réécouté en entier la bande magnétique de mon répondeur. Je

voulais savoir si Lou ne m'avait pas appelée avant de se donner la mort. Chaque fois que j'entendais le signal d'un correspondant qui avait raccroché sans laisser de message, je me disais que c'était Lou, et je me sentais coupable. C'était absurde : m'aurait-elle laissé un message que je me serais sentie encore plus fautive. À la fin de la bande, j'avais réalisé qu'il n'y a que dans les romans qu'on laisse des signes avant de mourir.

Puis tout naturellement, j'ai pensé à Howard. J'ignorais où le joindre. J'ai eu l'idée de téléphoner au musée. Au dernier moment, une réflexion subite m'a arrêtée : j'avais déjà reçu trois lettres de Philadelphie. Pourquoi ces inconnus, rencontrés une seule fois – c'étaient des invités de la soirée au Ritz, à qui j'avais mécaniquement distribué ma carte – tenaient-ils tellement à me prévenir de la mort de Lou ? Pourquoi se mettaient-ils en frais envers moi, me rédigeaient-ils des courriers si déférents, et si longs, parfois ? Un second fait m'a déconcertée : ni Howard ni les parents de Lou – à supposer qu'il lui fût une famille – ne m'avaient prévenue de sa mort. À mesure que je recevais ces lettres, que je les lisais et relisais, j'étais de plus en plus certaine qu'on voulait m'avertir de quelque chose d'autre, qui n'était pas la mort de Lou. J'avais beau chercher, je ne voyais pas quoi.

Je n'ai pas appelé le musée de Philadelphie, je n'ai pas cherché à joindre Howard Grant. Car il y a eu la sixième lettre.

Elle fut la plus longue de toutes, et la plus précise. Elle était signée d'une femme, une certaine Leonor Fielding. Elle se prétendait avocate. Son nom ne me disait rien, j'étais sûre de ne jamais l'avoir rencontrée. Comme s'il fallait me convaincre à tout prix de la mort de Lou, elle joignait à son courrier une annonce parue dans le *Philadelphia Inquirer* : le faire-part du service funèbre organisé à la mémoire de Lou, avec l'indication du cimetière où elle était enterrée. Dans sa longue lettre, Leonor Fielding me narrait le drame par le menu. Tout y était : la chute depuis le quatorzième étage, le chat dans les bras de Lou, l'arrivée presque immédiate des secours, leur impuissance devant le corps disloqué. Et sa propre visite, quelques heures après le drame, dans la suite du Warwick, en compagnie de la mère de Lou – elle avait donc une mère... Celle-ci l'avait chargée d'examiner et de trier tous les papiers de Lou. Les meubles avaient été vendus, m'annonçait froidement Miss Fielding, le reste donné à un organisme de charité. Elle me racontait pour finir une anecdote qui m'acheva : quelques semaines plus tard, elle avait trouvé un de mes ouvrages chez un bouquiniste. Elle avait pensé qu'il venait de chez Lou, que l'œuvre de bienfaisance à qui elle en avait fait don l'avait aussitôt revendu. Elle avait vérifié : c'était parfaitement exact, le livre était dédié. Leonor Fielding n'avait même pas pensé à l'acheter pour me l'envoyer...

Je fus anéantie. Ainsi donc, en quelques semaines, tout avait été

détruit, dispersé, de l'univers de Lou, ses meubles anciens, son courrier, ses livres, ses journaux intimes. On avait tout lu, tout passé au crible.

À ce point de la lettre, j'ai failli la jeter. Mais je me doutais bien que toutes ces précisions tendaient vers un but, une conclusion qui, de près ou de loin, allait me concerner. Je ne m'étais pas trompée. Le pire, cependant, n'était pas encore dit. « D'après ses lettres et ses documents personnels, terminait l'avocate, il semble clair que Miss Falkman traversait des difficultés d'ordre psychologique, qu'elle ne parvenait pas à résoudre. La succession est entre les mains d'un de mes confrères et ami, l'homme de confiance de Mrs. Watkins, la mère de Miss Falkman, actuellement remariée, comme vous le savez certainement. Il est possible que vous ayez quelques éléments de réponse à me fournir sur un point qui la préoccupe. Peu avant sa tragique décision, Miss Falkman a converti l'essentiel de sa fortune en bijoux. Elle a dressé une liste de ses acquisitions, où elle signale qu'elle a entreposé ses bijoux dans le coffre d'une banque. Quand Mrs. Watkins et son homme de confiance sont allés ouvrir le coffre, ils n'y ont rien trouvé. Mon confrère suppose que Lou a dû les distribuer à des relations, peu avant sa mort. Tant de questions, et si peu de réponses... J'espère qu'un jour nous pourrons cesser de nous interroger sur ces détails matériels... »

J'ai relu plusieurs fois ces dernières phrases, j'ai même consulté le dictionnaire, tant j'étais abasourdie. « *He supposes Lou had recently given away the jewelry to acquaintances* », avait écrit Miss Fielding. Il a bien fallu que je me rende à l'évidence. *Acquaintances* : relations... La famille avait repris ses droits, s'était refermée autour de sa morte, j'étais rejetée dans le cercle extérieur, ces *relations* dont on dressait à présent la liste pour tâcher de retrouver les bijoux. La liste des présumés coupables...

Au bout de quelques minutes, j'ai recouvré mon sang-froid. J'ai réussi à faire le point : Lou avait une famille, une mère, qui s'était remariée. On me parlait de sa fortune comme d'une évidence. Enfin l'avocate n'avait pas prononcé le nom d'Howard, elle avait seulement évoqué des « difficultés d'ordre psychologique ». Périphrase à l'américaine pour désigner une histoire d'amour qui avait mal tourné ? Ma correspondante inconnue attendait-elle de moi que je lui parle d'Howard ? D'un seul coup, je me suis aperçue que personne, dans ces étranges faire-part de deuil, ne m'avait parlé d'un quelconque amant de Lou, pas même comme une explication possible à son geste de désespoir. De deux choses l'une : ou bien on ignorait son existence, ou bien on avait décidé qu'il n'avait jamais existé, pour une raison qui m'échappait.

Alors j'ai vu défiler à nouveau les bretelles d'autoroute, les

banlieues dans la nuit, je me suis souvenue des taxis que nous allions prendre derrière le Warwick, et que Lou guidait d'une voix atone, de parking en self-service. Dans la lueur des phares trop blancs, j'ai revu les épaules massives d'Howard Grant, j'ai entendu son grand rire dans la voiture, quand il disait : « À la grâce de Dieu ! » avant de casser le filtre de sa cigarette. Je me suis souvenue aussi du soir des huîtres chaudes, quand il avait froissé l'aile de son Oldsmobile ; et j'ai fini par aller chercher, là où je l'avais cachée, la photo prise à la sauvette dans les toilettes du Ritz.

La réalité reprenait ses droits, je lui en voulais de sa grossièreté. Mon obsession du cadavre sous la pelouse s'était définitivement évanouie ; à sa place, c'étaient les fenêtres de la suite du Warwick, si hautes, si étroites, incrustées sur ma rétine avec une précision insupportable. Chaque fois que je les revoyais, comme par un effet mécanique, la même scène s'enchaînait : le souvenir du jour où le chat de Lou avait voulu s'échapper de ses bras. Ma mémoire s'arrêtait toujours sur cette image, et c'était la même conclusion : avant de sauter, Lou avait dû monter sur une chaise, empêcher le chat de se débattre, se hisser sur le rebord étroit de la fenêtre, se baisser sous la guillotine, affronter le vide, se détendre d'un seul coup, plonger...

J'ai essayé un soir de construire la séquence suivante, celle de la chute, treize étages plus bas, à l'entrée du Warwick, là où le portier noir nous saluait avec une telle déférence, lorsque nous descendions du taxi ou de nos limousines de location. J'ai revu le trottoir, le tapis grenat à bandes jaunes. J'y ai allongé le corps de Lou. Mon cinéma intérieur n'a pas fonctionné, tout est resté flou.

Un soir, j'ai fini par appeler un de mes amis médecins, habitué à m'entendre lui poser, pour mes romans, les questions les plus saugrenues. Je lui ai demandé :

— Quelqu'un qui saute du quatorzième étage, ça donne quoi, à l'arrivée ?

La réponse fut brève :

— De la bouillie, ma pauvre. Il n'y a rien à dire de plus.

Alors, à la sixième lettre, parce que j'en avais assez de ne rien comprendre à cette histoire, et que je n'arrivais toujours pas à imaginer Lou sous forme de bouillie, j'ai décidé de partir pour Philadelphie.

XV

C'en était fait de ma belle légèreté. Je ne suis pas partie sur un coup de tête. J'ai préparé mon voyage avec soin. J'ai retenu une chambre dans un hôtel proche de l'aéroport, pour ne pas avoir à affronter chaque soir le reflux des souvenirs. Trois jours avant mon départ, j'ai appelé un à un mes six correspondants.

J'ai commencé par Emma Walters. Dans sa lettre, elle m'assurait que j'avais dîné en face d'elle, lors de la réception du Ritz. Je ne me souvenais pas d'elle. Elle m'avait aussi rappelé qu'elle avait été mariée à un Suisse. En effet, elle parlait parfaitement français. Elle n'a pas été surprise de m'entendre. Je lui ai annoncé mon voyage à Philadelphie. Au bout du fil, il y a eu un premier blanc. Puis une voix beaucoup plus apprêtée a enchaîné :

— Je serai très heureuse de vous revoir. Vous venez pour affaires, n'est-ce-pas ? Toujours vos romans...

— C'est à peu près ça.

Il y a eu un nouveau blanc, qui m'a paru particulièrement long, à cause du délai qui sépare les répliques dans les conversations intercontinentales. J'ai jugé qu'il était temps de me faire plus précise :

— Je vous appelle aussi à cause du courrier que vous m'avez envoyé. Votre lettre au sujet de mon amie, Lou Falkman. Je suis si bouleversée... Je voudrais aller sur sa tombe, dès que je serai arrivée. Mais je ne sais pas où elle est enterrée. Pourriez-vous me renseigner ?

La réponse, cette fois-là, tomba immédiatement :

— Les cimetières, aux États-Unis, vous savez... C'est très compliqué. Ils sont immenses, mal balisés.

— Dites-moi seulement où Lou est enterrée. Je me débrouillerai.

Il y a eu un nouveau silence. Il s'est prolongé. J'ai repris :

— Comprenez-moi, c'était une amie de longue date. Pouvez-vous au moins me donner l'adresse de sa mère ?

— Miss Falkman était fâchée depuis très longtemps avec sa mère

et son frère. Du reste, ce sont des gens que je ne connais absolument pas.

— Qui pourrait me renseigner ?

— Lou Falkman a été incinérée, ses cendres dispersées en mer, conformément à sa volonté.

J'avais sous les yeux l'annonce du service funèbre parue dans le *Philadelphia Inquirer*. Elle était formelle : Lou avait été inhumée. Elle portait aussi l'indication du cimetière.

Emma Walters mentait. Elle était perspicace, elle déjoua ma curiosité avec beaucoup de savoir-faire. Elle se mit à me parler de la France, avec le ton aimable et détaché des échanges mondains. Elle me proposa de poursuivre notre conversation à Philadelphie :

— Nous parlerons ensemble de votre beau pays. Il me manque, si vous saviez ! Je m'ennuie à Philadelphie. Rien de ce qui se passe ici ne m'intéresse. Rigoureusement rien.

Je lui promis de lui rendre visite « pour parler de choses plus gaies ».

— Bien sûr, *dear* !

Mrs. Walters se montrait subitement plus enthousiaste. Elle était rassurée, elle avait deviné que je ne viendrais pas la voir. J'ai abrégé la communication.

Juste après elle, j'ai appelé Leonard Greenberg, le rédacteur en chef du *Philadelphia Inquirer*. On m'a répondu que c'était son jour de congé. Je me suis souvenue qu'il m'avait laissé son numéro personnel. Je l'ai dérangé au beau milieu d'une partie de tennis. Lui non plus, il n'a pas semblé surpris de m'entendre. Il a pris les devants :

— Cette sale histoire... J'étais sûr que...

Je l'ai interrompu :

— Je viens à Philadelphie. J'arrive lundi. Je voudrais...

À son tour, il m'a coupé la parole :

— Votre amie était très déprimée. Elle s'est jetée du quatorzième étage. Ça durait depuis des années, ses dépressions. Ces filles-là, un peu fragiles, quand l'argent s'en mêle...

— L'argent, quel argent ?

J'avais réussi à placer un mot. Leonard Greenberg a fait comme s'il n'avait rien entendu.

— La déprime, quoi ! Mais vous, ce n'est pas votre genre... Vous vous souvenez de notre soirée au Ritz ? *Champagne* ! Vous étiez très gaie... *Ça c'est Paris* ! Venez donc me voir au journal lundi matin. J'aimerais faire une interview de vous. La traduction de votre livre...

Leonard Greenberg m'a eue de la façon la plus simple qui soit : il m'a déversé un torrent de compliments. Mais j'avais ce que je voulais : un rendez-vous pour le lundi suivant.

Je n'en menais pas large, le matin où je suis entrée dans les

bureaux du *Philadelphia Inquirer*. Je n'avais pas pu obtenir de rendez-vous avec mes autres correspondants. L'avocate était en voyage d'affaires, les trois autres avaient éludé, ou fait dire qu'ils étaient absents. Leonard Greenberg était ma seule chance d'en savoir plus long sur la mort de Lou. Mais le plus pénible, lors de ce retour, c'était que je ne m'étais toujours pas faite à cette idée, à ces mots mêmes, *mort de Lou*.

XVI

J'ai été très malheureuse, quand je me suis retrouvée à Philadelphie. Il faisait très beau. Dans les villes américaines, il est difficile de vivre sans lever les yeux ; de temps à autre, mon regard venait s'accrocher à Pennsylvania Tower, le gratte-ciel qu'on voyait depuis la suite de Lou ; ou à son petit voisin, un immeuble Arts-déco, surchargé de faïences jaunes et bleues, qui resplendissaient dans le ciel. Il y avait des passages obligés, le parc poussiéreux de Ritten House Square, hanté par les clochards, Park Avenue, là où se trouvaient les bureaux de son avocat. J'avais beau faire, cantonner mon champ de vision aux vitres du taxi, je n'étais plus que souvenir ; et les mécanismes de la mémoire ressemblent souvent aux phénomènes photographiques : il y a surimpression, qu'on le veuille ou non, c'est de cette confusion que surgit la souffrance.

Dès que j'ai revu Leonard Greenberg, je me suis sentie un peu mieux. Il était très chaleureux. Il possédait aussi un talent rare, celui de décourager les questionneurs. Je n'avais pas risqué deux mots sur le suicide de Lou que je me suis retrouvée en train de lui donner une interview. Il avait beaucoup de charme, un sourire qui désarmait. Il était très grand, très charpenté. La comparaison est facile, mais c'est vrai que de loin, il faisait penser à Gary Cooper, en roux.

Il ne m'a pas troublée longtemps. J'ai répondu scrupuleusement à toutes ses questions. Mais dès qu'il a éteint son magnétophone, j'ai laissé tomber :

— Vous savez, Leonard, avec vous, je n'ai pas envie de finasser. Si je suis venue ici, c'est que je voudrais comprendre quelque chose à votre lettre. Enfin, Lou... Je n'arrive pas à accepter sa mort. Je n'arrête pas d'y penser. Comment vous dire... Je n'arrive pas à la dépasser.

Je ne sais pas s'il a bien saisi ce que j'entendais par *dépasser*. J'ai répété :

— Je n'arrête pas d'y penser. J'en ai assez.

Là, il m'a parfaitement comprise. Il a pris un crayon, il s'est mis à le grignoter. Il ne sourirait plus quand il m'a répondu :

— Vous ne vous en sortirez pas davantage si vous connaissez le fond de l'affaire.

— C'est quoi, le fond de l'affaire ? Son argent ?

Il a rejeté le crayon sur le bureau. Il avait l'air agacé. Il a fini par lâcher :

— Vous la connaissiez depuis longtemps ?

— Une quinzaine d'années.

Il a hoché la tête. J'ai cru qu'il était sur le point de me parler. Je n'osais plus rien dire. Au-dessus du frémissement qui remontait de la rue en suivant les parois de verre, on n'entendait plus que le bourdonnement du climatiseur, et, de temps à autre, dans le bureau voisin, un téléscripteur qui grinçait. Leonard Greenberg a fini par se lever, il a ouvert un réfrigérateur. Il en a sorti une bouteille de jus d'orange, des glaçons et deux verres en plastique. Il avait des gestes très lents, pour une fois. Il buvait à petites lampées. Il a fini par soupirer :

— *Forget it.* (Laissez tomber.)

— Je voudrais au moins...

— Elle est morte et enterrée. Si encore vous étiez de la famille...

Il me blessait à chaque mot, avec sa façon d'éviter de prononcer le nom de Lou ; et sa dernière phrase, avec le mot de *famille*, sonnait comme une fin de non-recevoir, davantage encore que sa manière d'éluder mes questions. J'ai cherché dans mon sac la lettre de l'avocate.

— Vous n'avez pas été le seul à m'écrire.

Je lui ai tendu le courrier de Miss Fielding. Il l'a parcouru d'un air désinvolte, tout en tournant du doigt les glaçons qui fondaient dans son verre. Quand il est arrivé au passage qui parlait des bijoux, je l'ai vu froncer les sourcils. Je crois même qu'il a ricané. Mais il avait vraiment l'esprit rapide. Il a rejeté la lettre sur son bureau :

— Vous pouvez facilement prouver que vous n'êtes pas dans le coup. Vous n'êtes pas venue aux États-Unis depuis plus d'un an. Votre amie a converti son argent beaucoup plus tard.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

Il s'est troublé, je crois même qu'il a rougi, en tout cas son teint de roux m'a paru d'un seul coup beaucoup plus animé. Il a pointé l'index sur la lettre :

— *Recently.* L'avocate a écrit *recently*. C'est clair, non ? Et vous, vous n'avez pas mis les pieds ici depuis l'année dernière. C'était en avril, je crois bien, cette réception, au Ritz...

— Lou est venue en France l'été dernier. Nous avons les meilleurs

joailliers du monde, vous savez !

— Ils ont tous des succursales à New York, à Miami. Il lui suffisait d'un petit coup d'avion... Arrêtez donc de vous faire du souci. Personne ne peut vous mettre en cause.

J'ai hésité une seconde, puis je me suis jetée à l'eau.

— Leonard... À vous je peux le dire. Ce qui me tourmente... comment dire ? C'est... C'est tout un ensemble. Tout un tas de mensonges. J'étais son amie, et je ne sais rien. On ne me dit rien. C'est d'ailleurs Lou qui a commencé, elle n'a pas arrêté de me mentir, depuis le début... Par exemple... avant de venir ici, j'avais toujours cru qu'elle était pauvre...

— Elle l'était peut-être, d'une certaine façon.

Il a recommencé à mâchonner son crayon, puis il a regardé sa montre. J'ai vu le moment où il allait me dire :

— J'ai un rendez-vous, excusez-moi.

J'ai préféré prendre les devants. J'allais sortir quand il m'a retenue. Il m'a entraînée vers la fenêtre. C'était une immense baie vitrée, la ville était à nos pieds, avec ses rues tirées au cordeau, ses carrefours presque tous identiques, ses immeubles dont les glaces blanches ou bleues continuaient à briller.

— Vous aimez ce pays ? m'a demandé Leonard.

— Je le connais très peu.

— Vous avez bien votre petite idée...

— Sur quoi ? Sur Lou ?

— Sur Philadelphie. Sur ce pays.

— Il ne me plaît pas. Il ne me déplaît pas non plus. Il... Enfin, disons qu'il me déconcerte.

— C'est normal. Vous, les Européens, avec vos tas de vieilleries... Ça vous encombre. Ça vous rend très lents.

— Quel rapport avec Lou ?

Le téléphone a sonné. Greenberg n'a pas répondu. J'ai senti son bras s'appesantir sur mon épaule. J'étais très mal à l'aise, j'avais l'impression de rapetisser à chaque seconde. Il a repris :

— À Philadelphie, aussi, il y a des tas de vieilleries. C'est l'une des villes les plus anciennes des États-Unis. Mais même ici, les gens vivent dans le présent. Ils sont pressés. Pressés de tout. De consommer, de faire de l'argent.

— C'est partout pareil, non ?

Je ne sais pas trop comment, j'ai réussi à faire glisser son bras de mon épaule. Le téléphone a sonné une seconde fois. Greenberg n'a pas davantage décroché. Il a poursuivi son petit discours :

— Vous avez raison. Il y a autant d'histoires compliquées que chez vous. La différence, c'est qu'ici les choses se règlent mal, parce que les gens n'ont pas le temps. Ils n'y mettent pas les formes. J'en ai remué,

de ces sales histoires, c'est mon métier. J'en remue encore.

Ça devenait une manie, il a posé à nouveau sa main sur mon épaule :

— Vous êtes une très petite chose. Un peu perdue ici, non ?

J'ai eu le vertige, tout d'un coup. J'ai tourné le dos à la fenêtre. Au moment de saluer Leonard Greenberg, j'ai laissé tomber :

— Je ne sais pas pourquoi, j'étais persuadée que vous m'aideriez.

— Vous êtes têtue, vous !

— On me l'a souvent dit.

Le soleil venait d'entrer dans son bureau, il lui faisait autour de la tête comme une auréole enflammée. Greenberg était un peu comique, ainsi, avec ses cheveux en broussaille et son air déconfit. Il a retenu le bouton de la porte :

— Attendez deux secondes.

Je ne me suis pas fait prier. Il s'est assis à son bureau. Sur un feuillet de son bloc-notes, il a griffonné un nom, une adresse.

— Elle était anglicane, m'a-t-il dit en me tendant le papier.

— Je sais.

— Elle allait très régulièrement voir un prêtre. Raffles, le révérend Raffles. C'est lui qui a célébré l'office à sa mémoire. Je vous donne son adresse. À tout hasard, vraiment à tout hasard. Je ne sais pas s'il peut vous dire grand-chose. Il y a sans doute quelque chose comme le secret de la confession.

Ma main se tendait déjà vers celle de Leonard. Il y a enfoui le papier.

— Enfin, c'est un prêtre !

Il s'est mis à singer un ecclésiastique. Par moments, il avait une façon de faire le clown qui était irrésistible. Il m'a arraché un rire.

Je n'ai jamais revu Leonard Greenberg. Il est mort six mois plus tard, en faisant son jogging, dans un parc de Philadelphie.

XVII

L'adresse du révérend Raffles m'était connue : c'était celle de l'église anglicane où Lou m'avait entraînée le jour des Rameaux, l'unique dimanche que j'aie passé chez elle. J'avais trouvé l'office assez ridicule : il avait été ponctué de chorégraphies bizarres, des danses liturgiques, comme les avait appelées Lou. En fait, elles s'apparentaient plutôt à des mouvements de gymnastique, exécutés par des fidèles revêtus d'aubes blanches. Les femmes se distinguaient des hommes par des couronnes de fleurs artificielles. Tous essayaient de compenser leur défaut d'inspiration gestuelle (et la raideur de leurs articulations) par des expressions extatiques dans le goût saint-sulpicien.

Lou semblait éperdue d'admiration devant cette démonstration d'aérobic sacré. Quand nous sommes sorties, je n'ai fait aucun commentaire. J'étais obstinément fidèle à ma ligne de tolérance. Même dans ses ridicules, je respectais son retour à la religion.

La révélation de Greenberg m'accablait d'une évidence : les secrets que Lou m'avait refusés, elle les avait confiés à un autre. Comme l'ascenseur me ramenait à la rue, je me suis souvenue qu'elle m'avait parlé de Raffles, ce lointain dimanche des Rameaux. J'avais été frappée par la beauté du prêtre qui dirigeait l'office. Je l'avais dit à Lou, à la sortie de l'église.

— C'est lui qui dirige la paroisse, m'avait-elle répondu avec la même solennité que si elle avait évoqué le gouverneur de l'État.

J'ai insisté :

— Il est vraiment très beau.

Lou approuva :

— Toutes les femmes l'adorent.

Je lui ai alors demandé s'il était marié. Lou a souri :

— Il est homosexuel. Il fait beaucoup de choses pour les gays. C'est quelqu'un de très bien.

Puis elle avait paru songeuse. Nous avions marché en silence jusqu'au Warwick. Quand nous sommes entrées dans le hall de l'hôtel, elle a poursuivi :

— C'est mieux, qu'il soit *gay*. Il sait écouter. Il connaît la douleur.

Le mot *douleur* m'avait heurtée. Il était trop violent, dans la bouche de Lou. J'ai risqué :

— On se confesse, chez les anglicans ?

— On se confie, a corrigé Lou. On n'est pas obligé. Il faut en avoir envie. Quand les choses pèsent. Quand ça empêche de vivre.

Elle avait répondu comme une mère à son enfant : elle énonçait une vérité bonne à savoir, mais qui ne semblait pas la concerner.

Dans le taxi qui m'emmenait chez Raffles, j'ai revu le visage qu'elle avait eu à cet instant : il était parfaitement serein. Comme si ce poids, cet empêchement de vivre ne l'avait jamais écrasée. Était-elle aussi paisible, à présent, dans cet empêchement définitif qui se nomme la mort ?

Je continuais d'en douter. L'église était à deux pas du Warwick. J'ai demandé au chauffeur de taxi d'éviter l'hôtel. Il a paru surpris, mais s'est exécuté. J'ai trouvé sans difficulté le presbytère, ou du moins l'appartement qui en faisait office ; une enfilade de pièces peintes en blanc, couvertes d'affiches d'un goût un peu naïf : des photos-montages où le visage du Christ se détachait sur des paysages de réserves naturelles au printemps, ou des rondes d'enfants noirs et blancs autour du Golgotha. Un jeune homme m'a reçue, qui m'a appris que Raffles était absent pour la journée. J'ai joué mon va-tout : j'ai dit que j'arrivais droit de Paris, et que j'avais besoin de le voir de toute urgence. Le jeune homme a consulté un grand agenda. Il a paru réfléchir, puis il est sorti de la pièce. Je l'ai entendu qui téléphonait. Il y eut, me sembla-t-il, une discussion assez longue. Quand le jeune homme est revenu, il m'a dit que Raffles me recevrait le jour même, à cinq heures.

J'ai dû affronter un après-midi à tuer. J'aurais pu aller au musée. Je ne sais pas pourquoi, je ne l'ai pas fait. J'ai préféré déambuler dans le quartier. J'ai fini par trouver la force de repasser devant le Warwick. Je me répétais : « Il faut que je sache, il faut que j'aie ce courage. » Il faisait de plus en plus chaud. Je continuais pourtant à marcher, j'arpentais les avenues rectilignes, sans même regarder les vitrines. De temps à autre, à un feu rouge, je décidais de revenir sur mes pas, ou je bifurquais à droite, à gauche, entre les immeubles de brique, les taxis qui glissaient. Chaque fois que je reconnaissais une boutique où j'étais entrée avec Lou, j'y entrais. Je cherchais ce que nous avions bien pu nous dire, à ce moment-là. Je ne me souvenais que des objets que j'avais achetés, ou de mes propres paroles – et encore. Plus exactement, je me revoyais, joyeuse et bavarde, face à

Lou. Une marée de mots qui se brisait sur son silence, indéfiniment.

Je suis arrivée en avance à mon rendez-vous. Le révérend Raffles aussi. Avec son jean bleu pâle, son tee-shirt noir, il ne ressemblait pas à un prêtre. Une seconde fois, je fus frappée par sa beauté. Il était brun, très mince, avec des yeux clairs, un teint translucide, qui laissait voir le réseau des veines, sur ses tempes, sur son cou. Mais ce qui retenait, en lui, n'était pas cette beauté. C'était ce qu'avait dit Lou : à la première seconde, on avait l'impression qu'on pouvait lui parler sans crainte. Mieux encore, on avait envie de lui parler. Il apaisait, d'emblée.

Je l'ai prévenu que mon anglais n'était pas très bon. Il a souri :

— Ça n'a pas d'importance. Je parlerai lentement. Je sais qui vous êtes.

Il a marqué un temps d'arrêt, comme s'il redoutait ce qu'il allait dire :

— La meilleure amie de Lou.

— Meilleure amie... Je ne savais presque rien d'elle.

— Qui savait quelque chose de Lou !

Peter Raffles était assis derrière son bureau, il me fixait d'un œil paisible, les mains à plat devant lui. À le voir si serein, on aurait pu croire que nous parlions d'une histoire banale, d'une date de baptême à fixer, d'un cantique à choisir. Il a repris :

— Que voulez-vous savoir ?

— Tout ce que vous savez.

Il s'est levé. Son bureau donnait sur la cour, sur la façade d'un immeuble de brique, barrée d'un escalier de secours. Devant une petite fenêtre, deux étages plus haut, un Noir dansait sur des musiques des années cinquante, des sambas, me sembla-t-il, ou des calypsos. Quand il avait fini d'écouter sa bande, ou son disque, il y avait une petite plage de silence, le temps qu'il manipule son appareil. Puis la musique reprenait au début, et inlassablement, le Noir dansait.

Le révérend Raffles l'observa un moment, puis il se retourna vers moi :

— Je suis tenu par le secret.

— J'ai traversé l'Atlantique pour venir vous voir. Il y a certainement des choses que vous pouvez me dire.

— Comment faire le tri ? Je ne vous connais pas.

— Lou vous avait parlé de moi.

— Oui. Et de votre mari aussi. Vous êtes romancière, c'est bien ça...

J'ai approuvé. Il a poursuivi :

— Vous êtes croyante ?

— La mort de Lou...

— Non. Ne me faites pas ce coup-là.

— Je voudrais savoir, c'est tout. Vous pouvez me comprendre... Elle est morte et je ne sais rien ! Rien que des mensonges, depuis le début...

Je ne lui ai plus laissé placer un mot. Je lui ai raconté ma rencontre avec Lou, quinze ans plus tôt. Je lui ai raconté ses amants, John et l'apiculteur, ses arrivées à l'improviste, mon voyage à Philadelphie, le séjour de Lou à Paris, mes courriers sans réponse, l'appel sur le répondeur, puis les six lettres qui m'avaient annoncé sa mort.

J'ai parlé de tout, sauf d'Howard. Raffles m'a laissée dire. De temps à autre, il jetait un œil au Noir qui dansait. Il a fini par en avoir assez, il a ouvert la fenêtre, la même fenêtre qu'au Warwick, soit dit en passant, aussi haute, aussi étroite, avec une guillotine. La musique fut à peine assourdie.

Quand j'ai cessé de parler, Raffles est venu s'asseoir à côté de moi, dans un fauteuil au bois rayé, au velours lustré. Il a reposé sa nuque sur le dossier. Il s'était assombri. Dans l'immeuble d'en face, le Noir continuait à danser. Il l'a regardé un petit moment, puis il a commencé son récit de l'histoire de Lou, tandis que le soir tombait sur la ville, avec une chaleur de plus en plus lourde, et les sambas, les calypsos qui n'en finissaient pas.

XVIII

Le récit de Raffles fut assez long, avec de nombreux retours en arrière. Lui, il a eu la force de prononcer le nom de Lou. Il le modulait avec délectation, comme ravi d'insérer sa sonorité douce dans le cours heurté de la phrase américaine. Il me racontait la vie de Lou avec détachement, on aurait dit qu'il commentait les strates d'un échantillon géologique. Il y avait les couches récentes, plus évidentes, plus offertes à la conjecture : celles que j'avais effleurées ces derniers mois, ces dernières années. Puis il remonta à des gisements de plus en plus anciens, jusqu'au sédiment compact, indéchiffrable, de l'enfance

J'avais parfois du mal à le suivre. Il parlait trop vite, il semblait pressé de se décharger de son récit. À mesure que les minutes passaient, j'essayais de faire coïncider ce que je savais de Lou et ce qu'il m'apprenait d'elle ; je me demandais dans laquelle de ses vies Lou m'avait assigné mon petit rôle ; était-ce dans son existence rêvée, résurgence de l'enfance, celle qui charrie jusqu'à la mort, dans les destins les plus sordides, un reste de poésie, un goût de liberté ? Ou dans sa vie de masques, le cirque de la puissance et de l'argent, la grande parade sociale dont j'avais vécu une des saynètes le soir de la fête au Ritz...

De temps en temps, j'ai senti que Raffles se contentait de me relater des points connus de toute la ville. Il me confirma que Lou était d'une famille richissime.

— Une fortune récente, très récente, précisa-t-il avec un œil canaille qui le rendait encore plus séduisant. Pas du tout l'*Old money*. Mais son père mettait son point d'honneur à copier la bonne société. Ça ne trompait personne. Il n'était pas d'ici, il venait du Sud. Il avait épousé une entraîneuse de bar. On ne savait pas où il l'avait trouvée. On disait au Mexique...

Il ajouta que Lou avait été une petite fille taciturne.

— Elle a été élevée par des nurses, elle voyait très peu ses parents.

Elle avait un frère. Il paraît qu'elle ne lui a jamais adressé la parole. Il devait y avoir déjà quelque chose qui clochait. Elle parlait peu, elle n'aimait que l'école. Elle était très brillante. Quand ses parents se sont séparés, peu avant la mort de Falkman, Lou a pris le parti de son père. Il était devenu fou d'elle quand elle a eu treize-quatorze ans. Pourtant ce n'était pas une beauté. C'était son intelligence qui le fascinait, et surtout son sens artistique. Il faut dire que Falkman en était complètement dépourvu. C'était quelqu'un de grossier, il était arrivé où il était par des moyens... enfin, disons un peu brutaux. Il n'arrêtait pas de dire que sa fille était le meilleur parti de Philadelphie. C'est lui qui lui a fait apprendre le français. C'est la mode pour les filles à marier, comme autrefois l'aquarelle et le piano. Mais vous savez bien, Lou prenait tout au sérieux. Elle aimait tellement le français qu'elle a décidé d'aller vivre dans votre pays. Son père s'y opposait. Je ne sais comment, elle a fini par le faire céder. Elle l'avait peut-être convaincu de venir s'installer là-bas avec elle. C'était une drôle d'histoire, entre eux. Ils pouvaient passer des journées entières sans sortir de leur appartement, Park Avenue, en face du Ritz. Falkman possédait tout l'immeuble. Lou l'a gardé, du reste... Son père est mort juste avant son départ pour la France. Un accident d'avion, je crois. Certains prétendent que c'était une histoire louche. Son divorce n'était pas encore prononcé. Lou était à peine majeure. Du jour au lendemain, elle s'est retrouvée en proie à une meute d'avocats...

D'après Raffles, Lou n'était ni riche ni pauvre, au moment de son arrivée en France. Elle était en procès. Dans son testament, Falkman l'avait désignée comme unique héritière, au détriment de son frère, et surtout de sa mère, l'actuelle Mrs. Watkins. Celle-ci a attaqué le testament.

À ce point de son récit, Raffles a sorti de son portefeuille un étui en plastique violet. Il protégeait une photo :

— Lou me l'a donnée le jour où... enfin, juste avant... J'aurais dû me douter qu'elle allait très mal.

Il m'a tendu le cliché. À l'aspect du tirage, on pouvait le dater des années cinquante. On y voyait un homme d'une quarantaine d'années, devant un paysage de montagnes. Il portait un bébé dans les bras.

— C'est Lou, m'a dit Raffles en me désignant l'enfant. L'homme, c'est son père.

J'ai regardé la photo de plus près. Lou était impossible à retrouver dans ce visage de nourrisson suralimenté. Falkman, en revanche, avait plus d'intérêt. Il occupait l'espace avec une sorte de satisfaction truculente. Il avait le sourire chaleureux, la pose de qui se sent les coudées franches ; avec une expression matoise, un peu cruelle, qui me rappela subitement Howard. J'ai commencé une phrase :

— C'est curieux... il ressemble à...

Je me suis mordu les lèvres. Raffles a terminé pour moi :

— Il ressemble à John. Ça m'a toujours frappé, moi aussi. Transfert classique.

Il a repris la photo, il l'a rangée avec soin sous son étui plastique. Il a soupiré :

— Je l'ai bien connu, John. Il était professeur de français à l'université de Pennsylvanie. Il était très croyant. Un jour, il est tombé malade, un infarctus, si je me souviens bien. Je ne l'ai plus revu. Je ne sais pas où il est. Il avait bien soixante-cinq ans quand il était avec Lou. Il est sans doute mort.

Raffles a passé un doigt dans l'encolure de son teeshirt. La sueur avait imbibé le tissu, il peluchait. Dès qu'il a enlevé son doigt, l'étoffe s'est recollée sur sa peau. Il a repris :

— J'aurais dû comprendre. Quand Lou m'a donné cette photo, j'aurais dû la retenir. En fait, elle ne me l'a pas donnée. Elle l'a oubliée. Ça revient au même. J'aurais dû comprendre. Trois heures après, elle sautait par la fenêtre.

— Ça n'aurait peut-être rien empêché.

— C'est ce qu'on dit toujours. Pourtant je n'arrête pas de me faire des reproches. J'ai manqué de sang-froid, j'aurais dû la retenir. Elle m'aurait parlé. Ce jour-là, elle n'a pas passé cinq minutes ici. D'habitude, elle restait des heures. Elle me disait tout.

— Elle vous parlait aussi de ses amants ?

— Elle ne me parlait que de ça ! Elle me montrait leurs photos. J'ai fini par m'y perdre, avec le temps. Quand elle venait me voir, elle m'assommait de paroles, elle parlait très vite, il y avait des jours où je n'y comprenais rien. C'était comme si elle avait pensé tout haut. Enfin, vous la connaissiez... Vous savez bien comment elle était quand elle s'y mettait. On ne l'arrêtait plus.

— Elle vous a parlé de moi ?

— Oui, quelquefois.

Il a marqué un temps d'arrêt, il m'a jeté un petit coup d'œil de biais, puis il a enchaîné :

— C'est curieux, d'ailleurs, je ne vous voyais pas du tout comme ça.

— Vous me voyiez comment ?

Il n'a pas répondu à ma question :

— Lou avait souvent la même phrase, à votre sujet, elle disait que vous étiez sa conscience, sa conscience amoureuse. Que vous aviez un truc pour détecter l'homme qui la rendrait heureuse. *Le right man*. Les derniers temps, elle n'avait que ce mot-là à la bouche.

— Lou m'a montré certains de ses amants, c'est vrai, mais je ne lui ai jamais fait un seul commentaire à leur propos. Et je n'avais pas de truc ! C'est absurde ! Qui pourrait se vanter d'une chose pareille ?

— Elle avait besoin de se trouver une ligne de conduite. Avec le temps, elle était obsédée par ça, la ligne de conduite. Et par le *right man*. Vous vivez avec le même homme depuis vingt ans, non ? Elle était persuadée que vous aviez un moyen infaillible pour détecter si un homme était ou non le bon. Elle disait qu'elle le lisait dans vos yeux.

— Mais on n'en parlait jamais, de ses amants ! Elle me les montrait, mais on n'en parlait pas... Et chaque fois qu'elle a rompu, elle ne m'a pas demandé mon avis ! Tant mieux, d'ailleurs...

À mon tour, j'ai passé la main dans le col de mon chemisier. J'étouffais, moi aussi, mes vêtements me collaient à la peau. Et j'étais en colère. Je répétais :

— Un truc, quel truc ? C'est aberrant ! Les hommes rentraient et sortaient de sa vie, je n'ai jamais su ni pourquoi ni comment. Et ses ruptures, elle vous a parlé de ses ruptures ? Vous savez que c'est son avocat qui l'a débarrassée de John ? C'est elle-même qui me l'a dit, elle s'en est vantée, quand je suis venue la voir, l'année dernière. Son avocat ! Elle n'était même pas capable de...

— Je sais. Ça se terminait toujours comme ça. Quand elle en avait assez, elle faisait venir Gibson. Les types ne demandaient pas leur reste, croyez-moi.

— Lou et Gibson...

— Non, non, il n'y avait rien entre eux. Gibson date de l'époque de son père. Il faisait son travail, ni plus ni moins. Il faisait ça comme il aurait vendu des actions, acheté des terrains. Quand Lou avait rompu, je le savais tout de suite. Elle débarquait ici sans crier gare, elle commençait toujours par la même phrase : « J'ai vu Gibson. » Ces jours-là, j'avais du mal à l'arrêter.

— Vous n'avez pas eu l'idée de l'envoyer chez un...

— Un psychanalyste ? Elle a essayé, plusieurs fois. Un échec complet. Elle n'arrivait pas à parler aux médecins. Elle préférait venir me voir. Elle était très croyante, vous savez.

— Vous aviez le temps de lui parler de religion ?

— Ça dépendait des jours. Elle parlait tellement.

Je n'ai rien répondu. J'ai tenté de me calmer, j'ai essayé d'imaginer Lou à ma place, au fond de ce fauteuil râpé, en train de parler très vite. De parler de John, de l'apiculteur, des autres, de tous les hommes qu'elle avait eus, et que je n'avais pas connus. Je l'ai imaginée aussi en train de parler de moi, de dire que j'avais un truc pour dépister le *right man*... Qu'est-ce qu'elle avait bien pu raconter à Raffles, pour qu'il me regarde avec l'œil un peu trouble, en se passant la main dans le cou ? Qu'est-ce qu'elle avait pu inventer, pour qu'il me dise « Je ne vous voyais pas du tout comme ça » ? J'essayais de projeter Lou face à Raffles, mais j'avais beau faire, ça ne marchait pas. Raffles me parlait d'une Lou inconnue, irréaliste, sans chair, sans

profondeur. Une Lou de bavardages, à la place de la femme que j'avais connue, la femme de silence. Le passé même qu'il me révélait – le frère de Lou, son collège, sa mère, les nurses, l'appartement de Park Avenue, l'accident d'avion – rien ni personne n'avait d'épaisseur. Sauf son père. L'homme gourmand de la photo. Sa carrure puissante, sa façon de se dresser entre ciel et terre comme si le monde lui appartenait de plein droit. Et son sourire de filou.

Raffles m'observait avec une tristesse satisfaite. La vallée de larmes qu'il venait de me décrire semblait être l'ordinaire de sa vie. Quelque chose de banal, de bénin, au bout du compte. J'ai voulu brusquer les choses :

— Comment expliquez-vous sa mort ?

— La dépression. Cette photo qu'elle a oubliée, un lapsus, j'aurais dû comprendre que...

Je l'ai vu prendre le chemin de la psychanalyse de grande consommation. Je l'ai arrêté net :

— Il n'y avait plus personne dans sa vie ?

Raffles a dû sentir dans ma voix quelque chose qui changeait, car il m'a rétorqué assez sèchement :

— Je l'aurais su. Et vous aussi, nécessairement.

J'ai approuvé. Il a repris :

— La dépression, c'est sûr. À son retour de Paris, l'été dernier, Lou était persuadée que sa vie était fichue. Elle disait qu'elle ne trouverait jamais le *right man*. Ça tournait à l'obsession. Elle a quitté brusquement son travail au musée. Elle ne voulait plus voir personne.

— C'était quand ?

— Début novembre.

C'était le moment précis où Lou m'avait laissé un message sur mon répondeur. J'ai insisté :

— Vous êtes vraiment sûr qu'il n'y avait personne dans sa vie ?

— Allons donc ! Lou en disait plutôt trop que pas assez. Vous le savez bien. Quand elle s'y mettait...

La nuit tombait. Le bureau de Raffles n'était plus éclairé que par les néons de l'escalier de secours, sur la façade de l'immeuble d'en face, là où le Noir continuait de danser. Une fille venait de le rejoindre. Il avait allumé une lampe rose, il la tenait par la taille. Il avait enlevé sa chemise. Il était très grand, avec un torse étonnamment grêle. De temps en temps, il riait.

Raffles a détourné la tête. La scène semblait lui mettre les nerfs à vif. J'ai vu venir le moment où il allait me mettre à la porte. J'ai abattu rapidement mes dernières cartes :

— Vous n'êtes jamais allé chez Lou ?

— Personne n'allait chez elle. Elle détestait recevoir, elle disait que c'étaient des simagrées, tout juste bonnes pour des femmes comme sa

mère. Elle avait de ces mots pour parler de sa mère... Que voulez-vous... Elle avait des excuses. Sa mère, vous savez... Enfin passons. Le fond de l'affaire, c'est que Lou ne se sentait bien nulle part. À l'hôtel, elle pouvait se sentir chez elle. Parce que c'était vraiment nulle part. Un nulle part qui était à elle. Vous comprenez ? C'était chez elle, parce que justement...

Il commençait à chercher ses mots. J'ai entendu ma voix se superposer à la sienne :

— J'y suis allée, moi, au Warwick. J'y ai vécu plus d'une semaine. Les fenêtres étaient hautes, dans l'appartement de Lou. Comme la vôtre, tenez.

Raffles a jeté un œil au Noir qui dansait. Il a haussé les épaules. Ça ne m'a pas découragée :

— On aurait pu la pousser.

— Avec son chat dans les bras ?

— Pourquoi pas ?

Raffles, une seconde fois, a haussé les épaules :

— Il y avait peut-être un homme dans sa vie, et alors ? Je n'en sais rien. Et que voulez-vous que j'y fasse ? Je ne vais pas aller la ressusciter pour lui poser des questions.

Et il a répété plusieurs fois :

— C'est trop tard, maintenant, c'est trop tard.

À ce moment-là, j'aurais pu parler d'Howard. Je ne l'ai pas fait. Je ne sais pas bien pourquoi. J'étais accablée. La chaleur, les souvenirs. Peut-être les deux ensemble. Et puis il y avait ce nom, Howard, qui pesait lourd, vraiment lourd. Raffles me fixait d'un regard à nouveau limpide. Il était bien calé dans son fauteuil, installé dans sa foi, avec la mesure exacte de culpabilité qui lui permettait de gentiment s'accuser, puis d'aller s'endormir du sommeil du juste. Je n'ai pas eu le cœur de le bousculer. D'ailleurs, il avait déjà recommencé à égrener ses souvenirs :

— Lou détestait ses amants. Elle les haïssait tous, indifféremment. Avec les hommes, de toute façon, ça n'a jamais marché. J'avais toujours l'impression qu'elle me parlait du même type. La dernière chose qu'elle m'a dite, avant de mourir, c'est : « Je vais me venger. »

— Se venger de qui ?

— Mais d'elle-même, voyons ! Je la revois, elle était à votre place. Elle avait un air buté. L'air de se détester. Il faisait chaud, elle était toute décoiffée. Elle n'est pas restée ici plus de cinq minutes, elle m'a dit qu'elle avait un rendez-vous.

— Avec qui ?

— Elle inventait, bien sûr, elle a dit n'importe quoi. Elle avait des quantités de sacs remplis de vêtements, de produits de beauté. En partant, elle a laissé sur mon bureau la photo que je vous ai montrée.

Elle semblait très pressée, elle a aussi oublié un livre. Un livre en français, sur la joaillerie. Il paraît qu'elle ne lisait plus que ça, les derniers temps.

— Forcément. Elle avait converti sa fortune en bijoux.

Raffles a hoché la tête :

— Vous êtes au courant ? Mrs. Watkins a vraiment décidé de remuer ciel et terre... Son avocate est venue me voir, pas plus tard qu'il y a deux jours...

— Je la comprends. Une fortune pareille...

— Détrompez-vous, c'est dérisoire, à côté du reste. Lou possédait des immeubles, des parts de société. Ce ne sont pas les bijoux qui préoccupent sa mère. C'est le testament.

— Lou avait fait son testament ?

— Quand je vous dis qu'elle s'est suicidée. Elle a tout légué à une fondation, l'Education par la musique. C'est bien de Lou... Elle me disait toujours que la musique la consolait de tout.

Encore une confidence que Lou m'avait refusée. Une de ces découvertes auxquelles il ne fallait pas que je m'attarde. Sur le moment, pourtant, elle m'a fait plus de mal que le reste. J'ai lâché :

— Vous avez quand même eu de la chance, vous. Lou venait vous voir, elle vous parlait. Jusqu'au dernier moment, elle...

— Vous appelez ça une chance ? Elle me dérangeait à n'importe quelle heure. Je ne me fais pas d'illusions. Je n'étais pour elle qu'une machine à écouter.

Je me suis levée. Raffles m'a imitée. Il a enfin allumé une lampe. Il avait maintenant sur le cou une petite ligne de peluches noires, presque exactement parallèle à l'encolure de son tee-shirt. J'ai risqué une dernière question :

— Et pour le testament, sa mère prend bien les choses ?

— Elle veut prouver que sa fille n'avait pas toute sa tête. Voilà pourquoi elle veut mettre la main sur celui qui a empoché les bijoux. Elle voudrait faire la preuve que sa fille était folle, dans les derniers temps, quand elle a rédigé son testament. Qu'elle dilapidait sa fortune, qu'elle se faisait gruger...

— Qui aurait pu se faire offrir ses bijoux ?

Il a éclaté de rire.

— Vous, par exemple.

Il y a eu un grand silence. Puis il a repris :

— Enfin, je plaisante.

Moi, ça ne m'a pas fait rire du tout. J'étais très vexée. J'ai répliqué avec le plus grand sérieux :

— Il y avait les journaux intimes de Lou, son courrier. Sa mère a dû trouver des pistes.

— Pas grand-chose, à mon avis. Quand l'avocate est venue me

voir, j'ai eu l'impression qu'elle pataugeait.

La plaisanterie de Raffles avait jeté un froid entre nous. Il était très sec, tout d'un coup. Il était temps que je le quitte. Je m'avançais pour le saluer quand il s'est retourné une dernière fois vers l'immeuble d'en face.

— Lou a eu du courage, tout de même, à la fin. Elle a sauté.

— Elle était haute, sa fenêtre. Plus haute que la vôtre.

Raffles n'a pas bougé. Dans le dos de son tee-shirt, la sueur dessinait une longue rivière noire. J'ai continué :

— Il y a quand même l'histoire du chat. C'est plutôt bizarre, de se jeter par la fenêtre avec un chat dans les bras. On aurait pu...

— La pousser ? Elle savait bien se pousser elle-même, croyez-moi.

Il avait pris un ton amer, il avait baissé la tête, comme s'il ne devait plus cesser de ruminer son échec. Mais il s'est vite repris. Il a passé et repassé le plat de la main sur le velours du fauteuil, puis il a laissé tomber avec la même tranquillité qu'au début de son récit :

— C'était tout aussi difficile de la pousser, si la fenêtre est aussi haute que vous le dites. Et pour le chat, c'est pareil. Ça se débat, un chat, ça ne se laisse pas faire.

Il regardait à présent la paume de ses mains, comme s'il voulait y déchiffrer le destin de Lou. Et il répétait :

— Lou a plongé, ne cherchez pas plus loin, elle a plongé comme un nageur. Et cette histoire de chat, ça peut se comprendre, je vous assure, ça se comprend facilement. Tout détruire derrière soi, se venger sur quelque chose ! Comme pour le testament et les bijoux... La supériorité du chat, c'est qu'il n'était pas une chose, c'était un vivant. Un remplaçant de quelque chose, de quelqu'un. Un remplaçant en chair et en os, un substitut, un genre de famille. Elle l'a serré contre elle, au moment de sauter, serré très fort, elle voulait se venger, je vous l'ai déjà dit, j'en suis sûr, absolument sûr. Elle m'avait prévenu. J'ai eu tort, j'aurais dû...

— Mais se venger de quoi ? Ou de qui... ?

Raffles continuait de fixer l'appartement du Noir. La lampe rose était toujours allumée, mais la musique s'était arrêtée, l'homme et sa danseuse avaient disparu. Il soupira :

— Elle a eu du courage. Mais quand on est malheureux, faiblesse ou courage...

Raffles parlait pour lui, il n'a rien entendu, quand j'ai repris :

— On l'a peut-être poussée.

Ou bien il a fait semblant de ne pas m'entendre. C'était peut-être la chaleur qui commençait à lui peser ; ou bien le nom de Lou lui a paru trop lourd, tout d'un coup, à lui aussi. Au moment où je l'ai quitté, sur le seuil de l'immeuble, il m'a glissé :

— Vous allez rentrer très vite, je pense...

Je n'ai pas compris s'il parlait de mon retour en France, ou de mon trajet jusqu'à ma chambre d'hôtel, près de l'aéroport, au bout des rues encrassées où glissaient les premiers taxis de nuit. Je ne suis certaine que d'une chose : sa phrase était une conclusion, pas une question.

XIX

Comme c'était prévisible, je n'ai pas dormi de la nuit. Ou plus exactement, je me suis contentée de somnoler ; un mauvais sommeil, à plages très courtes, toujours traversées du même rêve. À perte de vue, je voyais défiler des murs de brique. Je ne savais pas où j'allais, je n'aurais même pas su dire si je marchais ou si j'étais en voiture. Je me souviens seulement que j'étais pressée et que je me déplaçais très vite entre ces deux falaises aveugles. Il n'y avait rien à voir, pas de boutiques, pas de jardins, rien que des façades murées. Je n'avais pas peur. Je m'ennuyais.

J'ignore encore pourquoi ce rêve m'a marquée. Sans doute parce qu'il s'est répété. En fait, cette nuit-là, mes périodes d'insomnie furent beaucoup plus pénibles. Je n'étais pas réveillée que je reconstruisais, une fois de plus, l'histoire de Lou. Je l'ai revue débarquer en France, aller et venir dans ma vie. J'ai revu le visage de ses amants, John, Howard, l'apiculteur. Chaque souvenir amenait une question. Des interrogations précises, concrètes. Par exemple, il suffisait que je me souvienne d'Howard pour que je me demande s'il avait jamais mis les pieds dans la suite de Lou, au Warwick. Lou m'avait dit qu'il était son amant, mais où se retrouvaient-ils pour faire l'amour, où couchaient-ils ensemble ? Dans le lit où j'avais dormi ? Howard connaissait-il les glaces dorées des couloirs, la porte blindée qui protégeait le corridor des suites, avec sa serrure à carte magnétique ? Connaissait-il la sortie par l'escalier des cuisines, celle qui donnait sur la petite rue au magasin de fleurs séchées ? Et John, était-ce le désespoir qui l'avait achevé, quand Gibson lui avait signifié qu'il devait quitter Lou ? Et l'apiculteur, naguère, avait-il jamais su que Lou était riche, quand ils crevaient de froid au fond de son abbaye ?

Désormais chaque souvenir de Lou serait à double fond, comme elle. Il y aurait la vie que j'avais cru partager, choses effleurées, devinées, moments frêles, instants légers, fugaces, paysage de

paravent. Et l'autre vie, en doublure ; le revers de Lou, sa seule vérité peut-être, compacte, un peu sordide. En vingt-quatre heures de séjour à Philadelphie, en deux rencontres, j'avais réussi à détruire ma Lou à moi, poétique et silencieuse. Lou de jeunesse.

Des heures durant, j'ai accumulé les questions, sans avoir la force de les recouper. Je tournais en rond, presque au sens propre ; de temps en temps, je rejetais mes draps, je me levais, j'allais poser mon front contre les vitres de ma chambre. J'écoutais le souffle du climatiseur, je fixais les lumières de Philadelphie, au loin, derrière les néons de l'autoroute. Cette nuit-là, en les regardant, j'ai compris que les États-Unis resteraient longtemps pour moi le territoire du deuil. J'ai bien dit le pays du deuil, pas celui de la mort ; car je ne souffrais pas vraiment de l'absence de Lou, ni même de l'idée de son corps fracassé, enfoui à quelques miles de là sous la terre d'un cimetière. Ma douleur, c'était d'errer au milieu de ses secrets, sans aucune perspective de soulagement.

J'avais la mémoire à vif. Depuis que j'avais rencontré Raffles, il n'y avait plus de détails insignifiants dans la vie de Lou. Je peux donner un autre exemple de cet enchevêtrement absurde de réminiscences et de questions : quand les visages d'Howard et de John cessaient de me poursuivre, je revoyais Lou près de la fenêtre, le premier jour, quand le chat avait voulu s'échapper de ses bras. Pourquoi lui avait-elle fait arracher les griffes ? De qui le chat était-il le substitut, dans la vie en trompe-l'œil – s'il fallait se fier, du moins, à l'hypothèse de Raffles ? Remplaçait-il Howard ? Un Howard à qui Lou aurait voulu, à lui aussi, arracher les griffes ? Je ne voyais pas du tout Howard se laisser faire. J'avais en tête l'image d'un homme qui savait parfaitement ce qu'il voulait, où il allait. Qui ne perdait pas son temps, ne se risquait jamais là où il n'y avait rien à prendre. Si on ne l'aimait pas, qu'y avait-il à prendre chez Lou ? Quoi d'autre que sa fortune ?

Cette nuit-là, derrière les silences de Lou, j'ai soupçonné pour la première fois une fatalité ordinaire. Une histoire vieille comme le monde : se chercher un père dans un amant, s'attacher un homme à force d'argent. Une histoire où les silences auraient été une forme de la lâcheté, des figures du mensonge, de la légèreté. Une histoire où j'avais eu mon petit rôle. Une histoire avec des coupables. Au premier rang des accusés, Howard, bien sûr. Mais pourquoi pas Lou, elle aussi ? Qui avait attaqué ? Qui s'était défendu ?

Alors mon vieux fantasma est revenu. Mon image de pelouse avec cadavre a repris d'un seul coup forme et couleur, j'ai revu la maison de banlieue, avec son herbe bien verte, engraisée du corps de la Sicilienne. Howard avait-il jamais été marié à une Sicilienne, avait-il jamais eu une maison à vendre ? Ces détails-là, contrairement aux autres, n'avaient plus d'importance. Ce qui comptait, plus que son

contenu, c'était la violence de mon fantasme, ma certitude imagée de la culpabilité de Lou. Car je lui en voulais beaucoup, à Lou, au bout du compte. Plus précisément, j'en voulais à ce que je découvrais d'elle : des illusions banales, sans réelle grandeur. Tout au long de cette histoire, jusque dans ses coups de théâtre, la réalité avait manqué d'art. En définitive, c'était cela qui était insupportable, que la réalité fût si crue, si dépourvue d'imagination. Sans relief, dans un jour vulgaire. Comme le bitume de l'autoroute au pied de mon hôtel, dans le halo des néons.

À la fin de la nuit, j'ai fini par me dire que je n'avais qu'une issue : l'affronter dans son entier, dans sa trivialité. C'est ainsi que sur un coup de tête, j'ai voulu retrouver Howard Grant.

XX

À la première heure, je suis allée au musée. Je n'ai eu aucune peine à obtenir son adresse. Il était bien parti dans le Sud, à San Angelo, Texas. Il y dirigeait un autre musée. Il avait quitté Philadelphie en juin de l'année précédente – c'est-à-dire deux mois après ma visite chez Lou.

Le lendemain soir, j'étais sur place. La suite se résume à une image. Dans le soir qui tombe, mon taxi glisse vers la banlieue de la ville. La voiture est climatisée, je ne sens pas la chaleur.

— 23, Cactus Drive, a répété le chauffeur.

Le ciel est très rouge, nous prenons une rue qui monte. C'est le quartier le plus chic de la ville, commente le taxi. En effet, derrière les murs, au milieu de jardins de plantes grasses, on aperçoit de grandes villas blanches, avec des arcades, des piscines.

Quand nous arrivons en haut de la rue, le chauffeur pointe le doigt du côté où se couche le soleil :

— Après, c'est le désert. C'est la dernière villa de Cactus Drive. Elle est toute neuve.

À nos pieds s'étend une grosse tache verte. Une villa blanche est construite le long de la route, sur la droite. Elle ressemble à toutes ses voisines, sinon qu'elle est plus grande, beaucoup plus grande ; et la piscine est en proportion.

Le taxi parcourt encore quelques mètres. La route redescend. Je distingue l'endroit où commence le désert, elle n'est plus goudronnée. La voiture s'arrête. Je suis au 23, Cactus Drive. Derrière les lattes d'une barrière, j'aperçois les arcades du patio, la piscine. Une femme assez jeune est affalée sur une chaise longue. Elle est brune, plutôt épaisse ; assez belle pourtant. La beauté des femmes qui ne s'en font pas. Elle a le corps un peu lourd. J'ai l'impression qu'elle est enceinte.

Je l'ai épiée pendant un moment, derrière les vitres fumées du taxi. Je ne sais plus combien de temps. Je me souviens qu'elle

s'éventait avec un journal. Elle bâillait parfois, elle tapotait du pied l'eau de la piscine.

J'ai entendu soudain le chauffeur me demander :

— Vous descendez ? Vous voulez que je vous attende ?

Une dernière fois, j'ai vérifié l'adresse que j'avais griffonnée au musée de Philadelphie, puis je suis descendue de la voiture. Sur la barrière, il y avait une boîte aux lettres. Un nom y était peint en petites lettres vertes. C'était bien la villa d'Howard Grant. J'ai vu la femme brune lever les yeux vers la barrière, elle a esquissé un geste, j'ai cru qu'elle allait se lever. Je suis aussitôt retournée au taxi. J'ai refermé très doucement la portière, et j'ai dit au chauffeur :

— Faites demi-tour.

XXI

Je suis rentrée en France. La vie, comme on dit, a repris son cours. En définitive, ça n'a pas été très difficile. Ici, j'avais peu de souvenirs de Lou, je veux dire peu de souvenirs concrets ; Paris était mon cadre, pas le sien. Les jours ont recommencé à couler d'eux-mêmes, tranquillement, comme avant. De loin en loin, au hasard d'un rangement, je tombais sur des lettres, un livre que Lou m'avait laissé. Je n'ouvrais pas le livre, j'évitais de relire la lettre. Bien sûr, il y a eu deux ou trois incidents plus pénibles, comme le jour où j'ai retrouvé une bouteille d'alcool que Lou m'avait apportée lors de son séjour à Paris. Je ne l'avais pas encore ouverte. C'était une marque peu courante, Southern Comfort, avec une étiquette à l'ancienne qui représentait un ranch. Un jour, j'ai voulu la faire goûter à un ami, grand connaisseur de bourbon. Au moment de prendre la bouteille dans le placard, une phrase m'est revenue à l'esprit, les mots que Lou avait eus au moment de me l'offrir : « Je l'ai achetée dans le Sud, quand je suis allée voir Howard. » Pour preuve, elle avait agité une figurine de carton fixée par une ficelle dorée autour du goulot ; elle représentait un cow-boy. Au moment d'ouvrir la bouteille, j'ai détaché la figurine, j'ai regardé l'étiquette de plus près. J'y ai lu une indication en français : « Importateur exclusif pour la France, G. H. Mumm et Cie. » La bouteille avait été achetée ici. Elle portait même la vignette de taxe pour la Sécurité sociale...

Comme d'habitude, j'ai soupiré, et je suis passée à autre chose. J'étais résignée. Résignée à ma lâcheté, plus encore qu'aux secrets de Lou. Je me disais parfois, pour me disculper : « L'histoire de Lou, en fait, c'est une histoire d'adresse, au propre et au figuré. Chaque fois que je croyais tenir la bonne adresse, Lou en avait changé. Je me suis toujours trompée d'adresse, avec Lou. Jusqu'à la fin. »

J'ai été très agacée, le jour où Leonor Fielding, l'avocate de Mrs. Watkins, m'a téléphoné pour me demander un rendez-vous. J'ai failli

refuser. C'était le début de l'été, j'allais partir en vacances. Je me suis dit que tout allait recommencer : les recoupements, les questions à perte de vue. Et que cette histoire n'aurait jamais de fin.

Au bout du fil, Miss Fielding était très insistante. Elle m'a dit qu'elle était à Paris, qu'elle voulait me rencontrer chez moi. Je me suis laissé faire. C'était peut-être sa voix autoritaire. Elle ne laissait aucune place aux finasseries téléphoniques. Nous avons pris rendez-vous pour le soir même.

Quand je lui ai ouvert, je n'ai pas été surprise. J'ai vu entrer une femme en talons plats, habillée d'un tailleur à rayures grises, la tenue idéale de l'*executive woman*. Elle n'avait pas trente ans, elle se déplaçait d'un pas ferme, calculait ses moindres gestes avec une parfaite économie. Elle me demanda un verre d'eau, ouvrit posément son attaché-case, en sortit un bloc-notes et un dossier bleu.

Elle ne s'est pas embarrassée de justifications. Elle m'a dit que le cabinet pour lequel elle travaillait s'occupait de plusieurs affaires en France. L'une d'entre elles concernait Lou. On l'avait chargée de me rencontrer.

— Je reprends l'avion demain, me dit-elle, j'ai un rapport à faire, c'est une simple formalité.

J'ai eu l'impression qu'elle était sincère. Il était évident qu'elle avait enquêté sur moi, et que sa religion était faite. Elle n'avait même pas envie de s'en cacher. Elle parlait d'un ton détaché, avec la satisfaction du devoir accompli.

— J'aime beaucoup travailler en France, poursuivit-elle. C'est un avantage, dans mon métier, de parler français. Aux États-Unis, ce sont les filles qui apprennent votre langue, pas les garçons. Dans mon cabinet, je suis la seule femme. C'est toujours moi qu'on charge de venir à Paris. Chaque fois que je viens, je m'achète des vêtements. Regardez ça...

Dans un angle de son attaché-case, elle avait logé un sac de papier glacé. Elle le sortit, l'ouvrit, étala devant moi une blouse de soie rose, avec un col écharpe, un de ces corsages dont raffolent les Américaines, et qui les vieillissent de vingt ans. J'ai bafouillé quelques compliments, puis j'ai hasardé :

— Vous venez souvent ?

— Deux ou trois fois par an. Je groupe les dossiers.

Elle a replié la blouse de soie sans y laisser un faux pli.

Puis elle s'est calée dans son fauteuil et a sorti un stylo. Elle a commencé sans préambule :

— Si j'ai bien compris, en France, Miss Falkman ne voyait plus que vous. Elle ne voyait pas grand monde non plus aux États-Unis. Donc si je ne vous avais pas écrit, personne ne vous aurait appris son suicide...

Elle disait *suicide*, Leonor Fielding, elle n'avait pas peur des mots.

— Vous savez, avec Lou...

— Je sais... Elle craignait qu'on l'aime pour son argent. Elle avait raison, d'ailleurs. Celui qui a mis la main sur les bijoux...

— Elle a pu les donner.

— À qui ?

Je suis restée sans voix, devant la rapidité de la question.

— Vous savez quelque chose ? Elle vous a fait rencontrer ses amis ? Il y avait des hommes ?

— J'en ai connu, oui, en France. Mais il y a si longtemps... Il y a... Dix ans de ça, peut-être douze...

Leonor Fielding a mordillé son crayon, bu son verre d'eau. Puis elle a repris sur le même ton monocorde :

— Elle vous a écrit, les derniers temps ?

— Non. Je n'avais plus de nouvelles depuis des mois.

— Depuis combien de temps exactement ?

J'avais l'impression de répondre à un sondage. Tout semblait de pure forme, mais Leonor Fielding notait tout avec précision. Il était clair qu'avec elle aucun mot n'était anodin. Elle a dû me poser encore cinq ou six questions, avant de reposer son bloc-notes :

— Il faut que je m'en aille. Je repars demain. Il est déjà tard.

Au moment où elle refermait son attaché-case, posé à plat sur la table basse, devant son fauteuil, elle a pointé l'index sur un cendrier. Il était rempli de mégots :

— Vous ne devriez pas fumer autant. C'est très mauvais pour la santé. Aux États-Unis, nous avons maintenant une loi qui...

— Ce n'est pas moi qui fume. C'est mon mari. Je n'arrête pas de lui dire que c'est très mauvais, mais...

Leonor Fielding ne m'écoutait plus. Elle s'était immobilisée, elle avait saisi une allumette, d'un geste qui se voulait désinvolte.

— Alors vous, vous ne fumez pas. Mais Miss Falkman, elle fumait beaucoup. Ça ne vous dérangeait pas, quand vous étiez chez elle ?

Du bout de son allumette, elle éparpillait les cendres entre les mégots. J'ai cru bon de répondre.

— Lou ? Je ne l'ai jamais vue fumer.

— Vous êtes sûre ?

— Je vous assure qu'elle ne fumait pas ! Je la connais depuis plus de quinze ans ! Elle avait été écologiste, c'était contraire à ses principes, parfaitement contraire. Je suis sûre de mon fait, et d'ailleurs...

Ma colère semblait beaucoup amuser Leonor Fielding. J'ai eu droit à son premier sourire, aussi large que faux :

— Excusez-moi, ma question était stupide. Si vous supportez la fumée de votre mari, vous pouvez tout aussi bien supporter sa tabagie à elle.

— Mais je vous dis que...

— En tout cas, les derniers temps, elle fumait beaucoup. C'est moi qui ai rangé son appartement, après son suicide. J'ai retrouvé des cigarettes.

— On peut avoir des cigarettes chez soi sans fumer. Pour les offrir...

— Si vous retrouviez un cendrier plein de mégots, dans le salon d'un suicidé qui n'avait pas d'amis, vous jureriez encore qu'il ne fumait pas ? C'est pourtant ce que j'ai trouvé le soir où Miss Falkman est morte. C'est moi qui ai rangé son appartement.

Ranger, dans la bouche de l'avocate, signifiait *fouiller*. Je me suis dit que la mère de Lou n'avait pas perdu de temps, après la mort de sa fille. Je commençais à comprendre son insistance à me rencontrer.

Leonor Fielding s'était échauffée. Elle poursuivait, penchée sur le cendrier :

— C'est logique, d'ailleurs, Miss Falkman était suicidaire. Fumer est un comportement autodestructeur, on l'a prouvé cent fois. Vous devriez le dire à votre mari. Le tabac est une drogue dangereuse. Vous connaissez les statistiques ? On se détruit soi-même, à petit feu. Dites-le-lui, c'est pour son bien...

Elle remua une dernière fois les mégots avec le bout de l'allumette :

— Enfin, il fume des filtres, il limite les dégâts. Miss Falkman, elle, était vraiment particulière. Elle arrachait les filtres. Son cendrier en était plein.

Je revois Leonor Fielding repousser le cendrier, faire claquer la serrure de son attaché-case. Elle se dirige vers la sortie, bien assurée sur ses talons plats. Je la suis jusqu'au palier, j'appelle l'ascenseur. Il n'arrive pas. Je ne dis pas un mot. Elle non plus. La minuterie finit par s'éteindre. C'est Miss Fielding qui la rallume. Quand la lumière revient, elle me jette un bref regard. L'ascenseur arrive. Avant de pousser la porte, elle me lance :

— Enfin, si vous vous souvenez de quelque chose, vous avez toujours mon adresse.

Je n'ai pas répondu. J'ai fait l'innocente. Comme aurait fait Lou.

Depuis ce jour-là, j'ai mon idée sur l'histoire de Lou. J'ai mis les choses à plat. Le temps commence à faire son œuvre, comme la mort sur le corps de Lou. Ce qui suit n'est que ma vérité. Elle n'a qu'un mérite : poser un point final. Dans les salons de Ritten House Square, dans les couloirs du musée de Philadelphie, on la raconte sans doute autrement, son histoire. Aux autres, Lou a peut-être donné des signes différents ; ou brouillé les pistes d'une autre façon.

On m'a dit que les manuels de criminologie distinguent trois sortes de morts : naturelle, accidentelle, criminelle. Même si cela semble incohérent, la mort de Lou me paraît relever des trois catégories. Elle est naturelle, parce qu'il y avait en Lou une force intérieure qui la poussait à se détruire. Ce mur de silence, par exemple, qu'elle opposait aux autres. Il n'était pas un abri. Il allait s'écrouler sur elle.

Mais la mort de Lou est aussi de nature criminelle, parce que dans ce mur, Howard avait réussi à percer une brèche. Lou a cru qu'elle ouvrait sur le bonheur. Elle donnait sur la mort. Je ne crois pas qu'Howard ait matériellement poussé Lou par la fenêtre du Warwick. Il s'est contenté de la pousser à bout, à un moment où elle était déjà très près du vide. Et c'est pourquoi j'ai envie de dire, au bout du compte, que sa mort est un accident. Ou plus exactement, la fin de son histoire se passe comme un accident ; la conjonction accidentelle de deux volontés monstrueuses, et parfaitement opposées.

Ce que j'ai vécu à Philadelphie, lors de mon premier séjour, c'est le début de la fin. Lou est amoureuse. En la personne d'Howard Grant, elle a trouvé le right man. En tout cas elle le croit. Depuis qu'elle le connaît, il n'arrête pas de lui parler de la Sicilienne. Il a bien réfléchi, avant de s'approcher d'elle, il a bien monté son affaire, les rendez-vous secrets, les promesses. Il connaît la réputation de Lou, il sait qu'elle se méfie dès qu'on lui parle d'argent. Quand il l'a abordée, au musée, il a commencé par lui dire à quel point il était malheureux, à cause de la Sicilienne. Il lui a

raconté que sa femme est jalouse, qu'il vit comme un prisonnier. Il lui a parlé du Sud. Ils sont devenus amants.

Lou s'est sentie forte, pour une fois, forte et justicière. Elle a pris les devants, elle lui a proposé de l'argent. Elle a dû dire des choses comme « nous deux, plus tard, les enfants ». Elle a dû, à son tour, parler du Sud. Howard a refusé. Elle a insisté ; il a fini par accepter ; et peut-être est-ce Lou qui a eu l'idée des bijoux.

Elle est devenue complètement romanesque, Lou, à deux doigts de perdre la tête. Romanesque avec férocité. Car elle était féroce, Lou, quand elle voulait quelque chose. Elle était dure. Howard n'a pas besoin de se donner trop de mal, pour la tenir sous sa coupe. Il faut seulement qu'il la contrôle en permanence. Un travail de précision. Je crois qu'il était à la hauteur.

Lou est folle de lui, quand j'arrive à Philadelphie. D'autant plus amoureuse quelle voit le temps qui passe, la quarantaine qui se profile. Toute la journée, elle pense aux enfants qu'elle n'a pas eus, à force de se méfier des hommes. Si Howard ne divorce pas assez vite, aura-t-elle le temps de devenir mère ?

Howard multiplie les rendez-vous secrets. Il n'arrête plus de se plaindre de la Sicilienne, du divorce qui n'avance pas, de la maison qu'il n'arrive pas à vendre. Un jour, il s'en va dans le Sud. Pour prospecter, dit-il, pour se chercher un poste. Il appelle Lou tous les jours, même quand elle est en France. Il maintient la pression. Des semaines durant, il souffle le chaud et le froid : un jour le divorce avance ; un autre jour, il a un poste en vue, mais il ignore quand il va toucher l'argent de la maison de Philadelphie.

Lou est maintenant à sa merci. Elle ne sait pas qu'il a amené la Sicilienne dans le Sud. Elle est comme tous les gens qui se sont trop longtemps méfiés, elle croit n'importe quoi, elle s'abandonne corps et âme. Howard fait des allers et retours incessants entre San Angelo et Philadelphie, il lui interdit de venir dans le Sud tant qu'il n'aura pas tout réglé, la maison, le divorce et le reste. Lou paie ce qu'il demande, c'est une habitude, maintenant, c'est facile, elle ne compte plus. Elle a pris goût à ses achats de bijoux, à ses acquisitions de pierres. Et puis un jour, elle n'a plus de nouvelles d'Howard. Elle soupçonne le pire. Elle finit par trouver la force d'aller à San Angelo, ou d'y envoyer un détective. Elle découvre la vérité. Ce jour-là, elle m'appelle. Elle n'a pas le cœur de me raconter ce qui est arrivé. Elle n'a pas la force de le dire à personne. Ni à Raffles ni même à Gibson. Elle est écrasée de honte. Elle s'en va du musée, elle se terre. Personne ne s'en étonne, elle est tellement bizarre.

Ça dure trois ou quatre mois, jusqu'au jour où elle brise le silence. Elle joue le tout pour le tout. Elle appelle Howard, elle brandit la menace de son avocat, assez violemment pour qu'il prenne peur. Il lui dit qu'il arrive. Elle lui donne rendez-vous chez elle. Elle croit qu'elle a repris l'avantage. Lui aussi. Il tente de la charmer. Mais elle est intraitable, elle lui pose un

ultimatum : ou il l'épouse, ou elle lui envoie Gibson.

Howard se conduit alors comme le commun des hommes : il trouve le salut dans la fuite. Il s'en va sans un mot, très énervé, en tirant sur une dernière cigarette.

Bien sûr, j'invente. Je pourrais aussi bien imaginer que Lou s'était mise à fumer, depuis qu'Howard l'avait quittée. Qu'elle fumait en copiant Howard : en cassant les filtres. Elle ne l'a peut-être jamais revu, depuis qu'il était dans le Sud. Avant de se jeter par la fenêtre, elle a fumé une dernière cigarette ; quant aux bijoux, elle les avait achetés parce qu'elle était devenue folle, les derniers temps ; la veille de sa mort, elle les a jetés dans les égouts, pour se venger de sa famille, pour se venger de lui, de moi, que sais-je encore ? Pourquoi pas, après tout ?

J'imagine, je joue avec mes fantasmes. Je ne fais que ça, d'ailleurs, depuis que Lou est morte : chercher tous les scénarios possibles, toutes les formes prises par la fatalité, pour l'amener au bord du vide, au quatorzième étage, avec son chat dans les bras.

Dans mon petit cinéma, il y a des variantes. Il y a des jours où je me projette Howard à San Angelo, Texas, au bout de Cactus Drive, là où commence le désert. A-t-il vraiment refait sa vie, sans l'ombre d'un remords ? J'ai dans l'idée que non. L'immensité de l'horizon doit lui fatiguer l'œil, raviver sa mémoire.

Ça me plairait, qu'Howard ait des états d'âme. J'imagine ce qu'il pense, comment il parle. J'invente, je sais bien, j'invente. Mais c'est plus fort que moi, j'en ai besoin. À force d'inventer, je finirai bien par tomber sur la vérité. Je vois Howard, j'entends Howard. Je suis sûre qu'il est comme ça. Qu'il est comme je le vois, qu'il parle comme je l'entends.

Il fume au bord de sa piscine, dans le soleil couchant. Il rêve au moment où il pourra revendre ce qui lui reste des pierres. Il changera de ville, il dira à la Sicilienne qu'il a fait un héritage. Il ira peut-être s'installer au Mexique, en attendant le poste qu'il convoite à Boston ; peut-être même reviendra-t-il à Philadelphie. Il sait que Lou est morte, comment elle est morte, en se jetant par la fenêtre, avec son chat dans les bras. Avant de rentrer, il lui faut seulement s'assurer que Mrs. Watkins a définitivement baissé les bras, qu'elle a fait rentrer au bercail son armée d'avocats. Ça peut prendre du temps. Ça n'a pas d'importance, Howard n'est pas pressé. Il a toujours su où il allait, avec Lou, il a toujours su où il mettait les pieds. Et puis sa femme, la Sicilienne, elle s'en fiche pas mal, d'attendre. Elle est très contente de sa nouvelle vie. Elle aime la chaleur. Elle est enceinte pour la deuxième fois.

Elle se plaît, au soleil. Quand Howard décidera de rentrer à Philadelphie, elle lui fera peut-être des histoires. Mais il s'y attend, ça ne lui fait pas peur. Il sait y faire, Howard, avec les femmes, il a toujours su. Il lui dira qu'un Irlandais, ça ne peut pas rester se dessécher indéfiniment aux confins du désert ; et qu'il aime trop les impressionnistes pour rester ici

à répertorier des totems et des haches de guerre. Si elle s'entête, la Sicilienne, il saura la faire marcher droit. Exactement comme il a su remettre Lou à sa place, quand elle l'a supplié de l'épouser. Même à la fin, quand elle l'a menacé de son avocat, Howard n'a pas eu peur. Il a fait comme d'habitude, ce jour-là : il a allumé une cigarette, il est parti sans se retourner.

D'ailleurs, elle est peut-être au courant de toute l'histoire, la Sicilienne. Howard et elle n'en parlent presque jamais. Ils se contentent d'y penser chacun dans leur coin ; et alors ils ont envie de rire de la folie de Lou. A-t-on idée, parce qu'on est riche, de vouloir acheter l'amour ! Elle aurait dû faire comme tout le monde, Lou Falkman, se contenter de ce qui lui ressemble. Qu'est-ce que ça peut bien faire, pourvu que ça ressemble ?

J'imagine aussi qu'Howard, lorsque se lève le vent du désert, se rappelle les yeux qu'avait Lou, lorsqu'elle le prenait pour son père. Ce souvenir-là, Howard l'efface très vite. Il se rappelle alors l'autre fille, celle qu'il a vue plusieurs soirs de suite, la seule copine de Lou, la Frenchie qui faisait les yeux ronds devant son Oldsmobile. La seule qui serait assez idiote pour venir jusqu'ici, essayer de l'embêter avec cette vieille affaire.

Il n'a pas peur, Howard, il n'a peur de rien ni de personne. Il est sûr de son coup. Il est sûr que je suis comme tout le monde, que je n'ai jamais su grand-chose de Lou. Alors Howard Grant se sent vraiment le plus fort. Il hausse les épaules, il soupire : « A la grâce de Dieu. » Il tourne le dos au vent du désert. Il est persuadé que Lou n'a jamais rien dit à personne. D'ailleurs, à certains moments, on aurait pu croire qu'elle était muette. C'était une très grande artiste du secret. Même dans l'amour, se souvient Howard, Lou était tellement silencieuse.